

C O L L È G E D E F R A N C E
ESSAIS ET CONFÉRENCES

LA RÉVOLUTION HUSSITE

une anomalie historique

par

František Šmahel

PRÉFACE

DE JEAN DELUMEAU



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Rf. A. Molnár, CV 28, 1985, n. 245

Rf. A. Vidmanová, Uf 108, 1985, 240-241

Re. S. Bylina, KH 34, 1986, 484-486

Re. J. Václav, HT 8, 1985, 305-307

Re. E. Fügedi, Danubian Historical Studies 1-2, 1987, 77-80

Re. D. R. Holton, Anglican Theological Review, 198, n. 189-190

- Le choix des Annales 40, 1985, n° 3:

"Pour longtemps, sans doute, l'ouvrage fondamental sur un épisode original et essentiel de l'histoire des révolutions en Europe".

Rf. A. Pabichovsky, DA 42, 1986, p. 322

Re. F. Graus, 42: 242, 1986, n. 424-425

Re. H. Kaminsky, Speculum 61, 1986, n. 704-706

Re. A. Lion, Archives de sciences sociales des religions, 59, 1986, n. 315-317

Re. Cl. Michaud, Annales ESC 43, 1988, p. 237-239

"Bilan nuancé, tout en finesse, de cette relecture d'une rigueur capitale de l'histoire de la Bohême à l'aube de la modernité".

Cette étude a bénéficié de nombreuses aides. J'exprime tout d'abord ma plus vive reconnaissance à M. Jean Delumeau qui a proposé à l'Assemblée des Professeurs du Collège de France de m'inviter à donner, en mai 1983, une série de quatre leçons sur le thème favori de mes recherches actuelles. Cet honneur exceptionnel m'a encouragé à faire un effort de synthèse et à dégager les grandes lignes de la révolution hussite. J'adresse mes remerciements à tous mes amis tchèques et français pour leur soutien à divers stades de ce travail, notamment au traducteur du manuscrit, M. Antonín Vantuch. Enfin, je tiens à témoigner ma profonde gratitude à Mme Paule Lerou, chargée de recherche au CNRS, qui m'a apporté son aide précieuse pour l'adaptation du texte de mes conférences en français.

PRÉFACE

František Šmahel, docteur de l'Université de Prague et attaché de recherches au musée de Tábor, a donné au Collège de France, en avril-mai 1983, quatre conférences dont on lira le texte dans les pages qui suivent.

Si le Collège de France les publie, c'est parce que de nombreux historiens français — et je suis l'un des leurs — estiment qu'elles apportent un véritable renouvellement de l'historiographie consacrée à la Révolution hussite. Il ne faut donc pas les lire et les accueillir comme un exercice académique, mais comme une contribution décisive à une « relecture » de ce qui fut une séquence capitale de l'histoire tchèque et, au-delà de cet horizon, de l'histoire européenne.

« Réforme avant les réformes, révolution avant les révolutions » des Temps modernes, le mouvement hussite n'a trop souvent fait l'objet jusqu'à présent que d'approches partielles. Voici enfin ce mouvement étonnamment précoce abordé et restitué à la fois dans sa globalité et sans a priori. Car, écrit Fr. Šmahel, « le progrès social ne choisit pas toujours la voie révolutionnaire » et « les conceptions modernes de la division en classes n'épuisent pas la réalité sociale » de l'époque.

Le lecteur apprendra, en tout cas, avec le plus vif intérêt quelle était la situation de la propriété foncière ecclésiastique avant le mouvement hussite et il la comparera à celle de 1450. Il réalisera quel fut le rôle — capital — de la petite noblesse dans l'épisode taborite. Il verra comment le reflux de la révolution profita à l'aristocratie, au détriment

ISBN 2 13 038703 9

ISSN 0756-3884

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1985, mars

© Presses Universitaires de France, 1985
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

du pouvoir royal. Il saisira en même temps la nouveauté de la situation de tolérance religieuse créée en Bohême au quinzième siècle. En fin de parcours, il éprouvera un sentiment de reconnaissance à l'égard d'un chercheur serein — et complet — qui sait si heureusement doser et associer les composantes d'un vécu historique et ne néglige ni la pression fiscale exercée par l'Eglise aux environs de 1400, ni le rôle joué par les mentalités religieuses et la prédication.

Ainsi ces quatre conférences enchaînées l'une à l'autre constituent-elles à la fois une mise au point remarquablement informée et un modèle à suivre par l'historiographie en dehors même de l'espace tchèque.

Jean DELUMEAU,
Professeur au Collège de France.

INTRODUCTION

L'ANOMALIE DE LA BOHÊME HUSSITE

EN juin 1412, cent cinq ans avant Martin Luther, Jean Hus, le chef du mouvement réformateur tchèque, flétrit publiquement « les indulgences douteuses et fallacieuses d'un pape moderne ». La capitale du royaume de Bohême a vu pour la première fois des secousses dont les divers avatars devaient se répéter durant tout le xv^e siècle. Prague retentissait des cris et des chansons vitupérant les légats pontificaux dont on trouva les coffres souillés d'excréments, et la mascarade des étudiants praguais dégénéra en violente manifestation au cours de laquelle les bulles d'indulgence furent honteusement brûlées. Trois manifestants furent arrêtés et suppliciés, fournissant ainsi à la révolte tchèque ses premiers martyrs¹.

1. Dans l'introduction chronologique, je mets à dessein l'accent sur le contexte général de la révolution hussite. Il y a toujours intérêt à relire les travaux déjà anciens d'E. Denis. En ce qui concerne les ouvrages plus récents, voir J. Macek, *Jean Hus et les traditions hussites*, Paris, 1973; E. Delaruelle, P. Ourliac, E. R. Labande, *Le Grand Schisme d'Occident et la crise conciliaire, Histoire de l'Eglise*, XIV, 1-2, 1962 et 1964; B. Guenée, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. Les Etats*, Paris, 1971, « Nouvelle Clio », 22, et F. Rapp, *L'Eglise et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen Age*, Paris, 1971, « Nouvelle Clio », 25. Parmi les ouvrages de synthèse dans les autres langues, on peut consulter : H. Kaminsky, *A History of the Hussite Revolution*, Berkeley et Los Angeles, 1967; F. Seibt, *Hussitica. Zur Struktur einer Revolution*, Köln-Graz, 1965; Id., *Die Zeit der Luxemburger und der hussitischen Revolution*, dans *Handbuch der Geschichte der Böhmischesen Länder*, I, Stuttgart, 1967; R. Kalivoda,

Hus est resté fidèle à sa mission, dont l'issue fatale était probable; il s'opposa au roi aussi fermement qu'à son archevêque et au pape, auxquels il n'avait pas voulu obéir. Trois ans plus tard, en 1415, il refusa, au prix de sa vie, de s'incliner devant l'autorité du Concile. Le bûcher de Constance ne fit que jeter de l'huile sur le feu². Se retranchant longtemps derrière l'Université de Prague qui avait proclamé l'effet salutaire pour les laïcs de l'eucharistie sous les deux espèces³, la noblesse hussite s'éleva contre l'arbitraire du Concile. Les clercs non conformistes, porte-parole des intellectuels frustrés, attisaient encore les murmures critiques et puritains, visant aux réformes radicales. Le pays s'agitait, en proie aux ambitions démesurées et aux opinions contraires.

On se sentait à la veille d'événements graves. Les Hussites se rassemblaient dans des montagnes aux noms bibliques, les adversaires du Calice mobilisaient leurs forces. Le dimanche 30 juillet 1419, la mairie de la Nouvelle Ville de Prague fut prise d'assaut et les échevins jetés par la fenêtre. C'était la

Revolution und Ideologie. Der Hussitismus, Köln-Wien, 1976; F. M. Bartoš, *Čechy v době Husově, 1378-1415* [La Bohême à l'époque de Jean Hus, 1378 à 1415], Praha, 1947; Id., *Husitská revoluce* [La révolution hussite], I-II, Praha, 1965-1966; R. Urbánek, *Věk poděbradský* [L'époque de Georges de Podiebrady], I-IV, Praha, 1915-1962, et F. Šmahel, *České země v době husitské* [Les Pays tchèques à l'époque hussite], dans *Přehled dějin Československa*, I/1, Praha, 1980. Pour les renvois bibliographiques, cf. J. K. Zeman, *The Hussite Movement and Reformation in Bohemia, Moravia and Slovakia (1350-1650). A Bibliographical Study Guide*, The University of Michigan, 1977.

2. De la très abondante littérature sur Jean Hus, je me contenterai de citer quatre livres récents : P. De Vooght, *L'hérésie de Jean Huss*, I-II, Louvain, 1960, 2^e éd. augmentée, 1975; M. Spinka, *John Hus' Concept of the Church*, Princeton, New Jersey, 1966; Id., *John Hus. A Biography*, Princeton, New Jersey, 1968, et A. Molnár, *Jean Hus, témoin de la vérité*, Paris, 1978.

3. Sur la communion sous les deux espèces en dehors d'une série d'articles de J. Sedlák, *Počátkové kalicha* [Les débuts du Calice hussite], parue dans *Časopis katolického duchovenstva*, LII (1911), LIV (1913), LV (1914), outre le livre de D. Girgensohn, *Peter von Pulkau und die Wiedereinführung des Laienkelches*, Göttingen, 1964, on peut consulter les études plus récentes de P. De Vooght, *Jacobellus de Stříbro († 1429), premier théologien du hussitisme*, Louvain, 1972, chap. III, et de R. Cegna, *Początki utrakwizmu w Czechach w latach 1412-1415* [Les débuts de l'utraquisme en Bohême dans les années 1412-1415], *Przegląd historyczny*, LXIX (1978), pp. 103-114.

première démarche révolutionnaire⁴. Le roi Venceslas IV, mort d'apoplexie en apprenant les événements, ne trouva pas non plus le repos dans sa tombe. Un an plus tard, la foule en délire exhuma son cadavre pour vitupérer avec impudence le monarque défunt⁵. Les assises mêmes du royaume, les piliers et les valeurs du régime en place se trouvaient ébranlés. Le pays fut secoué par une tempête iconoclaste⁶ et, en février 1420, la première commune révolutionnaire vint s'établir sous le nom biblique de Tábor dans le sud de la Bohême. Tandis que les libertins parmi les Taborites projetaient dans leurs rêves le temps de l'abondance, du règne de l'esprit et de la liberté sexuelle, les comités du « bien public » pragois venaient contrôler le comportement des citoyens, confisquant au besoin les biens des adversaires en fuite⁷.

Les bûchers où brûlèrent les « Pikharts » et les « Adamites » mirent fin à ces visions transcendantes⁸. Mais la révolution ne dévora pas que ses enfants. Sous les menaces venant de l'étranger les factions révolutionnaires nouèrent et dénouèrent des alliances à la vie et à la mort non seulement sur le champ de bataille,

4. Cf. H. Kaminsky, *The Prague Insurrection of 30 July 1419*, *Mediaevalia et Humanistica*, XVII (1966), pp. 106-126.

5. Sur cet épisode voir *Les Chroniques* de Laurent de Březová, éd. J. Goll, dans *Fontes rerum bohemicarum*, V, Praha, 1893, p. 399 et notamment *Staré letopisy české z vratislavského rukopisu* [Les anciennes Annales tchèques du manuscrit de Breslau], éd. F. Šimek, Praha, 1937, p. 25.

6. Le livre de H. Bredekamp, *Kunst als medium sozialer Konflikte. Bilderkämpfe von der Spätantike bis zur Hussitenrevolution*, Frankfurt am Main, 1975, peut servir de point de départ.

7. Cf. J. Macek, *Tábor v husitském revolučním hnutí* [Tábor dans le mouvement révolutionnaire hussite], I-II, Praha, 1952-1955; Kalivoda, *Revolution und Ideologie*, chap. III, et Kaminsky, *A History*, chap. VII.

8. Les « Pikharts » ont reçu leur nom d'après un groupe des « Frères du libre esprit », qui avait fui la Picardie pour échapper à l'Inquisition. Ils s'installèrent en Bohême, parce qu'ils avaient entendu dire que « la Bohême offrait la plus grande liberté à la vérité évangélique ». Leurs idées très avancées sur l'eucharistie ont influencé les Taborites radicaux. Parmi ces extrémistes, il n'est pas facile de distinguer les « Adamites » auxquels on attribue aussi la pratique de la liberté sexuelle. Voir Macek, *Jean Hus*, pp. 134-140.

mais aussi à la Diète, devenue en fait une assemblée constituante. La Diète de Čáslav promulgua, en juin 1421, les *Quatre articles* de Prague, leur donnant ainsi force de loi. Déniant à l'empereur Sigismond tout droit à la couronne de Bohême, elle confia le gouvernement du pays à un directoire composé de vingt membres parmi lesquels les grands seigneurs ne comptaient que cinq représentants. A peine installé au pouvoir, ce gouvernement provisoire dut faire face à de nouvelles luttes intestines⁹. Dans le même temps, les troupes hussites commandées par l'invincible Jean Žižka avaient battu les croisés très largement supérieurs en nombre¹⁰.

Plus de cinq longues années de combats donnèrent la victoire aux confréries des Taborites et des Orebités, appuyées sur les villes royales et à la *gentry* calixtine fort aguerrie qui vit dans la révolution une occasion inespérée de se faire valoir. Cependant, on trouve aussi à la tête des régiments des hommes du peuple. Jamais avant ces années, ni même après, les Pays tchèques n'accaparèrent aussi fortement l'attention de l'Europe, surprise et déroutée par le cours des événements¹¹. Car au mépris des croisades que les légats apostoliques ne cessaient de lancer contre les Hussites, ceux-ci passèrent à l'offensive, semant partout la peur et inspirant le respect. La fuite honteuse des croisés devant la ville de Domažlice, à l'été 1431, montra au monde catholique qu'il fallait changer de tactique. Au printemps 1433, les représentants de l'Eglise étaient pour la première

9. Voir en particulier F. G. Heymann, *The National Assembly of Čáslav, Mediaevalia et Humanistica*, VIII (1954), pp. 32-55, et I. Hlaváček, *Husitské sněmy* [Les diètes hussites], *Sborník historický*, IV (1956), pp. 71-109.

10. Sur Jean Žižka, la littérature est aussi considérable, voir notamment : J. Pekař, *Žižka a jeho doba* [Žižka et son temps], I-IV, Praha, 1927-1933; F. G. Heymann, *John Žižka and the Hussite Revolution*, New York, 1955, 2^e éd., 1969, et F. Šmahel, *Jan Žižka z Trocnova* [Jean Žižka de Trocnov], Praha, 1969.

11. Sur ce point F. Šmahel, *Contra Bohemos. Česká otázka v evropské politice 1420-1431* [La question tchèque dans la politique européenne dans les années 1420-1431] dans *Soudce smlouvený v Chebu*, Praha, 1984, pp. 189-201.

fois obligés de traiter avec la délégation d'un pays hérétique¹².

Ce que ni le feu ni le glaive n'avaient pu faire, les intrigues menées dans les coulisses par les diplomates du Concile de Bâle l'accomplirent, en défaisant l'unité des groupes révolutionnaires : on était à la veille d'un Thermidor hussite. La bataille de Lipany (fin mai 1434), où les deux armées se battirent sous les mêmes bannières, mit fin à la force militaire des confréries hussites¹³.

Bien que cette bataille ait marqué le déclin de la révolution, ses ennemis avaient tort de s'en trop réjouir, car Lipany ne signifia pas la fin du hussitisme. La défaite des groupes radicaux ne fit que hâter la modification des composantes révolutionnaires, assurant la domination du centre et de la droite. Mais l'étendue géographique de l'hérésie n'avait pas pour autant diminué. La nouvelle situation fut ratifiée par les *Compactata*, contrat conclu en 1436, à la suite de longs pourparlers entre la Diète de Bohême d'une part, l'empereur Sigismond et le Concile de Bâle d'autre part. Les *Compactata* assurèrent aux Pays tchèques la liberté du Calice, garantissant ainsi à tous leurs habitants des libertés religieuses très étendues, bien supérieures à celles qu'accordera le principe territorial de la paix d'Augsbourg en 1555 (*cujus regio, ejus religio*)¹⁴.

L'organisme du pays tout entier subit de si profondes transformations que le mouvement hussite peut, à juste titre, être qualifié du terme de révolution. Les institutions ecclésiastiques furent entièrement disloquées. Les confiscations gigantesques

12. Pour cette évolution, Bartoš, *Husitská revoluce*, II; J. Macek, *Die Versammlung von Pressburg 1429*, dans *Folia diplomatica*, I, Brno, 1971, pp. 189-207; A. Krchňák, *Čechové na basilejském sněmu* [Les Tchèques au Concile de Bâle], Roma, 1967, et P. De Vooght, *La confrontation des thèses hussites et romaines au Concile de Bâle, Recherches de théologie ancienne et médiévale*, XXXVII (1970), pp. 97-137, 254-291.

13. R. Urbánek, *Lipany a konec politických vojsk* [Lipany et la fin des confréries hussites], Praha, 1934.

14. A cet égard, l'article fondamental de R. Kalivoda, *Die hussitische Revolution und die Podiebrader Epoche*, dans *Cultus pacis*, Praha, 1966, pp. 167-178. Toutes les sources concernant les *Compactata* ont été éditées par F. Palacký, dans *Archiv Český*, III, Praha, 1844, pp. 395-450.

des biens d'Eglise profitèrent à la noblesse et à certaines villes royales qui prirent la place du clergé au sein de la Diète. Les tentatives de restauration ayant tourné court, les catholiques durent bon gré mal gré se résigner à la suprématie politique de l'utraqisme dont Georges de Podiebrady, le roi calixtin, fit la base de son pouvoir¹⁵. Après l'abolition par le pape Pie II des *Compactata*, en 1462, le risque était grand de voir s'organiser une campagne contre la Bohême hérétique. La cour pragoise essaya de détourner l'attention internationale de la question tchèque, en lançant l'idée d'une union des Etats chrétiens contre le péril turc, mais la diplomatie du Saint-Siège fit échouer le projet. De même, le traité d'amitié conclu en 1467 entre la Bohême et la France n'empêcha pas une croisade contre le Calice, dirigée par le roi de Hongrie, Mathias Corvin¹⁶. Les changements qui se produisirent après la révolution dans le pouvoir politique en faveur de la grande noblesse eurent pour résultat la signature de la paix religieuse de 1485, entre catholiques et calixtins.

Les ressemblances de ces phénomènes et événements avec d'importantes transformations survenues plus tard dans l'histoire de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la Grande-Bretagne, et même de la France, ne sauraient être fortuites. Compris comme un prélude général des réformes et des révolutions des Temps modernes, le hussitisme nous apparaît sur plus d'un point comme une anomalie, comme un élément insolite dans l'histoire de la Bohême et de l'Europe.

15. Sur cette époque voir Urbánek, *Věk poděbradský*; E. Denis, *Georges de Podiebrady. Les Jagellons (Fin de l'indépendance bohême, I)*, Paris, 1880; F. G. Heymann, *George of Bohemia. King of Heretics*, Princeton, New Jersey, 1965; O. Odložilík, *The Hussite King. Bohemia in European Affairs, 1440-1471*, et J. Macek, *Jiří z Poděbrad [Georges de Podiebrady]*, Praha, 1967.

16. Cf. V. Vaněček, J. Kejř, *The Universal Peace Organisation of King George of Bohemia, a fifteenth century plan for world peace 1462-1464*, Praha, 1964; *Cultus Pacis. Etudes et documents du Symposium Pragense Cultus Pacis 1464-1964*, Praha, 1966, et J. Macek, *Le mouvement conciliaire, Louis XI et Georges de Podiebrady, Historia*, XV, Praha, 1967, pp. 5-63.

Il y a des sujets qui s'imposent à la science historique par la série des faits qui attestent suffisamment ce qui s'est passé. Dans le cas du mouvement hussite, l'histoire événementielle se fonde dans l'histoire intégrale, ou, pour employer l'expression de Jacques Le Goff et Pierre Toubert, dans l'histoire totale où les forces déterminantes impersonnelles, actives à long terme, interfèrent avec la lutte à mort d'un individu, d'une famille, de groupes sociaux et de classes¹⁷. En face de ces drames existentiels, je ne pourrai pas mettre au premier plan de mes recherches des innovations méthodologiques, mais l'exploration des causes humaines, même si celles-ci n'excluent pas celles-là. Je chercherai donc d'abord les sources de cette pression sociale, pour délimiter ensuite le rôle joué par les sentiments nationaux aussi bien que religieux dans ce drame, pour me demander enfin en quoi le mouvement hussite accélérât, ou au contraire retardait, les tendances de long terme. Tous ces efforts font évidemment partie de la même tâche qui apparaît comme très difficile à accomplir : celle de mieux circonscrire le phénomène révolutionnaire dans le cadre de la réforme européenne à sa première phase.

17. J. Le Goff, P. Toubert, Une histoire totale du Moyen Age est-elle possible?, dans *Tendances, perspectives et méthodes de l'histoire médiévale*, I, Paris, 1977, pp. 31-44.

LA CRISE
DE L'ANCIEN RÉGIME

DANS un examen rétrospectif des recherches sur le mouvement hussite, on s'aperçoit qu'elles sont marquées par la querelle entre les conceptions moniste et pluraliste¹. Les interprétations les plus anciennes, qui ne voient dans le hussitisme que les guerres religieuses entre la Croix et le Calice, reflètent les tendances idéologiques de leur temps : la domination de la contre-réforme habsbourgeoise et la résistance de la tradition hussite. À ses disputes anciennes, la vague montante de l'éveil national a ajouté l'antagonisme entre Tchèques et Allemands. La question sociale fut la dernière à être explorée. Amorcées dès la deuxième moitié du xix^e siècle, les recherches dans ce domaine ont fait l'objet des études systématiques de l'historiographie marxiste au xx^e siècle à partir des années 30². Et puisque, aujourd'hui comme hier, l'histoire du mouvement hussite est ressentie comme vivante, les considérations aprioristes prennent facilement le

1. Cf. notamment F. Seibt, *Der Hussitismus als Forschungsproblem*, dans *Hussitica*, pp. 1-15.

2. Voir, en particulier, l'étude pionnière — puisque publiée en 1874 — de F. Bezold, *Zur Geschichte des Hussitentums. Kulturhistorische Studien*, München, 1874. Les premiers travaux du point de vue marxiste sont les suivants : K. Kautsky, *Vorläufer des neueren Sozialismus*, Berlin, 1908; J. Slavík, *Husitská revoluce [La révolution hussite]*, Praha, 1934, et K. Konrad, *Dějiny husitské revoluce [Histoire de la révolution hussite]*, Praha, 1964.

pas même sur les travaux qui se proposent de saisir le processus historique dans toute sa complexité.

Nous aurions d'ailleurs tort de nous ériger en juges. Tout simplement, ce qui avait paru déterminant s'efface devant d'autres questions qui peuvent être formulées grâce aux recherches nouvelles, même si elles impliquent des contradictions. Pour nous, il s'agit d'élucider en premier lieu et avant tout les interactions entre les aspects économiques, sociaux et politiques de longue durée d'une part, et les événements révolutionnaires de l'autre. Les conceptions, naguère encore universellement acceptées, selon lesquelles la situation des pauvres des villes et de la campagne s'était aggravée au point de provoquer inévitablement les secousses révolutionnaires de 1419 et 1420, se sont montrées inexactes. Il n'est pas question de nier la crise elle-même ou de la réduire à de simples chimères fabriquées pour faciliter l'explication de la révolution. Mais il s'agissait d'une crise qui, débordant le milieu paysan et marquant toute la mentalité de l'époque, avait pénétré tout l'organisme social et le pouvoir politique³. Le déterminisme économique trop rigoureux négligeait d'autres variantes, par exemple le rôle

3. La bibliographie la plus complète : F. Graus, *Das Spätmittelalter als Krisenzeit. Ein Literaturbericht als Zwischenbilanz, Mediaevalia Bohemica*, Supplementum I, Praha, 1969. On peut signaler les études les plus récentes : F. Graus, *The Crisis of the Middle Ages and the Hussites*, dans *The Reformation in Medieval Perspective*, Chicago, 1971, pp. 76-103; J. Purš, *Průmyslová revoluce [La révolution industrielle]*, Praha, 1973, pp. 410-421; R. Nový, *K otázce krize v předhusitských Čechách [En marge de la crise en Bohême préhussite]*, dans *Jenštejn 1977*, Brandýs n. Labem, 1977, pp. 5-19; J. Spěváček, *K některým problémům hospodářského a sociálního vývoje v českých zemích v předhusitském období [Quelques problèmes de l'évolution économique et sociale dans les Pays tchèques avant l'époque hussite]*, *Folia Historica Bohemica*, 3, Praha, 1981, pp. 7-76; F. Šmahel, *Krise und Revolution : Die Sozialfrage im vorhussitischen Böhmen*, dans *Europa 1400*, Stuttgart 1984, pp. 65-81. Sous l'optique générale voir M. Malowist, *Croissance et régression en Europe, XIV^e-XVII^e siècle*, Paris, 1972; G. Bois, *Crise du féodalisme*, Paris, 1976, enquête dans *Past and Present, 78-80* (1976-1978); E. Le Roy Ladurie, *L'histoire immobile*, *Annales ESC*, 29 (1974), pp. 673-692; W. Abel, *Strukturen und Krisen der spätmittelalterlichen Wirtschaft*, Stuttgart-New York, 1980, et P. Kriedte, *Spätmittelalterliche Agrarkrise oder Krise des Feudalismus?*, *Geschichte und Gesellschaft*, 7, 1982, pp. 42-68.

joué par les facteurs stimulants à court terme, l'influence exercée par les émotions collectives à caractère religieux ou par la personnalité des chefs en présence. Autre défaut important : pour explorer des tendances évolutives, on se bornait à étudier l'époque précédant immédiatement la révolution. D'où la nécessité de surmonter, par des schèmes sophistiqués, la contradiction entre l'absence de tout élément d'économie capitaliste et les manifestations de l'idéologie bourgeoise⁴. Remis à sa vraie place à l'intérieur de la longue durée, le prétendu produit nécessaire de l'évolution des forces productives et des rapports de production revêt un aspect fort différent. Dans ce sens et au terme d'une hypothèse, les aspects durables de la révolution n'apparaissent pas seulement comme l'aboutissement logique de l'évolution, mais aussi comme la conséquence des excès hypertrophiques qui surgissent et s'épuisent dans la soudaineté des événements à court terme.

J'aborde maintenant la situation de la société tchèque à la veille de la révolution. Plus que les tendances séculaires à long terme auxquelles je reviendrai dans le chapitre final, je me propose d'étudier les conditions concrètes, les perspectives, les intérêts et les besoins des couches et des classes déterminantes.

Mais voici d'abord, brièvement esquissé, le lieu des événements : en décembre 1378, au moment où un jeune homme de 17 ans, Venceslas IV, succédait à son père Charles IV, la Couronne de Bohême faisait figure d'un des plus puissants Etats d'Europe centrale. Le domaine royal propre se composait du royaume de Bohême et de parties de la Haute-Silésie et des deux Lusaces⁵. En Moravie, sur le plus important des territoires « secondaires » de la Couronne, le margrave Jost, fils de Jean-Henri, frère de Charles IV, régna jusqu'en 1411. Passant ensuite directement

4. Cf. notamment Kalivoda, *Revolution und Ideologie*, chap. IV.

5. A propos de l'histoire de Lusace : R. Jecht, *Der Oberlausitzer Hussitenkrieg und das Land der Sechsstädte unter Kaiser Sigmund*, Görlitz, 1911-1916, et R. Lehmann, *Geschichte der Niederlausitz*, Berlin, 1963.

sous l'administration du roi Venceslas, la Moravie n'en garda pas moins, avec ses domaines immenses appartenant à l'évêché d'Olomouc, le statut d'un territoire indépendant qui avait sa propre diète⁶. Il en était de même dans plusieurs principautés et duchés de la Haute- et Basse-Silésie qui faisaient partie de l'Etat tchèque dès 1335⁷. Deux millions de personnes au maximum vivaient sur un territoire de 135 000 km² environ, dont moins de la moitié en Bohême⁸. Et comme le mouvement hussite avait son centre de gravité en Bohême, ce pays occupera principalement notre attention.

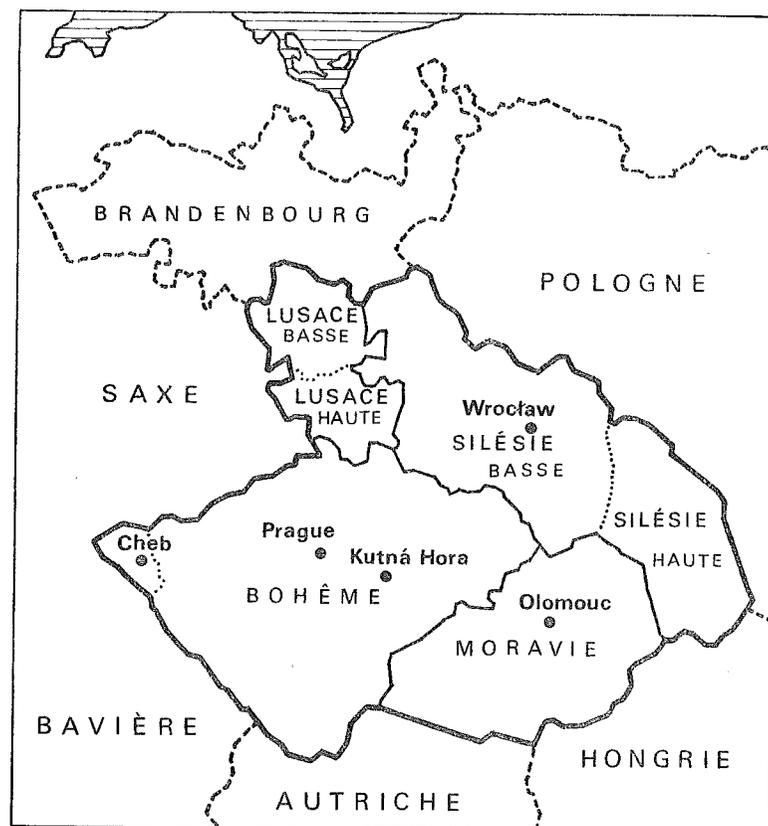
Un simple regard sur la carte suffit pour constater que le territoire de la Bohême en 1400 correspondait à ses limites géographiques actuelles, à l'exception de Kladsko (Gladz) arraché à la Couronne par Frédéric le Grand (doc. 1). Les chaînes de montagnes qui bordent la frontière et descendent, sans gêner les communications, en plateaux plus ou moins élevés vers le centre du pays délimitent un tout géographiquement homogène, avec au centre Prague, la vieille capitale du pays, bâtie

6. Sur l'histoire de la Moravie : B. Čerešňák et coll., *Přehled dějin Moravy* [Précis d'histoire de Moravie], I, Brno, 1980, et F. Hoffmann, *Morava na cestě k husitské revoluci* [La Moravie en chemin vers la révolution hussite], *Husitský Tábor*, 4 (1981), pp. 57-68.

7. Voir O. Pustejovsky, *Schlesiens Übergang an die Böhmsche Krone*, Köln-Wien, 1975; K. Maleczyński (éd.), *Historia Śląska*, I-2, Wrocław, 1961; *Geschichte Schlesiens*, I, Stuttgart, 3^e éd., 1961; E. Maleczyńska, *Ruch husycki w Czechach i w Polsce*, Warszawa, 1959; S. Bylina, *Czeska myśl reformatorka drugiej połowy XIV wieku i jej echa na Śląsku*, *Zeszyty Naukowe KUL*, 21, Lublin, 1978, pp. 63-83, et W. Dziewulski, *Spółczesność śląskie a husyci, Odrodzenie i Reformacja w Polsce*, V, Warszawa, 1960, pp. 5-46.

8. Les sources qui permettraient de suivre l'évolution démographique en Bohême et en Moravie sont insuffisantes jusqu'à la deuxième moitié du xviii^e siècle. Le recensement relativement sûr, effectué en 1770-1771, donnait 2 580 000 habitants à la Bohême, 1 570 000 à la Moravie avec la Silésie. L'estimation hypothétique du nombre d'habitants pour l'époque préhussite est obtenue par la réduction de ce chiffre pour l'année 1529. Cf. J. Janáček, *České dějiny. Doba předbělohorská, 1526-1547* [Histoire de la Bohême, 1526-1547], I-1, Praha, 1968, pp. 160-165. Voir aussi B. Horák, B. Hříbová, *Počet obyvatelstva v Čechách ve středověku* [Le nombre d'habitants en Bohême au Moyen Age], *Sborník Československé společnosti zeměpisné*, LIX (1954), pp. 122-128.

Doc. 1. — Les pays de la Couronne de Bohême sous Venceslas IV



au carrefour de routes commerciales anciennes. Sur le plan agraire, on constate au contraire des différences notables dans la fertilité des sols, ce qui avait entraîné un rythme de peuplement et une densité inégaux. Si l'on peut considérer l'occupation du bassin de Prague et des vallées fertiles de l'Elbe et de Ohře (Eger) comme achevée aux xi^e-xii^e siècles, les régions escarpées, couvertes de forêts, à l'intérieur du pays et, en partie aussi près des frontières, furent habitées seulement au cours de la deuxième

vague de peuplement achevée avant 1350 environ. Cette colonisation extérieure fut liée à la construction de tout un réseau de grandes villes; de vieux centres urbains purent s'enorgueillir désormais d'un statut juridique propre⁹. Dans cet ensemble, Kutná-Hora (Kuttenberg) tint une place à part avec ses riches mines d'argent, assise économique de l'expansion politique qui caractérisa le règne des Premyslides et même la dynastie luxembourgeoise¹⁰. L'afflux des colons étrangers, allemands surtout, détermina, comme nous le verrons, pour des siècles la dichotomie ethnique et linguistique des Pays tchèques¹¹. La prédominance progressive des prestations féodales en argent et la croissance de la production artisanale avaient brisé les anciens cercles fermés de l'économie rurale « en nature », absorbée progressivement dans les sphères commerciales des grandes villes et des bourgs. Cette expansion dynamique des forces productives devait bientôt atteindre les limites qui étaient celles des conditions économiques mêmes du pays et de son état arriéré par rapport aux Etats avancés de l'Europe occidentale et méridionale. Compte tenu de l'économie extensive de cette époque, la croissance de la production agricole atteignit son point culminant vers 1350¹². Plus heureuses que d'autres pays, la Bohême et la Moravie furent épargnées par le fléau de la peste noire qui coupa court à la venue des colons allemands, sans faire pourtant baisser notablement la croissance démographique. La production et la

9. La littérature sur l'histoire de la colonisation s'est récemment enrichie d'une série d'ouvrages remarquables. Cf. J. Žemlička, K charakteristice středověké kolonizace v Čechách [Sur le caractère de la colonisation médiévale en Bohême], *Československý časopis historický*, XXVI (1978), pp. 58-81; Id., *Vývoj osídlení Dolního Poohří a Českého středohoří do 14. století* [L'évolution de la colonisation de la Bohême centrale jusqu'au XIV^e siècle], Praha, 1980; Z. Boháč, *Dějiny osídlení středního Povltaví v době předhusitské* [L'histoire de la colonisation du bassin de la Moldau centrale à l'époque préhussite], Praha, 1980, et un recueil d'articles dans *Historická geografie*, 18, Praha, 1979.

10. J. Janáček, L'argent tchèque et la Méditerranée (xiv^e et xv^e siècles), dans *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, Toulouse, 1972, pp. 245-261.

11. E. Schwarz, *Volkstums-geschichte der Sudetenländer*, I-II, München, 1965-1966.

12. Cf. Nový, *K otázce krize*, pp. 13-16.

consommation des produits alimentaires ne présentent donc pas alors de disproportions importantes.

Après ces indications fondamentales voici quelques mots sur la stratification de la société tchèque. Je vais m'en tenir au principe médiéval des trois ordres, à commencer par le clergé puisque la révolte hussite était dès le début dirigée contre les institutions temporelles de l'Eglise. Malgré certaines simplifications excessives, il apparaît comme de plus en plus évident que l'essor général de l'Eglise ne s'explique pas entièrement par la politique de Charles IV¹³. Sur le plan juridique et par sa base économique, l'Eglise formait dès le début du règne de Charles un Etat dans l'Etat. L'émancipation institutionnelle de la province ecclésiastique par l'érection de l'évêché de Prague en archevêché, en 1344, était pourtant de grande portée, car elle accélérât la consolidation de l'administration indépendante du pays.

Les fondations ecclésiastiques de Charles IV ont été en réalité moins nombreuses qu'on ne le pensait auparavant. De plus, quelques-unes ne s'expliquent que par la nécessité d'assurer des revenus convenables au *brain trust* de la cour. Un évêché, nouvellement érigé à Litomyšl, le fut sur les biens appartenant au monastère des Prémontrés locaux, le chapitre mineur du château de Karlstein n'avait que quatre chanoines et le nouveau chapitre de Saint-Apollinaire dans la Nouvelle Ville de Prague fut transféré de Sadská. Deux chapitres durent leur naissance à d'autres fondateurs. Le nombre total des chapitres s'élevait,

13. Voir notamment Z. Hledíková, Kirche und König zur Zeit der Luxemburger, dans *Bohemia Sacra*, Düsseldorf, 1974, pp. 307-314. Parmi les nombreux travaux récents sur Charles IV on signalera seulement J. Spěváček, *Karl IV. Sein Leben und seine staatsmännische Leistung*, Praha, 1978; Id., *Karel IV. Život a dílo* [Charles IV. Sa vie et son œuvre], Praha, 1979; F. Seibt, *Karl IV. Ein Kaiser in Europa 1346 bis 1378*, et les recueils : *Kaiser Karl IV. Staatsmann und Mäzen*, München, 1978; *Kaiser Karl IV. 1316-1378. Forschungen über Kaiser und Reich*, 1978 (Blätter für deutsche Landesgeschichte, 114); *Mezinárodní vědecká konference Doba Karla IV. v dějinách národů ČSSR* [Colloque international : L'époque de Charles IV dans l'histoire de la Tchécoslovaquie], I-V, Praha, 1981-1982.

à la fin du règne de Charles IV, dans l'archevêché de Prague, à 13¹⁴. Il en résulte que la majorité des chapitres étaient plus anciens, et il en allait de même de la majorité des couvents. A 129 monastères déjà existants s'ajoutent, sous Charles IV, 29 nouveaux suivis de deux autres créés sous Venceslas IV¹⁵ : augmentation insuffisante, en disproportion avec les besoins toujours croissants du royaume en pleine expansion, insuffisante aussi pour Prague, siège de l'administration impériale et de l'Université, qui devenait à côté d'Avignon et de Paris une ville de clercs. Des estimations fort prudentes permettent de conclure que la seule cathédrale Saint-Guy abritait 250 ecclésiastiques. Ajoutant à ce chiffre 330 prêtres séculiers attachés aux églises paroissiales et collégiales et 400 réguliers dans 25 couvents dont 7 féminins, on arrive au chiffre imposant de 1 000 titulaires de prébendes diverses. Et comme 1 200 clercs étudiaient au sein des deux universités pragoises à leur apogée, un habitant sur 20 était un clerc dans cette ville de 40 000 habitants. Encore faisons-nous abstraction des moniales et des béguines¹⁶.

Evidemment, l'exemple de Prague n'est pas typique. Il reste que le nombre des clercs vivant en dehors de Prague n'était pas non plus négligeable, car 2 084 paroisses groupées en 53 décanats faisaient vivre près de 6 300 ecclésiastiques. A quelques

14. Z. Hledíková, K otázce vztahu duchovní a světské moci v Čechách ve druhé polovině 14. století [Contribution à la question des relations des pouvoirs spirituel et temporel en Bohême, dans la seconde moitié du xiv^e siècle], *Československý časopis historický*, XXIV (1976), pp. 252-256, et Id., Fundace českých králů ve 14. století [Les fondations des rois tchèques au xiv^e siècle], *Sborník historický*, 28, Praha, 1981, pp. 5-55.

15. Hledíková, *Kirche und König*, p. 312. Cf. aussi F. Machilek, Reformorden und Ordensreformen in den böhmischen Ländern vom 10. bis 18. Jahrhundert, dans *Bohemia Sacra*, pp. 63-80.

16. J'emprunte les indications sur le nombre du clergé au livre de V. V. Tomek, *Dějepis města Prahy* [Histoire de la ville de Prague], III, Praha, 2^e éd., 1893, pp. 25-33. Sur le nombre d'habitants à Prague au xiv^e siècle, J. Mezník, Der ökonomische Charakter Prags im 14. Jahrhundert, *Historica*, XVII, Praha, 1969, pp. 44-47; sur le nombre d'étudiants, F. Šmahel, *Pražské univerzitní studentstvo v předrevolučním období 1399-1419* [Les étudiants de l'Université de Prague à l'époque pré-révolutionnaire, 1399-1419], Praha, 1967 (Rozpravy ČSAV, sv 77-3), pp. 16-38.

exceptions près, la majorité des paroisses étaient à l'abri des besoins matériels, mais les écarts de niveau étaient considérables. Cela était vrai aussi pour les prébendes qui figuraient sur la liste de la Chambre pontificale¹⁷. A côté de ces différences profondes dans la structure de la hiérarchie, un autre facteur jouait un rôle dans le jeune mouvement contestataire : celui des patrons laïques qui, dans deux tiers des paroisses environ, s'arrogeaient le droit de présenter leurs candidats. Pour les nominations aux prébendes réservées aux prélats, la volonté du roi l'emportait dans la plupart des cas. Dans les temps de paix et d'harmonie entre les pouvoirs séculier et spirituel, cette dépendance du clergé par rapport au bras séculier ne soulevait pas de controverses bien vives. Après celle qui opposa, dans la dernière décennie du xiv^e siècle, Venceslas IV à son archevêque Jean de Jenstein, la situation évolua rapidement. A la veille de la révolution, l'attitude du patron laïque à l'égard du Calice déterminait la future confession des candidats choisis¹⁸.

L'insécurité matérielle était un des grands soucis des jeunes clercs car le nombre des places disponibles ne correspondait pas à celui des ordinations annuelles, fort sollicitées, à cause de la vie aisée qu'elles promettaient, à cause aussi d'une ascension sociale et des privilèges obtenus au prix d'exigences assez réduites pour devenir prêtre. Tous ces avantages faisaient souhaiter, dit Hus lui-même, « à chaque paysan d'avoir un fils curé ». Dans les seules années 1395-1416, on ordonna, dans le diocèse de Prague, 12 261 acolytes, 2 726 sous-diacres, 2 823 diacres et 2 686 prêtres. Mais à la même époque seuls 3 996 clercs avaient obtenu la confirmation de leurs prébendes, paroissiales

17. R. Nový, K sociálnímu postavení farského kleru v Čechách v době předhusitské [La position du clergé paroissial en Bohême à l'époque pré-hussite], *Sborník historický*, 9, Praha, 1962, pp. 175-185.

18. Voir sur ce point les analyses de J. M. Klassen, *The Nobility and the Making of the Hussite Revolution*, New York, 1978, pp. 37-39.

ou autres¹⁹. A partir des deux dernières décennies du siècle surgissent sur le marché des intellectuels de nouveaux concurrents, les jeunes bacheliers et licenciés²⁰. Le nombre de ces derniers et celui des maîtres ès arts grandissaient d'une année à l'autre, accusant le décalage entre l'offre et la demande de places.

En outre, les exigences fort naturelles formulées par les membres de la nation universitaire tchèque se heurtaient aux diplômés étrangers qui, leurs études achevées, sollicitaient eux aussi des postes et des prébendes²¹. Les universitaires tchèques, conscients de leur valeur et qui, en 1409, par le décret royal de Kutná-Hora l'avaient déjà emporté dans l'administration de l'Université, ne voulaient plus se contenter d'une place de recteur dans une école de campagne. Quoi d'étonnant si ces couches importantes de clercs en colère se muaient en tribuns prêchant des réformes radicales et des changements révolutionnaires. Les étudiants praguais y jouaient un rôle exceptionnel de groupe de pression faisant communiquer à la rue, à Prague et dans certaines villes de province, l'effervescence qui régnait dans les collèges universitaires.

Les événements historiques sont pourtant plus contradictoires que nos idées, naturellement portés aux généralisations abusives. Tandis qu'une partie du clergé mécontent se proposait de

19. Cf. Nový, *K sociálnímu postavení*, pp. 180-183 et tout récemment Z. Hledíková, *Struktura duchovenstva ve středověkých Čechách* [La structure du clergé en Bohême au Moyen Age], dans *Struktura feudální společnosti na území Československa a Polska*, Praha, 1984, pp. 343-392.

20. Je résume ici mes propres études : Le mouvement des étudiants à Prague dans les années 1408-1412, *Historica*, XIV, Praha, 1967, pp. 33-75, et Das Kuttenger Dekret und der Abzug der deutschen Studenten aus Prag 1409, *History of Universities* (sous presse). Pour les problèmes analogues de cette élite frustrée, cf. M. Curtis, *The alienated intellectuals of early Stuart England*, *Past and Present*, 23 (1962), pp. 25-43, et R. Chartier, *Espace social et imaginaire social et les intellectuels frustrés au XVIII^e siècle*, *Annales ESC*, 37 (1982), pp. 389-400.

21. Ajoutons toutefois que le nombre d'étrangers pourvus de prébenbes au sein de l'archidiocèse de Prague était en diminution du vivant même de Charles IV. Cf. J. Eršil, *Správní a finanční vztahy avignonského papežství k českým zemím ve třetí čtvrtině 14. století* [Les rapports administratifs et financiers de la papauté avignonnaise avec les pays de la Couronne de Bohême entre 1352 et 1378], Praha, 1959 (Rozpravy ČSAV, 69-10), pp. 84-88.

réformer suivant l'image de l'Eglise primitive, une Eglise désacralisée et avide de biens temporels, les fidèles laïques continuaient de prodiguer aux couvents et aux églises les fondations pieuses, pour mieux mériter le ciel comme pour augmenter leur prestige social. Le fait qu'une partie des donateurs bourgeois aient poursuivi des buts réformateurs ne change rien à la signification du geste²². Même si l'étendue de ces fondations pieuses échappe encore à une évaluation exacte, les témoignages des testaments sont fort éloquents sur l'importance de cette pratique. Les acquisitions nouvelles de biens ecclésiastiques changeaient d'ailleurs, semble-t-il, d'une région à l'autre. Entre 1325 et 1420, le nombre des villages appartenant à l'Eglise a augmenté de moitié dans la région de Brno, de 15 % seulement dans le sud-est de la Moravie. Sous le règne de Venceslas IV, dans la région de Brno, 8 des 40 villages existants sont passés au pouvoir de l'Eglise, tandis que, dans le sud-est, l'Eglise a perdu un village²³.

Les résultats approximatifs obtenus par les recherches sur la possession des terres dans certaines régions de Bohême et de Moravie confirment la distribution inégale des biens d'Eglise. Celle-ci possédait, dans les villages, de 10 à 49 % des terres. On trouve des différences frappantes aussi en ce qui concerne la possession des villes et des bourgs (doc. 2, 3, 4)²⁴. Les esti-

22. Dans leurs testaments, les bourgeois par exemple donnaient les noms des candidats aux bénéfices, quittent à confier éventuellement l'exécution de cette tâche aux commissaires de leur choix. Cf. par exemple J. Strnad (édit.), *Listář královského města Plzně* [Lettres et documents de la ville de Plzeň], I, Plzeň, 1891, pp. 198-200, 219-220.

23. F. Matějek, *Vývoj feudálního majetku na jihovýchodní Moravě ve 14. a 15. století* [L'évolution de la possession seigneuriale dans la Moravie du Sud-Est aux XIV^e et XV^e siècles], *Časopis Matice moravské*, 98 (1979), pp. 111-118. Je remercie l'auteur qui a bien voulu me confier les résultats de ses recherches non publiées sur la région de Brno (voir n. 24, F).

24. Je suis ici les études suivantes : A - La province de Plzeň : Z. Hojda, J. Pešek, *Osídlení a feudální rozdrobenost v Plzeňském kraji* [Le peuplement et la désintégration féodale dans la région de Plzeň], *Historická geografie*, 18, Praha, 1979, pp. 103-163, et J. Čechura, *Struktura pozemkové držby v západních Čechách na počátku husitské revoluce* [La structure de la possession foncière en Bohême occidentale au

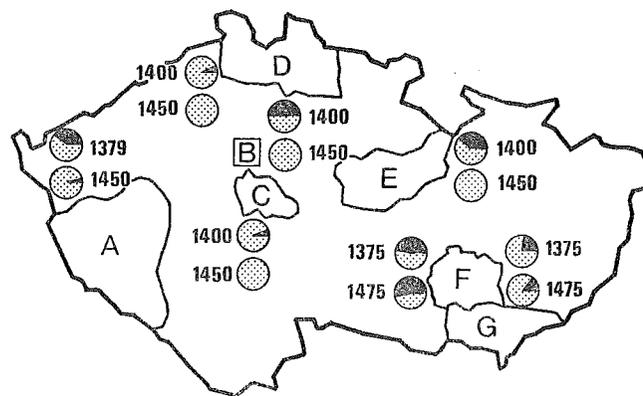
Doc. 2. — La répartition des biens fonciers dans certaines régions des Pays tchèques

Cadre géographique	Dates	Noblesse				Villes et bourgeois %	Possesseurs non connus %
		Roi %	Eglise %	Haute %	Petite %		
A - La province de Plzeň	1379	5	36,9	45	11,2	52,6	3,6
B - Les environs de Prague	1400	0,1	53,6	0,1	17,6	17,7	0,1
C - La région de Benešov	1400	2,5	9,5	13	75	88	
D - La Bohême du Nord-Est	1400		10	74	16	90	
E - La province de Chrudim	1400	?	29	?	?	70	1,0
F - La région de Brno	1375	13	49	15	16	31	4
G - La Moravie du Sud-Est	1375	10	24	31	3	34	31

Doc. 3. — La possession des villes et des petites villes dans certaines régions des Pays tchèques (vers 1400)

Cadre géographique	Roi		Eglise		Noblesse		Bourgeois	
	Villes	Petites villes	Villes	Petites villes	Villes	Petites villes	Villes	Petites villes
A - La province de Plzeň	5	4	5	12	3	8		
B - Les environs de Prague	4	3	1	2		3		2
C - La région de Benešov				6	1	17		
D - La Bohême du Nord-Est				2	4	17		
F - La région de Brno	2	2		5		3		
G - La Moravie du Sud-Est	4	7		4	2	3		

Doc. 4. — Les biens fonciers ecclésiastiques dans les régions étudiées avant et après la révolution hussite



A - La province de Plzeň
 B - Les environs de Prague
 C - La région de Benešov
 D - La Bohême du Nord-Est

E - La province de Chrudim
 F - La région de Brno
 G - La Moravie du Sud-Est

début de la révolution hussite], *Sborník historický* (sous presse); B - Les environs de Prague : R. Nový, *Hospodářský region Prahy na přelomu 14. a 15. století* [La région économique de Prague à la charnière des xiv^e et xv^e siècles], *Československý časopis historický*, XIX (1971), pp. 397-418; C - La région de Benešov : R. Nový, *Vývoj struktury pozemkového majetku na Benešovsku v předhusitské době* [L'évolution de la structure de la possession foncière dans la région de Benešov à l'époque pré-hussite], *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka*, 20 (1979), pp. 142-143; D - La Bohême du Nord-Est : R. Anděl, *Husitství v severních Čechách* [Le hussitisme en Bohême du Nord], Liberec, 1961, pp. 21-30; E - La province de Chrudim : J. Teplý, *Panská, zemanská a církevní zboží ve starém Chrudimsku před husitskou revolucí* [Les biens seigneuriaux et ecclésiastiques dans l'ancienne province de Chrudim avant la révolution hussite], Pardubice, 1966 (thèse manuscrite); F - La région de Brno : F. Matějek, *Vývoj feudálního majetku na Brněnsku ve 14. a 15. století* [L'évolution de la possession foncière dans la région de Brno aux xiv^e et xv^e siècles], *Časopis Matice moravské* (sous presse); G - La Moravie du Sud-Est : F. Matějek, *Vývoj feudálního majetku na jihovýchodní Moravě* (voir la n. 23), pp. 104-120. Pour la Moravie, on peut consulter aussi V. Kotek, A. Roubic, J. Holinková, *Vzestup rozsahu šlechtického dominia na Moravě ve 14.-17. století* [L'augmentation des domaines seigneuriaux en Moravie aux xiv^e-xvii^e siècles], *Sborník Vysoké školy pedagogické*, I, Olomouc, 1954, pp. 107-109, et J. Holinková, *Pokus o restituci zeměpanského majetku na Moravě ve 14. století* [La tentative de reconstitution du domaine princier en Moravie au xiv^e siècle], *ibid.*, II, Olomouc, 1955, pp. 121-123. J'indique partout l'étendue de la propriété réelle, et non la tenure réduite ou bien augmentée par des mises en gage.

mations anciennes au sujet des biens d'Eglise dans les Pays tchèques variaient d'un tiers à la moitié des terres utiles, ce qu'on n'a pu, jusqu'à présent, ni confirmer ni infirmer²⁵. L'analyse des registres de confirmation pour les années 1354-1420 a permis de nous faire une idée approximative de la situation dans l'archidiocèse de Prague : les institutions ecclésiastiques exerçaient le droit de patronage dans 27,8 % des églises, le roi disposait de 6,9 %, la noblesse de 61 % et les bourgeois de 3,9 %. Et comme dans la majorité écrasante de cas, le patronat signifie la tenure réelle de la localité en question, ce pourcentage indique en même temps aussi les propriétaires réels des villages²⁶. Je pense, mais ce n'est qu'une hypothèse, après avoir pesé toutes les données disponibles, que dans les Pays tchèques l'Eglise possédait environ le tiers des terres utiles.

On devinera quelles aspirations sécularisatrices pouvaient susciter des biens aussi étendus. Mais ajoutons tout de suite que les institutions ecclésiastiques ne bénéficiaient que d'une partie des revenus réels. A partir du pontificat de Clément VI (1342-1352), le fisc du pape prélevait des sommes toujours plus grandes dans les caisses du clergé du royaume. Si, sous Innocent VI (1352-1362), les prélats du royaume payaient, en taxes pour les bulles pontificales, en moyenne 4 000 gros tournois, sous Grégoire IX (1370-1378) ce chiffre monte à 6 478 gros par an (doc. 5)²⁷. La somme totale pour payer les *servitia*, c'est-à-dire les droits acquittés par les évêques et par les abbés à l'occasion de leur nomination directe, augmente, en 1352-1378,

25. Nový, *K otázce krize*, pp. 12-13, fait encore état de presque la moitié de la terre cultivée, tandis que Macek, *Tábor*, I, pp. 64-65, pense que l'Eglise possédait, à l'époque préhussite, un tiers des terres environ.

26. Z. Boháč, Rozložení feudální pozemkové držby na prahu husitské revoluce [La structure de la possession féodale à la veille de la révolution hussite], *Folia Historica Bohemica* (sous presse).

27. Cf. Eršil, *Správní a finanční vztahy*, pp. 92-96, et K. Krofta, Kurie a církevní správa v zemích českých v době předhusitské [La Curie et l'administration ecclésiastique dans les Pays tchèques à l'époque préhussite], *Český časopis historický*, X (1904), XII (1906), XIV (1908).

Doc. 5. — Les taxes payées pour les bulles pontificales par la Bohême 1352-1378 (en gros tournois)

Pape	Dates	En moyenne par an	Total
Innocent VI	1352-1361/1362	4 015	40 148
Urbain V	1362-1369/1370	4 959	44 632
Grégoire IX	1370-1378	6 478	51 828
Total	1352-1378		136 608

D'après J. Eršil, *Správní a finanční vztahy avignonského papežství k českým zemím ve třetí čtvrtině 14. století*, Praha, 1959 (Rozpravy ČSAV, sv 69-10), p. 96.

d'un tiers par rapport aux années 1327-1351, ce qui représente la somme, énorme pour l'époque, de 16 725 florins. Pour faire mieux sentir le poids de ces charges, il faut dire encore que le *servitium commune* de l'archevêché de Prague absorbait un tiers environ de tous les revenus en argent, payés par les paysans de ses domaines²⁸. Les annates versées pour les confirmations de bénéfices moins importants n'étaient pas non plus à négliger, à en croire les données dont nous disposons pour l'époque allant de juin 1356 à juillet 1364, et selon lesquelles la somme acquittée par la Bohême s'est élevée à 4 500 florins d'or environ²⁹. A côté des annates il faut mentionner encore d'autres droits appelés *fructus indebite percepti*, les procurations pontificales payées par le clergé du royaume de Bohême aux nonces apostoliques et aussi les dîmes papales. Si, au cours du XIII^e siècle, on n'a eu, en Bohême, que trois fois recours à ce droit, après le schisme, et notamment en 1380-1392, on l'a prélevé au moins huit fois. Et comme il s'agissait, par deux fois, d'une dîme biennale et une fois même triennale, la dixième partie au moins de tous les revenus perçus sur les biens et les bénéfices l'était au profit

28. Eršil, *op. cit.*, pp. 96-103.

29. *Ibid.*, pp. 103-115.

des receveurs du pape. La pression exercée par celui-ci ne faiblit pas dans les années suivantes, même si la totalité du profit avait diminué pour des raisons diverses. Les circonstances scandaleuses qui accompagnèrent la perception de la dîme en 1403-1404 parurent si insupportables que la Curie romaine n'eut ensuite qu'une seule fois recours à cet impôt pour aider l'archevêque Zbyněk de Hazmburg à faire face à ses dettes. Le prélat avait en effet sacrifié en grande partie ses biens propres pour racheter les terres hypothéquées de l'archevêché et pour faire face au paiement des droits réguliers perçus par la Chambre pontificale³⁰.

Il ne sera sans doute jamais possible de chiffrer exactement les charges que la fiscalité de la Curie apostolique faisait peser sur les pays de la Couronne de Bohême à l'époque préhussite. Mais il ressort des données partielles dont nous disposons que le flot ininterrompu des sommes considérables payées en or finissait pas grever lourdement le bilan économique non seulement du clergé mais du pays tout entier (doc. 6). Il s'avère de même difficile de dire dans quelle mesure les Pays tchèques se distinguaient sur ce plan des autres provinces ecclésiastiques. On peut s'en faire une idée partielle en s'appuyant sur le compte de tous les droits notés sur les registres d'Innocent VI pour

Doc. 6. — *Les taxes pontificales connues pour les Pays tchèques (1352-1378)*

Les taxes pour les bulles pontificales	12 000 florins
Les services	16 725 —
Les annates	13 500 —
Les dîmes (par estimation globale)	22 500 —
Total	64 725 florins

30. Cf. Krofta, *Kurie a církevní správa*, XIV (1908), pp. 18-34, 172-196, 273-287, et J. Eršil, *K zatížení církevními dárkami v Čechách na počátku 15. století* [Les taxes ecclésiastiques en Bohême au début du xv^e siècle], *Československý časopis historický*, X (1962), pp. 533-555.

l'année 1358. Sur une somme totale de 171 460 gros tournois, les pays de la Couronne de Bohême ont payé 3 984 gros, c'est-à-dire 2,3 %³¹. Les diplômes de l'époque, les doctes traités et les pamphlets satiriques tiennent un langage plus convaincant sur les conséquences économiques et sociales de la fiscalité désastreuse de la Chambre apostolique³². A la vérité, une restriction s'impose : une partie importante des revenus ecclésiastiques était détournée au profit de la trésorerie royale. Ainsi, en 1380-1400, on dut attribuer la dîme papale par trois fois au roi Venceslas³³.

Mais c'étaient les impôts perçus régulièrement par le fisc royal qui représentaient pour les couvents la charge la plus lourde. En effet, la somme payée au titre de ces impôts se montait à un chiffre parfois plus élevé que la dîme, car la Chambre du roi connaissait mieux l'étendue et la valeur réelles des biens ecclésiastiques que l'administration papale qui s'appuyait sur des déclarations éloignées de la réalité. Dans les dix couvents dont nous connaissons les revenus annuels bruts, les impôts payés au fisc royal et à la dîme papale engloutissaient la moitié de ces revenus (doc. 7)³⁴. Comme nous l'avons indiqué plus haut, une grande partie des prébendes était, en outre, réservée aux conseillers du roi, à ses favoris et à ses diplomates. Donc, en fait, l'Eglise de Bohême supportait pour une grande partie les dépenses de l'Etat³⁵. Elle essayait de s'y soustraire comme elle

31. Eršil, *Správni a finanční vztahy*, p. 93. Dans l'aperçu « Origine des fonds collectés 1353-1362 » chez J. Favier, *Les finances pontificales à l'époque du Grand Schisme d'Occident, 1378-1409*, Paris, 1966, p. 580, on ne trouve que des chiffres englobant toute l'Europe centrale. La France payait 44 %, l'Europe centrale en revanche seulement 13 %.

32. Cf. Macek, *Tábor*, I, pp. 64-87.

33. Pour plus de détails, cf. Krofta, *Kurie a církevní správa*, XIV (1908), pp. 257-287, qui étudie également le rapport entre les dîmes prescrites et les sommes réellement payées. Au total, la dîme attendue s'élevait, dans l'archidiocèse de Prague, à 108 000 gros praguais, la somme réellement payée ne dépassait guère 84 000 gros.

34. Voir Krofta, art. cité, XIV (1908), p. 283, n. 1, et F. Kavka, *Královská doména Karla IV. v Čechách a její osudy* [Le domaine royal de Charles IV en Bohême et son destin], *Numismatické listy*, 33, Praha, 1978, pp. 146-147.

35. Hledíková, *K otázkám vztahu duchovní a světské moci*, pp. 252-253.

Doc. 7. — *Les rentes annuelles payées par les villes et les couvents royaux à la Chambre du roi (vers 1378)*

L'impôt des villes royales	265 140 gros praguois
Les rentes des villes royales	67 920 —
L'impôt des couvents	300 000 —
Total	633 060 gros praguois

D'après F. Kavka, *Královská doména Karla IV. v Čechách a její osudy, Numismatické listy, XXXIII, 1978, p. 147.*

le pouvait, en faisant supporter ces charges par ses propres serfs. Les seigneurs agissaient d'ailleurs de même. C'était donc la population servile qui était la grande victime des exactions du fisc, papal aussi bien que royal³⁶.

Venceslas IV s'est laissé aller à des caprices aussi grands que son expérience politique était étroite³⁷. Il est difficile de dire dans quelle mesure il prenait pour modèle son beau-frère, le roi d'Angleterre Richard II³⁸. Toujours est-il qu'il se comporta, dès le début de son règne, comme un « pape sur ses terres », s'inspirant à plus d'un égard des tendances indépendantes de l'Eglise de France ou de l'Eglise d'Angleterre³⁹. Dès le mois de juillet 1381 il se montra intraitable dans la « guerre des popes » qui éclata à Breslau, en Silésie, à propos de quelques fûts de bière que le doyen du chapitre avait passés en fraude dans la

36. Cf. F. Graus, *Dějiny venkovského lidu v Čechách v době předhusitské* [Histoire de la paysannerie en Bohême à l'époque préhusite], II, Praha, 1957, pp. 145 s. et 172 s.

37. Voir Bartoš, *Čechy v době Husově*, pp. 474-498; Z. Fiala, *Předhusitské Čechy 1310-1419* [La Bohême préhusite, 1310-1419], Praha, 1968, pp. 289-291, et W. Hanisch, König Wenzel von Böhmen. Studien zur seiner Regierung IV. Seine Persönlichkeit. Versuch einer Beschreibung, *Ostbayerische Grenzmarken. Passauer Jahrbuch für Geschichte, Kunst und Volkskunde*, 13 (1971), pp. 198-233.

38. Cf. J. V. Polc, V. Ryněš, *Svatý Jan Nepomucký* [Saint Jean Népomucène], I, Roma, 1972, pp. 213-214. Pour les rapports anglo-tchèques au xiv^e siècle, voir F. Šmahel, Wyclif's Fortune in Hussite Bohemia, *Bulletin of the Institute of Historical Research*, XLIII (1970), pp. 16-18.

39. Le « gallicanisme » ou « anglicanisme » en Bohême attend encore son historien. Voir cependant les premiers jalons chez Kaminsky, *A History*, pp. 15-17.

ville et que la municipalité avait confisqués. Lorsque le chapitre riposta par l'interdit jeté sur la ville, le roi fit occuper par ses troupes les biens du chapitre, interdisant de cacher les chanoines en fuite⁴⁰. Episode banal dont les mobiles matériels sont pourtant patents et réapparaîtront aussi dans des conflits plus graves.

Les désaccords qui éclatèrent entre le clergé et le bras séculier en Moravie étaient de portée plus grande : le margrave Jost alla jusqu'à faire incendier la maison de l'évêque par ses gens d'armes qui mirent même le feu au toit de la cathédrale d'Olomouc. Les pertes causées aux biens d'Eglise par les violences de cette époque troublée furent si graves que cet évêché ne retrouva pas avant longtemps sa prospérité économique⁴¹.

Les controverses durables entre Venceslas et Jean de Jenstein, défenseur de l'autonomie de l'Eglise en Bohême, aboutirent vers 1392 à un affrontement où les deux antagonistes mirent en œuvre tous les moyens dont ils disposaient. La mort violente de Jean Népomucène, vicaire général de Jenstein, fêté comme un martyr légendaire à l'époque baroque, n'a pas refréné l'ardeur du roi. En juin 1395, celui-ci séquestra les biens de l'archevêché, acculant Jenstein à démissionner. Un groupe de prélats haut placés, dépendant du roi, joua un rôle déterminant, car ce sont eux qui empêchèrent l'archevêque de faire valoir en sa faveur l'unité du clergé⁴². Le schisme au sommet de l'Eglise trouva son analogie dans la scission qui se produisit dans la province de

40. Bartoš, *Čechy v době Husově*, pp. 29-32.

41. Polc-Ryněš, *op. cit.*, pp. 217-218, et V. Medek, *Osudy moravské církve do konce 14. století* [Le destin de l'Eglise en Moravie jusqu'à la fin du XIV^e siècle], Praha, 1971, pp. 165-171.

42. Cf. R. Holinka, *Církevní politika arcibiskupa Jana z Jenštejna za pontifikátu Urbana VI.* [La politique ecclésiastique de l'archevêque Jean de Jenstein sous le pontificat d'Urbain VI], Bratislava, 1933; R. E. Weltsch, *Archbishop John of Jenstein 1348-1400, Papalisme, Humanisme and Reform in Pre-Hussite Prague*, The Hague-Paris, 1968, et du point de vue catholique Polc-Ryněš, *Svatý Jan Nepomucký*, I, chap. VII-VIII. Pour une vue catholique, essentiellement différente, voir De Vooght, *L'hérésie*, II, pp. 952-1010.

Prague, facilitant par là le renforcement du courant wycliffite, lequel mit à son profit la lutte des deux groupes. L'exemple donné par le roi semblait autoriser la violence à tous les niveaux de l'échelle sociale, celle de la grande noblesse aussi bien que celle des cordonniers et des petits artisans de Nový Bydžov, qui se distinguèrent dans l'histoire en attaquant, en 1416, le couvent des Frères Mineurs du lieu⁴³. Ainsi apparaissent à la veille de la révolution des signes précurseurs de toutes les calamités infligées plus tard à l'Eglise.

Le domaine royal que Venceslas avait hérité de son père formait toujours la base économique et politique de son autorité⁴⁴. Tout porte à croire que son étendue n'avait pas changé d'une façon marquante sous le nouveau règne, même si la Chambre royale avait à faire face à de sérieux problèmes de finances. L'exploitation des mines d'argent à Kutna-Hora diminuait, mais le rendement de la régale était encore assez élevé pour que Sigismond ait tenu à garder cette ville comme point stratégique⁴⁵.

43. Voir Macek, *Tábor*, I, pp. 210-221, et A. Neumann (édit.), *Prameny k dějinám duchovenstva v době předhusitské a Husově* [Les sources pour servir à l'histoire du clergé avant 1420], Olomouc, 1926. Même Venceslas IV n'a pas hésité à se montrer très dur. En 1412, il a séquestré tous les revenus du clergé pragois payables au printemps de cette année, ordonnant, en même temps, de recenser les biens d'Eglise. Quatre ans plus tard, les mineurs allemands de Kutna-Hora ont tué, avec tout son entourage, le receveur du roi chargé d'appliquer les mesures prises par Venceslas contre le clergé. Mais Sigismond n'a pas agi autrement, en 1403, contre l'archevêque Zbyněk de Hasenburg, partisan de Venceslas.

44. Kavka, *Královská doména Karla IV.*, pp. 129-150.

45. Janáček, *L'argent tchèque et la Méditerranée*, p. 225 : « Le rendement des mines de Kutna-Hora conserva un niveau convenable jusqu'en 1420 — 10 000 kg par an au cours de la période 1350-1420. » Cf. aussi J. Day, The great bullion famine of the fifteenth-century, *Past and Present*, 79 (1978), pp. 35 s. Pour le chiffre, fort discuté, des revenus des mines de Kutna-Hora, l'ouvrage le plus récent est celui de J. Janáček, *České stříbro a evropský trh drahých kovů v první polovině 14. století* [L'argent tchèque et le marché européen aux métaux précieux dans la première moitié du XIV^e siècle], dans *Historiografie čelem k budoucnosti*, Praha, 1982, pp. 549-563. Un florin hongrois valait, en 1379, 1 : 17, et 1 : 23, en 1415. Cf. K. Castelin, *Česká drobná mince doby předhusitské a husitské 1300-1471* [Menue monnaie tchèque de l'époque préhusite et husite 1300-1471], Praha, 1953, tableau p. 258.

A côté des impôts autorisés par la seule Diète⁴⁶, le fisc royal percevait encore des droits et des intérêts dans plus de 30 villes royales, dans environ 20 petites villes, en partie minières, et dans 27 monastères fondés par le roi⁴⁷. Il faut ajouter une contribution notable provenant de la régale juive. Venceslas IV fit dans les années 80 fortifier le ghetto pragois pour en assurer la sauvegarde, sans pouvoir d'ailleurs empêcher le grand pogrom de 1389, un des plus terribles de l'histoire médiévale⁴⁸. Le domaine royal était protégé par un système de châteaux forts couvrant presque tout le territoire de la Bohême. Ainsi, malgré tous ses déboires, Venceslas réussit-il à conserver, pendant toute la durée de son règne, ses châteaux et les revenus élevés de son domaine (doc. 8)⁴⁹.

Les sources trop modestes ne nous permettent guère d'étudier de plus près la comptabilité du roi. Il est donc malaisé de dire dans quelle mesure et jusqu'à quel degré elle était menacée par la faillite publique qui a caractérisé plusieurs révolutions modernes⁵⁰. En s'appuyant sur les transactions financières du margrave Jost, qui se prêtent mieux à une étude de ce genre, il paraît manifeste que ni la propriété foncière, même étendue,

46. C'est pour cette raison que, sous Venceslas IV, on avait moins recours à cet impôt général (*berna generalis*), tandis qu'on percevait régulièrement, une fois par an, l'impôt spécial (*berna specialis*), payés par les couvents et les villes royales. Voir K. Krofta, *Začátky české berně* [Les débuts de l'impôt en Bohême], Praha, 1931, et J. Kejř, Les impôts dans les villes médiévales de Bohême, dans *L'impôt dans le cadre de la Ville et de l'Etat* (Historische Uitgaven, n° 13) (1966), pp. 208-231.

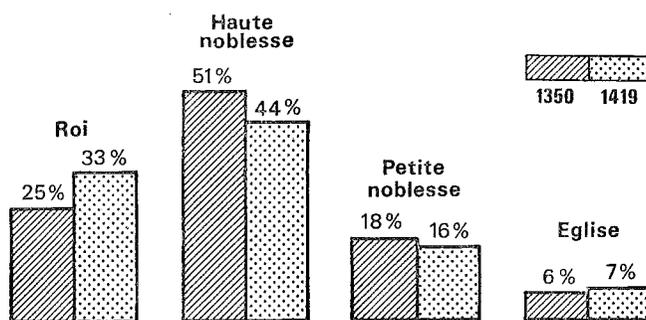
47. S'appuyant sur les sources accessibles, Kavka, *Královská doména Karla IV.*, pp. 146-147, est arrivé au chiffre de 333 060 gros pour l'impôt payé par les villes royales et à 300 000 gros pour celui payé par les monastères.

48. Pour la politique pratiquée par Venceslas à l'égard des Juifs, cf. Bartoš, *Čechy v době Husově*, pp. 80-82; sur le pogrom en 1389, F. Graus, *Drei Volksaufstände im mittelalterlichen Prag*, Sigmaringen, 1971 (Vorträge und Forschungen, Sonderband 7), pp. 45-60. Signalons que l'amende imposée à la communauté de Prague par Venceslas s'élevait à 1 200 000 gros pragois.

49. Cf. Kavka, *Královská doména Karla IV.*, p. 145.

50. Voir par exemple C. Brinton, *Die Revolution und ihre Gesetze*, Frankfurt a. M., 1959, pp. 349-352, et G. Boltz, *Der Revolutionsbegriff in der Geschichte*, dans *Revolutionäre Bewegungen in Österreich*, Wien, 1980, pp. 20-21.

Doc. 8. — La possession des châteaux forts vers 1350 et 1419



D'après F. Kavka, *Sociální stratifikace a mobilita české šlechty v letech 1300-1419 ve světle vývoje vlastnictví a držby hradů* (étude inédite).

ni les opérations financières courantes (mise en gage, crédits) ne garantissaient, à elles seules, l'équilibre du budget⁵¹. Car ces biens, fondements du pouvoir royal, dans les premières années du règne, étaient aussi, par leur étendue même, l'objet des convoitises de la grande noblesse qui, prenant pour cible la force du roi, les considérait comme une proie aussi attirante que les biens ecclésiastiques. En fait, la noblesse s'empara des biens du roi après 1420 sans se soucier de justifications idéologiques. Au contraire, elle ne manqua pas d'en avancer quand elle se saisit des biens d'Eglise.

Le caractère autoritaire du roi et sa *libido dominandi* engendrèrent un conflit non seulement avec l'archevêque, mais aussi avec ses proches parents et des grands seigneurs du royaume dont il redoutait les ambitions politiques. Par un concours de circonstances, un grand nombre des dignitaires et conseillers éminents de la cour impériale moururent vers 1380. Choisisant pour les remplacer des membres de la petite noblesse et du patriciat pragois qui lui étaient, il est vrai, entièrement dévoués,

51. Je m'inspire de l'étude dactylographiée de J. Mezník, *Finances markraběte Jošta* [Les finances du margrave Jost].

le roi ne fit qu'attiser l'hostilité des grandes familles du royaume⁵², qui gardèrent les postes les plus importants, mais virent progressivement diminuer leur part dans le Conseil de la Couronne. Ni l'échec de Charles IV qui n'avait pas réussi à imposer une constitution nouvelle dans le pays (*Maiestas Carolina*), ni les manifestations ouvertes de révolte de certains grands seigneurs ne purent détourner le roi Venceslas de sa politique⁵³. Les seigneurs mécontents, qui avaient constitué, dans la dernière décennie du xiv^e siècle, une ligue d'opposition et étaient secondés par le margrave Jost, jetèrent le roi en prison pour gouverner à sa place.

Après plusieurs refus obstinés, Venceslas dut accepter les conditions dictées par l'union des seigneurs qui, ayant acquis la place dominante, et de loin, dans le Conseil de la Couronne, réduisirent le roi à ne gouverner qu'avec l'accord de celui-ci. Cette mesure, qui correspondait à la pensée politique de la noblesse, faisait désormais dériver le pouvoir royal de son propre pouvoir souverain⁵⁴. L'évolution ultérieure devait montrer que la grande noblesse ne pensait pas encore à constituer une monarchie des états. S'efforçant tout simplement de garder le *statu quo* et de s'assurer la souveraineté pratique sur ses propres biens, elle n'avait pas encore pu se constituer en un ordre fermé doté de structures propres qui lui auraient assuré l'hégémonie durable au sein de la Diète et dans les institutions de la Couronne⁵⁵. D'autre part, le roi ne se résigna point à son rôle de

52. Fiala, *Předhusitské Čechy*, pp. 289-312; Bartoš, *Čechy v době Husově*, chap. III-IV, et Klassen, *The nobility*, pp. 244-250.

53. Pour la tentative de Charles IV visant à renforcer le pouvoir royal par le code « *Maiestas Carolina* », et son échec, cf. Spěváček, *Karel IV.*, pp. 277-284, et Seibt, *Karl IV.*, pp. 244-250.

54. On trouve l'écho de ces tendances dans le Recueil des lois du pays d'André de Dubé (*Ondřeje z Dubé Práva zemská česká*, éd. F. Čáda, Praha, 1930), et, sur le plan de la poésie didactique, dans une composition par Smil Flaška (*Smil Flašky z Pardubic Nová rada*, éd. J. Daňhelka, Praha, 1950).

55. Signalons que les accords conclus en 1394-1404 n'ont entraîné aucun changement dans la composition du Conseil de la Couronne, ni même dans son activité

monarque mis en tutelle, refusant d'accepter les conditions de la capitulation malgré une deuxième révolte suscitée contre lui en 1402 et dirigée par son frère Sigismond. S'obstinant à résister de toutes ses forces aux seigneurs révoltés, il ne se résigna pas non plus à la perte du titre d'empereur dont les électeurs rhénans l'avaient privé en 1400⁵⁶.

Les quinze dernières années du règne de Venceslas sont marquées par un certain équilibre des forces qui favorisa d'une manière décisive non seulement la diffusion, mais encore la radicalisation du mouvement réformiste. Avant l'affaire des indulgences qui éclata en 1412, des groupes actifs de wycliffites cherchaient appui du côté du roi. La rupture, devenue inéluctable, n'entraîna pourtant pas la menace de la destruction totale du mouvement; ce fut plutôt le contraire : ce que les événements devaient bientôt démontrer. Au cours des deux ou trois années qui suivirent la rupture, les wycliffites de l'Université trouvèrent dans le groupe des grands nobles gagnés aux réformes, non seulement un appui nouveau, mais aussi une force politique capable de réaliser leur programme de réformes.

(voir la documentation dans *Archiv český*, I, Praha, 1840, pp. 52-61). Sur tous ces points I. Hlaváček, *Das Urkunden- und Kanzleiwesen des böhmischen Königs Wenzel IV. 1376-1419*, Stuttgart, 1970, notamment p. 450. En ce qui concerne la constitution des états tchèques, je renvoie à l'article de M. Polívka, *Stavovství v předhusitské a husitské době* [Les états tchèques à l'époque préhussite et hussite], *Folia Historica Bohemica*, VII, Praha, 1985 (sous presse); S. Russocki, *Protoparlamentaryzm Czech do początku XV wieku*, Warszawa, 1973 (Dissertationes Universitatis Warsoviensis, 71), pp. 100 s., estime, au contraire, que les états se sont entièrement formés avant la fin du XIV^e siècle.

56. Cf. A. Gerlich, *Habsburg, Luxemburg, Wittelsbach im Kampf um die deutsche Königskrone*, Wiesbaden, 1960.

LA QUESTION SOCIALE A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

DANS une lettre ouverte adressée en décembre 1412 aux grands dignitaires du royaume ainsi qu'à tous les seigneurs siégeant à la Diète, Jean Hus priait ceux-ci d'intervenir pour régler sa querelle avec les prélats praguais à propos de la liberté de prêcher au peuple. C'était la première fois qu'un chef du mouvement réformateur tchèque s'adressait non pas directement au roi, mais à la représentation seigneuriale au sein de la Couronne¹. Hus était pleinement conscient de la portée de son action. Dès le début de son activité il avait saisi toutes les occasions pour gagner à son mouvement l'appui des puissants de ce monde². C'était d'ailleurs conforme à la ligne tracée par Wyclif qui attendait du roi et des grands seigneurs la réforme efficace de l'Eglise³. Après l'échec de ses espoirs du côté du roi,

1. V. Novotný (édit.), *M. Jana Husi korespondence a dokumenty* [Lettres et documents du maître Jean Hus], Praha, 1920, pp. 157-158, n° 54. L'affirmation que les prélats « oppriment et appauvrissent les princes, les grands, les chevaliers, la petite noblesse et la communauté des pauvres » indique l'opinion, fort traditionnelle, que Hus se faisait de la structure sociale.

2. Très précieuse à cet égard est surtout la correspondance de Hus (voir n. 1). Pour les autres sources, cf. B. Zilynskyj, *Česká šlechta a počátky husitství 1410-1415* [La noblesse tchèque et les débuts du hussitisme], *Jihočeský sborník historický*, 48 (1979), pp. 52-65.

3. Cf. B. Töpfer, John Wyclif — mittelalterlicher Ketzer oder Vertreter einer frühreformatrischen Ideologie?, *Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus*, 5 (1981), pp. 89-124.

l'orientation vers la grande noblesse était pure nécessité, car la poussée populaire d'en bas n'était pas encore assez puissante pour permettre une solution révolutionnaire de la crise. Ajoutons que Hus et la majorité de ses partisans à l'Université étaient loin de songer à une telle éventualité⁴.

La coalition entre l'Université de Prague et l'aristocratie du pays, qui pendant cinq ou six ans prit la tête du mouvement réformateur, fut rendue possible en grande partie par les sympathies ouvertes que les nobles les plus influents manifestaient à son égard, ainsi Lacek de Kravaře, membre du Conseil de la Couronne et lieutenant morave, et plus encore Čeněk de Vartenberg, le grand burgrave de Prague et connétable de l'armée du pays⁵. Outre ses propres terres, fort étendues, Čeněk gérait, à partir de 1412, au nom d'Oldřich de Rožmberk qui était mineur, la plus grande seigneurie de Bohême qui avait son centre dans le sud du pays. Ce grand seigneur était guidé, au début du moins, non pas par un intérêt matériel (il appartenait à ce petit groupe des nobles qui refusa de s'enrichir par les biens confisqués), mais par une foi sincère, et il favorisa la libre diffusion du hussitisme dans ses domaines⁶. Avant de partir pour Constance, Hus obtint de ses puissants protecteurs non seulement un appui financier, mais encore la confirmation de sa parfaite orthodoxie. Dans la lettre des seigneurs tchèques et moraves adressée aux représentants temporels et spirituels du Concile général, on lit pour la première fois la formule répétée inlassablement dans toute une série de protestations datant de 1414-1415 : « Qu'il ne soit point vitupéré honteusement

4. Pour faire de Hus un révolutionnaire social, on fait état de certaines phrases isolées, arrachées de leur contexte. Voir par exemple R. Kalivoda, Hus a Viklef [Hus et Wyclif], *Filosofický časopis*, 14 (1966), p. 264.

5. Un rôle important fut joué également par le juriste Jean de Jesenice. Cf. J. Kejt, *Husitský právník M. Jan z Jesenice*, Praha, 1965.

6. I. Raková, Čeněk z Vartenberka 1400-1425, *Sborník historický*, 28, Praha, 1981, pp. 57-99, et Rožmberské teritorium v předvečer husitské revoluce [Le grand domaine de la famille de Rožmberk à la veille de la révolution hussite], *Folia Historica Bohemica*, 3, Praha, 1981, pp. 263-284.

contre notre langue et la terre de Bohême. » Aux yeux de la noblesse gagnée à la Réforme, la cause de Hus était celle du pays entier et de ses représentants de langue tchèque⁷.

Admis le 7 juin 1415 en audience publique, Hus ne se gêna pas pour réaffirmer qu'il était venu à Constance de sa propre volonté et qu'il y avait, en Bohême, beaucoup de grands seigneurs assez puissants pour le protéger, dans leurs châteaux, contre Venceslas aussi bien que contre Sigismond⁸. Affirmation ni excessive ni exagérée, puisque Čeněk de Vartenberg possédait à lui seul, outre le grand nombre de ses châteaux, 13 châteaux de la famille de Rožmberk. Il est vrai que, de son côté, le roi possédait un château sur trois, mais la suprématie de la noblesse dans le pays ne faisait pas de doute⁹.

Les nobles tchèques et moraves n'acceptaient pas unanimement le Calice auquel les communiant laïques étaient admis bien avant la mort de Hus sur le bûcher. Lorsque, le 5 septembre 1415, la noblesse hussite s'organisa en association armée, les seigneurs catholiques se groupèrent, un mois plus tard, sous la protection du roi, en ligue d'opposition. Si, en Moravie, la majorité de la noblesse, y compris les grands officiers du margraviat, rallia l'association de la noblesse hussite, en Bohême les forces du parti catholique et des calixtins s'équilibraient à peu près. Géographiquement, les forces hussites occupaient l'est et le sud du pays entre les rivières Jizera, Vltava, Otava et Volyňka¹⁰. Parmi les 452 nobles qui apposèrent leurs sceaux

7. F. Šmahel, *Idea národa v husitských Čechách* [L'idée de « nation » dans la Bohême hussite], České Budějovice, 1971, pp. 54-57.

8. Le délégué de la noblesse tchèque à Constance a confirmé sur-le-champ les paroles de Hus. Cf. Petri de Mladonowicz Relatio de magistro Johanne Hus, éd. V. Novotný, dans *Fontes rerum Bohemicarum*, VIII, Praha, 1932, p. 81.

9. Je fais ici état des recherches non publiées de M. F. Kavka. Je le remercie de l'autorisation qu'il a bien voulu me donner de publier certaines conclusions de son étude. 69 châteaux étudiés ont changé de propriétaire entre 1350 et 1419. La concentration des châteaux aux mains des grands seigneurs se poursuivit sans interruption. Si, en 1350, 59 % des propriétaires possédaient trois châteaux au moins, en 1419, ils représentaient déjà 68 %.

10. Bartoš, *Husitská revoluce*, I, pp. 15-19.

à la lettre de protestation contre le supplice de Hus et dont les noms sont connus, on compte 57 grands seigneurs, dont 22 Moraves. Parmi les 90 grandes familles féodales, 27 étaient représentées au sein de l'association hussite¹¹.

Il est plus difficile de cerner la représentation de la petite noblesse. Parmi plusieurs milliers de membres de cette couche sociale mal définie¹², 395 personnes, dont 107 Moraves, ont apposé leurs sceaux à la lettre de protestation. D'autres n'ont pas eu le courage de le faire, soit qu'ils fussent au service du roi, de seigneurs catholiques, d'institutions ecclésiastiques, soit qu'ils ne trouvaient pas de protecteurs assez puissants du même camp idéologique. La tempête était pour le lendemain, cependant les esprits n'étaient pas encore assez échauffés pour faire fi de toute prudence et réflexion. Nombreux étaient les petits nobles qui, exposés à trop de pressions, renoncèrent au Calice dans les années à venir. D'autres, au contraire, vinrent y adhérer en pleine guerre. Certes, une partie de cette petite noblesse finit, selon toute vraisemblance, par rallier le parti catholique. Mais il n'en est pas moins incontestable que c'est dans cette couche que la révolution a recruté les meilleurs cadres pour ses troupes d'élite¹³.

11. Cf. V. Novotný, *Hus v Kostnici a česká šlechta* [Hus au Concile de Constance et la noblesse tchèque], Praha, 1915. Pour la bibliographie des études plus récentes, F. M. Bartoš, *Vznik a osudy protestu proti Husovu upálení* [L'origine et les destins de la protestation contre le supplice de Jean Hus], *Jihočeský sborník historický*, 22 (1953), pp. 50-60.

12. L'interprétation sémantique du vocabulaire féodal doit beaucoup à J. Macek, en collaboration avec les philologues. Cf. par exemple A. Fiedlerová, V. Chládková et coll., *Ze staročeské terminologie sociálních vztahů* [La nomenclature du vieux tchèque en tant que reflet des rapports sociaux], *Slovo a slovesnost*, 38 (1977), pp. 53-64, 229-237 et 41 (1980), pp. 62-71. Voir aussi J. Holeček, *Příspěvky k metodologickým aspektům výzkumu české šlechty v období husitské revoluce* [Contribution aux aspects méthodologiques des recherches concernant la noblesse tchèque pendant la révolution hussite], *Ústecký sborník historický*, Ústí n. L., 1979, pp. 83-106.

13. L'estimation globale du chiffre de la petite noblesse est étudiée dans l'article de M. Polívka, *Předpoklady pro účast nižší šlechty v husitské revoluci* [Les conditions préalables de la participation de la petite noblesse à la révolution hussite], dans *Historiografie čelem k budoucnosti*, Praha, 1982, pp. 209-216.

Outre les raisons idéologiques qu'on ne peut, d'ailleurs, bien saisir qu'individuellement, on allègue encore, pour expliquer les mobiles qui ont motivé les agitations révolutionnaires de cette noblesse, sa paupérisation considérée comme très rapide¹⁴.

Et il est vrai qu'une partie d'entre elle vivait fort modestement sur des terres assez exigües. En ce qui concerne les franchises, la liberté personnelle, la propriété des terres, l'appartenance à la juridiction du pays, ces nobles, qu'on appelait *vladyka* et *zeman*, faisaient partie des privilégiés, tout en restant parfois en deçà du niveau de vie atteint non seulement par le patriciat des villes, mais aussi par les paysans aisés. Certains sondages partiels font croire que, sur le plan économique, il s'agissait d'une couche très différenciée¹⁵. Jean Žižka avait dans sa jeunesse toutes les peines du monde à vivre, ayant même perdu ses terres, d'ailleurs négligeables, tandis qu'un Nicolas de Hus, un autre grand hetman taborite, étant passé par le service du roi et par celui d'autres seigneurs, avait de quoi acheter un village entier¹⁶. Les vicissitudes individuelles ne sont peut-être pas toujours représentatives, mais elles peuvent apporter d'utiles corrections aux généralisations abusives. On peut, en revanche, se fier aux analyses qui ont été faites au sujet des propriétés et de la possession des terres dans deux districts moraves sur cent cinquante ans (doc. 9). En 1375, on observe, par rapport à 1325, un net transfert au profit de la petite noblesse. Dans la période suivante, cette croissance s'arrête,

14. Pour les renvois bibliographiques, Polívka, art. cité, pp. 212-214.

15. M. Polívka, *A Contribution to the Problem of Property Differentiation of the Lesser Nobility in the Pre-Hussite Period in Bohemia*, *Economic History*, 2, Praha, 1978, pp. 331-360. Pour la petite noblesse au service des cours de Prague, H. Patze, *Die Hofgesellschaft Kaiser Karls IV. und König Wenzels in Prag*, *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, 114 (1978), pp. 733-774.

16. F. Šmahel, *Záhady dvou Žižků a Žižkova věku* [Les mystères de deux Žižka et de l'âge de Jean Žižka], *Husitský Tábor*, 3 (1980), pp. 5-50, et M. Polívka, *K biografii Mikuláše z Husi* [Contribution à la biographie de Nicolas de Hus], *Folia Historica Bohemica*, 3, Praha, 1981, pp. 195-261.

Doc. 9. — *Les villages en propriété
et en possession de la seule noblesse morave*

Dates	Haute noblesse		Petite noblesse	
	Propriété	Possession	Propriété	Possession
<i>La Moravie du Sud-Est</i>				
1325	25,5	33,5	3	6
1375	48,5	59,5	38	45
1420	50	71	40	47,5
1475	35,5	51,5	35,5	43,5
<i>La région de Brno</i>				
1325	32	32	6	8
1375	33	29	34	43,5
1420	33	38	28	41
1475	12,5	22,5	36,5	46,5

D'après F. Matějek, *Vývoj feudálního majetku na jihovýchodní Moravě ve 14. a 15. století*, *Časopis Matice moravské*, IIC (1979), pp. 112-113, et Id., *Vývoj feudálního majetku na Brněnsku ve 14. a 15. století* (sous presse).

mais du moins cette noblesse réussit-elle à garder ses villages, car l'enrichissement des grandes familles se fait aux dépens du roi et de l'Eglise¹⁷.

Les seigneurs les plus aisés prenaient de moins en moins part à la guerre¹⁸ et aux escarmouches guerrières, tandis que, pour la petite noblesse, le glaive était toujours une nécessité et un moyen de subsistance. Aucun des grands domaines ne pouvait se passer de ses burgraves, de ses gérants et autres serviteurs dont la tâche consistait à administrer, mais aussi à protéger les terres. Ce service, une sorte de dépendance féodale, était aussi un contrat qui respectait les intérêts de deux parties en

17. Voir Matějek, art. cité dans la n. 23, chap. I.

18. On appelait « bannerets » (*Korúhevní páni*) les seigneurs capables, à partir de la deuxième moitié du xv^e siècle, de disposer de leurs propres armées. Cf. Fiedlerová, *Ze staročeské terminologie*, p. 63.

présence. Il n'est pas fortuit que cette institution du régime préhussite ait été adoptée telle quelle par le camp révolutionnaire de Tábor au moment où il fallait protéger les points avancés des conquêtes¹⁹. La révolution avait d'ailleurs dès le début mis à son profit l'aguerrissement de ses adhérents nobles dont le métier était précisément de faire la guerre. Et l'on trouvait assez d'occasion, dans la Bohême préhussite, de s'exercer à ce métier ! A commencer par la révolte des grands seigneurs à la fin du xiv^e siècle, les guerres locales fusaient comme par contagion dans les régions les plus diverses. Partout où le pouvoir central s'affaiblissait, des compagnies de rebelles et de pillards surgissaient pour faire de la politique à leur manière. C'est au cours de ces petites guerres locales, guerres de partisans presque, que Jean Žižka, créateur de la tactique militaire hussite, avait fait ses premières armes²⁰. Mais ce sont les associations paramilitaires opérant, en 1415-1419, sur le vaste territoire allant de Sezimovo Ústí jusqu'au Sud-Ouest morave, en passant par Kamenice nad Lipou, qui jouèrent un rôle d'une importance exceptionnelle, car une partie d'entre elles aussi bien que de simples guerriers ont rallié le Calice pour devenir, surtout aux temps difficiles du mouvement, la principale force armée des Taborites²¹.

Prague fut dès le début la plaque tournante de courants divers, de haines réciproques entre les groupes nationaux, aussi bien que des efforts déployés en vue des réformes. Les luttes intérieures dans le pays grevaient lourdement les finances de la capitale en mettant en danger les routes commerciales. La dimi-

19. Cf. F. Šmahel, *Táborští vladaři* [Les « prévôts » de Tábor], *Folia Historica Bohemica*, 4, Praha, 1982, p. 88.

20. Pekař, *Žižka a jeho doba*, I, pp. 21-58.

21. Cf. F. Hoffmann, *K počátkům Tábora* [Contribution à l'histoire des débuts de la ville hussite de Tábor], *Československý časopis historický*, XV (1967), pp. 103-120, et *K povaze drobné války, záští a násilných činů před husitskou revolucí* [Le caractère des petites guerres et de la violence avant la révolution hussite], dans *Pocta akademiku Václavu Vaněčkovi k 70. narozeninám*, Praha, 1975, pp. 55-75.

nution du commerce de gros avec l'étranger et la concurrence, de plus en plus gênante, des autres villes du pays, affaiblissaient sensiblement son activité économique²². La prospérité de la capitale était encore durement atteinte par le transfert du centre politique de l'Empire, au profit des villes rhénanes, et par l'exode de quelque 500 ou 700 étudiants étrangers qui avaient quitté l'Université de Prague²³. Signe de la crise, la majorité des maisons bourgeoises étaient accablées par ce qu'on appelait la « rente éternelle » qui réduisait en fait la valeur des bâtiments et compromettait les opérations de crédit en cas d'hypothèques²⁴. Les couches aisées en souffraient tout autant que les milieux artisanaux et les travailleurs du secteur tertiaire, fort développé dans la capitale. La baisse, presque en flèche, de la construction immobilière au début du règne de Venceslas IV jeta au bord de la misère de nombreux journaliers qui furent bientôt criblés de dettes²⁵.

Ce qui étonne, c'est que ces symptômes infaillibles de la dépression subie par les villes de Prague ne trouvaient pas leur prolongement naturel dans la rébellion des compagnons, ni dans les famines, ni dans les manifestations d'un quelconque malaise social. On n'y décèle que des faits isolés, ici comme dans les autres villes du royaume de Bohême. Encore s'agit-il, dans

22. Voir Mezník, *Der ökonomische Charakter Prags*, pp. 43-91; Nový, *Hospodářský region Prahy*, pp. 397-418; F. Graus, *Die Handelsbeziehungen Böhmens zu Deutschland und Österreich im 14. und zu Beginn des 15. Jahrhunderts*, *Historica*, II, Praha, 1960, pp. 77-110, et Id., *Prag als Mitte Böhmens 1346-1421*, dans *Zentralität als Problem der mittelalterlichen Rechtsgeschichtsforschung*, Köln-Wien, 1979, pp. 22-47.

23. Šmahel, *Pražské universitní studentstvo*, pp. 79-80.

24. Cf. B. Mendl, *Z hospodářských dějin středověké Prahy* [Contribution à l'histoire économique de Prague au Moyen Age], *Sborník příspěvků k dějinám hlavního města Prahy*, V-2, Praha, 1932, pp. 165-172, et J. Mezník, *Vlastnictví rent na Starém Městě počátkem 15. století* [La possession des rentes dans la Vieille Ville de Prague au début du xv^e siècle], *Pražský sborník historický*, VII (1972), pp. 50-61.

25. J. Mezník, *Pražská řemesla počátkem 15. století* [Les métiers à Prague au début du xv^e siècle], *Pražský sborník historický*, VII (1972), pp. 5-38. Pour l'endettement des couches inférieures de la population, F. Graus, *Městská chudina v době předhusitské* [Les « pauvres » des villes à l'époque préhusite], Praha, 1949, pp. 196-212.

la plupart des cas, de villes à majorité allemande (České Budějovice-Budweis, 1378; Brno-Brünn, 1378; Jihlava-Iglau, 1391) et qu'à l'exception de Breslau en Silésie, en 1418, ces agitations locales ne disposaient d'aucun programme cohérent de revendications sur les plans administratif, politique et social²⁶. Je ne veux nullement mettre par là en doute la validité des analyses portant sur la structure matérielle et sur la production dans les villes de Bohême qui attestent sans aucune équivoque possible une différenciation en profondeur des couches sociales de la population²⁷. Voici par exemple la structure sociale à České Budějovice, ville royale moyenne : patriciat 4 %, bourgeois aisés 29 %,

26. Voir I. Hlaváček, *Nejstarší kniha města Českých Budějovic jako pramen k dějinám třídních bojů koncem 14. a počátkem 15. století* [Le plus ancien registre de la ville de České Budějovice comme source pour l'histoire de la lutte des classes à la charnière des xiv^e et xv^e siècles], *Zápisky katedry československých dějin a archivního studia*, Praha, 1956, n° 1, pp. 22-25; J. Mezník, *Hnutí řemeslníků a chudiny v Brně roku 1378* [Le mouvement des artisans et des pauvres à Brno en 1378], *Československý časopis historický*, IX (1961), pp. 637-651; Id., *Pozdvižení v Jihlavě roku 1391* [Le soulèvement de 1391 à Jihlava], *Časopis Matice moravské*, 89 (1970), pp. 189-200; C. Grünhagen, *Zur Geschichte des Breslauer Aufstandes von 1418*, *Zeitschrift für Geschichte Schlesiens*, XI (1871), pp. 188-196, et H. Markgraf, *Aus Breslaus unruhigen Zeiten 1418-1426*, *ibid.*, XV (1880), pp. 63-99.

27. Cf. B. Mendl, *Sociální krise a zápasy ve městech 14. věku* [Les crises et conflits sociaux dans les villes du XIV^e siècle], Praha, 1926. On peut consulter les études plus récentes de F. Hoffmann, *Jihlava v husitské revoluci* [La ville de Jihlava pendant la révolution hussite], Havlíčkův Brod, 1961, pp. 88-108; Id., *Litomyšl v husitském revolučním hnutí* [La ville de Litomyšl au cours du mouvement révolutionnaire hussite], dans *Sborník příspěvků k dějinám Litomyšle a okolí*, Pardubice, 1959, pp. 42-47; J. Dřímál, *Sociální složení a majetek obyvatel Brna v letech 1365-1509* [La structure sociale et les biens des habitants de la ville de Brno dans les années 1365-1509], *Brno v minulosti a dnes*, 6, Brno, 1964, pp. 183-289; M. Borská, *Majetková a sociální struktura Českých Budějovic koncem 14. a počátkem 15. století* [La structure sociale et économique de la ville de České Budějovice à la fin du xiv^e et au début du xv^e siècle], *Sborník archivních prací*, 14, Praha, 1964, pp. 119-173; M. Bělohávek, *Berní knihy plzeňské z let 1418 až 1471* [Les registres d'impôts de la ville de Plzeň dans les années 1418-1471], *Minulost Plzně a Plzeňska*, 3, Plzeň, 1960, pp. 81-89; V. Herold, *O nejstarší městské knize lounské* [Le plus ancien registre de la ville de Louny], *Sborník archivních prací*, XXI-1, Praha, 1971, pp. 33-92; J. Tomas, *Příspěvek k sociální skladbě města Litoměřice doby předhusitské a pohusitské* [Contribution à la structure sociale de la ville de Litoměřice à l'époque préhusite et après les guerres hussites], *Vlastivědný sborník Litoměřicko*, 16, Litoměřice, 1980, pp. 27-37, etc.

petite bourgeoisie 40 %, pauvres 27 %²⁸. Quant aux groupes marginaux, il est difficile d'en évaluer le chiffre exact dans ces villes moyennes dont la population s'élevait à 3 000 habitants environ. L'omniprésence des marginaux dans les villes ne fait pourtant pas de doute. Mais ce n'est qu'à Prague qu'ils étaient assez puissants pour jouer un rôle à certains moments dans les mouvements sociaux²⁹. Dans les années révolutionnaires, la pègre est en effet présente partout où, mêlée à la foule, elle peut sans grand risque piller et détruire.

Il est impossible de savoir de façon claire et sans équivoque dans quelle mesure la révolution hussite fut une conséquence des tensions sociales latentes qui existaient au sein des villes elles-mêmes, et qui reflétaient aussi l'antagonisme entre les villes et les féodaux, laïques ou ecclésiastiques. Les petits artisans et les pauvres, c'est-à-dire les deux tiers de la population, auraient formé la base suffisante des forces révolutionnaires. Mais ce critère quantitatif n'est guère qu'une fiction qui masque l'absence de cohérence, verticale et horizontale, de ces unités artificielles³⁰. Nous ne sommes ni en Flandre ni en Toscane. Les rapports de production n'ont pas dépassé, dans les villes tchèques, le niveau de la production gérée conformément aux règlements des corporations. A l'exception de Prague et de Kutná-Hora, les villes étaient relativement petites et même la fabrication des articles d'exportation, celle des draps par exemple, était loin d'y grouper un nombre important de gens du même rang et qui auraient voulu défendre les mêmes intérêts³¹. C'est pourquoi,

28. Cf. J. Mezník, K otázce struktury českých měst v době předhusitské [Au sujet de la structure des villes en Bohême préhussite], *Sborník prací Filozofické fakulty brněnské university*, C 12, Brno, 1965, p. 82.

29. Graus, *Městská chudina*, pp. 61-68.

30. Sur ce point, Graus, *op. cit.*, p. 69, et notamment Mezník, *K otázce struktury*, pp. 82-84.

31. Cf. J. Janáček, *Přehled řemeslné výroby v českých zemích za feudalismu* [Aperçu de la production artisanale dans les Pays tchèques à l'époque féodale], Praha, 1963; F. Graus, *Soukenictví v době předhusitské* [L'industrie du drap à l'époque préhussite], *Sborník*

nous venons de le dire, l'agitation sociale dans les villes à l'époque préhussite reflète la fermentation plus ou moins spontanée et les mécontentements accumulés de groupes en soi peu nombreux.

Dans les villes de province, on enregistre les premières manifestations des activités réformatrices chez les échevins vers 1410, mais il faut attendre plusieurs années encore pour trouver des expressions plus marquées de cette tendance³². Ce qui les rendit possibles fut une intensification de l'activité des Hussites au moyen de la chaire. La lutte pour la libre prédication de la Parole de Dieu qui trouve son expression aussi dans le premier des Articles de Prague était donc dès le début la lutte pour la chaire qui seule pouvait, avant l'invention de l'imprimerie, atteindre efficacement les masses³³.

Le centre le plus sensible du mouvement wycliffite et hussite était la Vieille Ville de Prague. Bien que la pratique de l'Eglise ait offert à toutes les minorités la possibilité d'écouter le sermon dans la langue maternelle, on entendait fort rarement le tchèque dans les églises de la Vieille Ville. Deux riches personnages se sont cotisés pour bâtir au milieu de cette ville une chapelle spacieuse, appelée Bethléem, destinée uniquement aux sermons en langue tchèque. L'histoire de cette chapelle est étroitement liée à celle du mouvement réformateur. C'est ici que Jean Hus

pro hospodářské a sociální dějiny, I, Praha, 1946, pp. 164-183; Mezník, *Pražská řemesla*, pp. 5-38, et la littérature dans la n. 27.

32. L'acheminement des villes royales vers le mouvement réformateur, et révolutionnaire plus tard, est l'objet de mon étude sur la ville de Plzeň qui, au tournant de 1419-1420, a pris, pour un certain temps, la tête du mouvement : Husitské město Slunce : Plzeň 1419-1420, *Minulost západočeského kraje*, XIX, Plzeň, 1983, pp. 137-152.

33. Nous devons la meilleure connaissance de la prédication hussite à F. M. Bartoš, *Dvě studie o husitských postilách* [Deux études sur les « Postilles » hussites], Praha, 1955 (Rozpravy ČSAV, sv. 65-4). Cf. aussi K. F. Richter, Konrad Waldhauser, dans *Lebensbilder zur Geschichte der Böhmisches Länder*, 3, München-Wien, 1978, pp. 159-174, et J. Nechutová, Konrad Waldhauser a myšlenkové proudy doby Karla IV. [Konrad Waldhauser et les courants spirituels à l'époque de Charles IV], *Sborník prací filozofické fakulty brněnské university*, B 26-27, Brno, 1979-1980, pp. 241-248. Pour les renvois bibliographiques, voir Jean Milič plus bas, p. 68, n. 23.

a prêché pendant plus de dix ans, c'est ici qu'ont été inhumés les premiers martyrs, c'est contre elle que les Allemands de Prague ont dirigé en 1412 leur première attaque, manquée d'ailleurs³⁴. Les interdictions de prêcher, les mises au ban et les interdits sont restés sans effet. La Parole de Dieu, telle que les Hussites l'entendaient, fut divulguée dans des lieux multiples, réservés ou non au culte, par des prêtres et par des laïcs. Les adversaires de Hus ont su exploiter toutes les irrégularités de ces pratiques en exagérant leurs excès. A Constance, en 1415, la noblesse tchèque dut répondre aux calomnies selon lesquelles en Bohême les savetiers mêmes entendaient les gens en confession et les faisaient communier³⁵.

L'attachement des échevins au mouvement wycliffite-hussite ne fut pas seulement fonction de l'attitude que les différents conseillers municipaux adoptèrent à l'égard de l'idéologie réformatrice mais aussi des rapports avec le pouvoir royal, dont les villes dépendaient. On a pensé naguère que les événements s'étaient à peu près enchaînés comme suit : la politique fort dure de la ligue royale et catholique aurait eu pour conséquence l'affaiblissement considérable du Calice, ce symbole qui, après 1415, était devenu pour la coalition hussite l'emblème de l'unité. N'ayant aucun appui dans l'union de la noblesse hussite désagrégée, les villes hussites qui dépendaient entièrement du roi seraient devenues l'une après l'autre la proie facile des ennemis qui leur imposèrent le clergé catholique expulsé. La conquête de la mairie dans la Nouvelle Ville de Prague, prise d'assaut en juillet 1419, aurait marqué le tournant. Car c'est à l'exemple

34. Cf. O. Odložilík, *The Chapel of Bethlehem*, *Wiener Archiv für Geschichte des Slaventums und Osteuropas*, 2 (1956), pp. 125-142.

35. Sur ce point, Kaminsky, *A History*, chap. III-IV. Pour l'attitude adoptée par les idéologues hussites à l'égard des initiatives populaires, A. Molnár, *Aktywność ludu w ruchu reformatorskim. Świadectwo kazań husyckich* [L'activité du peuple dans le mouvement de la réforme. Le témoignage des sermons hussites], dans *Kultura elitarna a kultura masowa w Polsce późnego średniowiecza*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, 1978, pp. 77-119.

du peuple de la capitale que les pauvres et les petits artisans auraient mené des révoltes du même type dans les autres villes royales³⁶.

Des analyses plus détaillées ont apporté des correctifs importants à cette image. En 1418-1419, le pouvoir central était déjà paralysé au point de laisser se développer l'affrontement des deux partis, les réformateurs et leurs adversaires, dans les différentes régions. Cependant, malgré certains succès partiels, la contre-attaque de l'opposition était vouée à l'échec en raison du formidable courant du hussitisme radical d'origine plébéienne qui s'ébranlait pour conquérir la campagne et les villes. Bien que cette poussée par en bas eût amené ouvertement une différenciation de classes au sein du parti de la réforme, la coalition entre la noblesse et l'Université, loin de renoncer à se défendre, imposa même sa conception des réformes. La ligue catholique et royale joua de ces atouts, mais elle ne réussit pas à remporter des victoires décisives³⁷.

On observe également l'issue douteuse du premier affrontement politique entre le Calice et la Croix, dans les villes royales particulièrement sensibles à ces conflits. Dans trois villes sur huit qui rallièrent, au printemps de 1420, la révolution, on peut attester par des documents sûrs que les Hussites surent garder leurs positions dans le conseil municipal malgré les attaques de la contre-révolution. On peut raisonnablement conclure que la même situation existait dans deux autres villes, tandis que dans les trois villes qui restent, les documents conservés ne

36. On trouve déjà des éléments de cette interprétation chez J. Macek, *Le mouvement hussite en Bohême*, Praha, 1958, p. 71, mais il faut notamment citer F. M. Bartoš, *Vznik svazu husitských měst v čele s Prahou na počátku revoluce* [La naissance de l'union des villes hussites avec Prague en tête, au début de la révolution], *Československý časopis historický*, XV (1967), pp. 865-870.

37. Cf. Klassen, *The Nobility*, chap. 8-9, où l'on trouvera aussi les indications sur la tenue des paroisses. Les conclusions erronées que Bartoš, art. cité, avait tirées du fait que Oldřich de Rožmberk est devenu adulte en 1418 se trouvent rectifiées chez Raková, *Rožmberské teritorium*, pp. 269-271.

permettent pas de trancher. Dans plusieurs de ces villes, les deux partis luttèrent sans avoir recours à la violence pour la prise du pouvoir³⁸. On est beaucoup moins bien renseigné sur les villes serviles qui dépendaient entièrement de leurs seigneurs. Dans la majorité des cas, ce sont la révolution en marche et l'intervention des armées qui mirent les Hussites à la tête des organismes municipaux. Il faut donc souligner d'autant plus l'importance historique de la communauté hussite de Sezimovo Ústí, qui, la première, en février 1420, prit d'assaut la ville défendue par ses ennemis³⁹. La défenestration pragoise et la prise de Sezimovo Ústí annonçaient que les communautés citadines hussites avaient pris une voie franchement révolutionnaire.

Les couches inférieures de la population urbaine montrèrent ouvertement leurs sympathies pour Jean Hus dès 1415 et à Prague même quelques années plus tôt. Le paysan tchèque ne fit parler de lui qu'à la veille de la révolution. Ce n'était pas uniquement parce que la mentalité paysanne n'aime pas les décisions brusques. A la campagne, les villages étaient dispersés, les communications difficiles, il n'était donc pas aisé d'y diffuser les idéaux hussites. Les pressions de la part du seigneur et du curé étaient ici plus directes et plus sensibles que partout ailleurs. Les communautés paysannes ne vivaient pourtant pas dans un isolement absolu — on constate avec un certain étonnement que les paysans du centre de la Bohême étaient au courant de ce qui se

38. Voici, d'après J. Mezník, Dva problémy z počátku husitské revoluce [Deux problèmes du début de la révolution hussite], *Československý časopis historický*, XV (1967), pp. 193-203, et Die Entwicklung der hussitischen Städte vor der hussitischen Revolution, dans *Folia diplomatica*, I, Brno, 1971, pp. 227-238.

39. Sur le soulèvement à Sezimovo Ústí dans son rapport avec les débuts de Tábor, voir F. Šmahel, Základy města : Tábor 1420-1452 [Les fondements de la ville : Tábor 1420-1452], *Husitský Tábor*, 5 (1982), pp. 46-53. Pour les débuts de la révolution à Prague, Kaminsky, *The Prague Insurrection*, pp. 106-126, et B. Kopiczková, Želivského Praha [Prague à l'époque de Jean de Želiv], *Folia Historica Bohemica*, 3, Praha, 1981, pp. 103-104.

passait dans leur voisinage et dans la capitale⁴⁰ — mais une propagande vraiment efficace exigeait, dans un pareil milieu, des dizaines de prédicateurs intrépides et dévoués à la cause. C'est encore Hus qui donna l'impulsion en prêchant, en 1412-1414, après son départ forcé de Prague, dans les champs clos et à la croisée des chemins, précisément aux environs de Sezimovo Ústí qui vit bientôt naître une des premières communes hussites de la campagne tchèque⁴¹. Les idées hussites se diffusèrent plus facilement dans les parties méridionale et orientale de la Bohême, régions où la noblesse exerçait l'influence la plus sensible.

Depuis plus de cent ans les historiens se demandent pour quelles raisons les paysans se sont laissés entraîner par la révolution et ont quitté leurs terres. Une réponse claire et sans équivoque se fait toujours attendre. Les recherches anciennes sur l'économie rurale qui utilisaient surtout les traités de l'époque et les sources narratives mettaient en avant les motifs d'ordre religieux : la situation des paysans aurait été bien meilleure que par le passé et même qu'elle ne le fut jamais durant toute l'époque féodale. Il serait donc vain de chercher des mobiles économiques et sociaux à l'enthousiasme des paysans taborites qui s'expliqueraient par les extases religieuses provoquées par des visions millénaristes⁴². Une monographie importante qui eut un notable retentissement dans les années 50 est parvenue à des conclusions diamétralement opposées⁴³. La situation sociale aussi bien que juri-

40. On peut se faire une idée partielle sur l'horizon géographique des paysans grâce au texte des visites pastorales publiées par I. Hlaváček, Z. Hledíková, *Protocolum visitationis archidiaconatus Pragensis annis 1379-1382 per Paulum de Joanowicz archidiaconum Pragensem, factae*, Praha, 1973. Cf. aussi P. Čornej, Horizont husitských kronikářů [L'horizon géographique des chroniqueurs hussites], *Husitský Tábor*, 6 (1983) (sous presse).

41. V. Novotný, *M. Jan Hus [Maître Jean Hus]*, I-2, Praha, 1921, pp. 322-324.

42. Cf. notamment V. Chaloupecký, *Selská otázka v husitství [Le problème des paysans dans le hussitisme]*, Bratislava, 1932, et Pekař, *Žižka a jeho doba*, I, pp. 188-192.

43. Graus, *Dějiny venkovského lidu*, II, et le résumé partiel Pauvres des villes et pauvres des campagnes, *Annales ESC*, 16 (1961), pp. 1053-1065. L'auteur admit plus tard la nécessité de modifier certains points de sa conception : Die Problematik der

dique des paysans aurait empiré dès le milieu du XIV^e siècle, suscitant des formes primitives, puis plus concrètes de lutte des classes dans le pays entier. Au lieu d'une campagne paisible et joyeuse, on nous peint le tableau haut en couleur de paysans opprimés, réduits à la misère la plus noire et prêts à se révolter au premier signe.

L'étendue des sources consultées, surtout des livres de comptes et des registres de biens-fonds, était imposante. Aussi a-t-on cru ces conclusions définitives et inébranlables. Les recherches ultérieures ont cependant entamé ces jugements trop simplistes. Tout d'abord, il serait fort exagéré d'interpréter tous les changements dans la situation juridique des paysans (migrations libres dans les villes, possibilité de tester, etc.) comme des phénomènes transitoires provoqués par les seigneurs uniquement dans leur propre intérêt⁴⁴. Certes, ces derniers n'ont pas agi par un sentiment d'humanité éclairée, comme nous le présente la littérature moralisante de l'époque qui prenait le contre-pied des satires — assez courantes — des paysans, ces « rustres » vilains et mal dégrossis⁴⁵. Mais les intérêts égoïstes des premiers n'étaient pas forcément incompatibles avec les avantages obtenus par les seconds.

L'évolution dans les Pays tchèques ne diffère pas sensiblement du degré d'évolution atteint dans les pays voisins, à structure sociale comparable. Si Oswald de Wolkenstein, chevalier

deutschen Ostsiedlung aus tschechischer Sicht, dans *Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters als Problem der europäischen Geschichte*, Sigmaringen, 1975 (Reichenau Vorträge und Forschungen, XVIII), p. 43, n. 49.

44. Cf. la critique à l'égard de la conception de Graus par J. Kejř, V. Procházka, *Právněhistorické glosy k Dějinám venkovského lidu v době předhusitské* [Histoire de la paysannerie en Bohême à l'époque préhussite du point de vue de l'histoire du droit], *Právněhistorické studie*, V, Praha, 1959, pp. 291-320, et la réponse de F. Graus, *O právněhistorický výklad dějin středověku* [A propos de l'histoire du Moyen Age du point de vue de l'histoire du droit], *Československý časopis historický*, VIII (1960), pp. 162-172.

45. C'est Chaloupecký, *Selská otázka*, p. 21, qui a appliqué le terme « partisans des Lumières » aux réformateurs de l'époque préhussite. Sur l'image des paysans dans la littérature avant 1420, Graus, *Dějiny venkovského lidu*, II, pp. 271-278.

tyrolien, minnesinger, voyageur et aventurier, honnit dans ses vers Jean Hus avec tant de véhémence, ce n'est pas pour la doctrine que celui-ci professe, mais parce qu'il craint, par ignorance, des affinités entre les maîtres wycliffites et ces paysans et bourgeois tyroliens qui, près de Sempach et d'Appenzell, ont su défendre, les armes à la main, leurs libertés contre les seigneurs⁴⁶. Rien de pareil en Bohême du vivant de Hus. Nous ignorons même si le paysan tchèque était autorisé à porter les armes, comme c'était le cas dans la région de Cheb (Eger) qui formait une enclave un peu particulière dans l'Etat⁴⁷. Tous ces documents rassemblés avec beaucoup de peine pour étayer la thèse de la lutte des classes menée par les paysans individuellement aussi bien qu'en groupes organisés, et illustrée par l'abandon des terres, par le refus des surtaxes, par les incendies et les actes de brigandage, ne sont pas spécifiques de cette période, puisqu'on trouve des cas analogues, parfois même plus nets pendant toute l'époque féodale⁴⁸. Pour toute la durée des règnes de Charles IV et de Venceslas IV, on cherche en vain l'attestation d'une seule révolte paysanne, même locale, ce qui est assez significatif.

Les recherches nouvelles n'ont pas non plus confirmé la thèse de la dégradation sociale rapide de la campagne tchèque⁴⁹.

46. Voir M. Feldges, *Lyrik und Politik am Konstanzer Konzil — eine neue Interpretation von Oswalds von Wolkenstein Hussitenlied*, dans *Literatur, Publikum, historischer Kontext. Beiträge zur älteren deutschen Literaturgeschichte*, 1, Bern - Frankfurt a. M. - Las Vegas, 1977, pp. 137-181.

47. Cf. H. Fehr, *Das Waffenrecht der Bauern im Mittelalter II*, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Germ. Abt.*, 38 (1917); Graus, *Dějiny venkovského lidu*, II, pp. 243-244; pour la région de Cheb, J. Durdík, *Vojenská hotovost chebského venkova v r. 1395* [La mobilisation dans la campagne de la région Cheb en 1395], *Historie a vojenství*, Praha, 1966, pp. 561-583.

48. C'est Graus, *Dějiny venkovského lidu*, II, pp. 282-294, qui examina les diverses formes de la lutte des classes en Bohême préhussite, en exagérant leur importance pour les débuts du mouvement hussite.

49. Voir R. Nový, *Ostrovské urbáře z let 1388 až 1390* [Les registres des terriers du monastère d'Ostrov des années 1388-1390], *Sborník Národního muzea*, A 15, Praha, 1961, n° 1; *Struktura feudální renty v předhusitských Čechách* [La structure de la rente féodale en Bohême à l'époque préhussite], *Československý časopis historický*, IX (1961), pp. 60-74; Id., *Studie o předhusitských urbářích* [Les registres des terriers

Comme on ne pouvait que dans des cas très exceptionnels étudier utilement la dynamique ou la stabilité des prestations serviles, il n'était pas possible d'étayer, ni dans les années 50, ni à l'époque suivante, l'hypothèse selon laquelle la tension sociale et l'oppression de classe furent les causes déterminantes de la révolution⁵⁰. Ajoutons encore que les seigneurs, intéressés à la prospérité de leurs domaines, se gardaient bien de dépasser la limite qui assurait la reproduction normale de leurs serfs⁵¹. A défaut de cette dégradation subite, cause fréquente des révoltes par désespoir, il fallait bien revenir à d'autres facteurs qui faisaient partie intégrante de la vie quotidienne des paysans (milieu naturel, mauvaises récoltes, épidémies, guerres), en réservant tout de même assez de place aux effets propres de l'idéologie hussite⁵².

Hâtons-nous de dire tout de suite que, malgré ces replis de la connaissance historique, on est loin de revenir au point de départ. Il ne s'agit plus d'avancer l'extase religieuse comme la cause universelle et déterminante de la révolution. Grâce aux études marxistes de l'histoire agraire à l'époque préhussite, nous percevons mieux la complexité et les contradictions des rapports entre les classes, même si nous ne sommes pas encore à même d'en

préhussites], *Sborník historický*, 13, Praha, 1965, pp. 5-64; B. T. Rubcov, *Issledovanija po agrarnoj istorii Čechii. XIV načalo XVv* [Les recherches sur l'économie agraire de la Bohême au XIV^e et au début du XV^e siècle], Moscou, 1963; Id., Ještě o některých sporných otázkách agrárního vývoje v předhusitských Čechách [Encore sur quelques questions discutables de l'évolution agraire dans la Bohême à l'époque préhussite], *Československý časopis historický*, XVIII (1970), pp. 601-608; Z. Šimeček, O poddanských poměrech v nejjihnější oblasti Čech v období předhusitském [Conditions des serfs dans les régions de l'extrême sud de la Bohême à l'époque préhussite], *ibid.*, XIX (1971), pp. 568-574, et V. Šmelhaus, *Vývoj zemědělské výroby v českých zemích v době předhusitské* [Le développement de la production agraire dans les Pays tchèques à l'époque préhussite], Praha, 1980.

50. Même Graus, auteur de la thèse de l'appauvrissement progressif, était obligé d'admettre l'échec de toute tentative de démontrer d'une façon convaincante la détérioration subite de la situation des serfs dans les années qui précédaient immédiatement la révolution (*Dějiny venkovského lidu*, II, p. 297).

51. Sur ce point R. Nový, *Poddaní v husitské revoluci* [Les serfs dans la révolution hussite], *Husitský Tábor*, 4 (1981), pp. 94-95.

52. C'est même F. Graus, *The crisis of the Middle Ages*, pp. 76-103, qui a souligné ces nouveaux points de vue.

dresser un tableau cohérent⁵³. Nous verrons d'ailleurs par la suite que les prédicateurs hussites étaient loin de nourrir les âmes de leurs frères paysans par la seule vision du règne millénaire du Christ. Ils prêchaient aussi la légitimité des désirs bien terrestres, à commencer par l'annulation des dettes anciennes, pour finir par l'abolition des dîmes et des autres charges féodales.

Pour expliquer la crise des valeurs traditionnelles, le sentiment d'insécurité et les prophéties millénaristes qui ont marqué les consciences à la veille de la révolution, il ne suffit pas d'invoquer une crise à long terme et l'intensité grandissante de l'agitation hussite. On a pu récemment montrer le rôle joué par la peur provoquée par les épidémies de peste⁵⁴. Les Pays tchèques ont pu éviter les effets dévastateurs de la Peste noire de 1348, mais non pas les conséquences des pestes postérieures qui sont restées gravées dans la mémoire collective. Pour les vingt années précédant la révolution, il faut mentionner la peste qui sévit en 1403 et la vague épidémique beaucoup plus dangereuse de 1414. Les régions les plus atteintes sont devenues plus tard les foyers les plus ardents des mouvements millénariste et adventiste. Les horreurs de la peste devaient nécessairement exalter les imaginations jusqu'aux visions apocalyptiques de la perdition.

Les actions répressives de la ligue catholique avaient aussi leur part dans la mobilisation de la campagne. Les calixtins étaient souvent chassés des églises, ainsi dans la vallée de Bechyně, située à proximité de Sezimovo Ústí. Les prédicateurs hussites eurent vite fait de résoudre le problème. Dans l'été de 1419, ils rassemblèrent leurs fidèles sur un plateau élevé qui se trouvait à mi-chemin entre les deux localités et, ayant érigé une tente en

53. Cf. Spěváček, *K některým problémům*, p. 50, et Nový, art. cité, *supra* n. 49 et 51.

54. Je suis ici l'article de E. Maur, *Příspěvek historického demografa k objasnění počátků lidového kacířství na Tábořsku* [Contribution aux débuts de l'hérésie populaire dans la région de Tábor du point de vue de la démographie historique], *Husitský Tábor*, 4 (1981), pp. 101-106. Pour une vue d'ensemble du problème, on peut consulter l'ouvrage fondamental de J. Delumeau, *La peur en Occident, XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, 1978.

guise de chapelle, ils leur administraient, après la Parole consolatrice, la sainte Cène sous les deux espèces. Et comme cette manière d'agir, l'ambiance collective et les circonstances rappelaient l'image biblique des montagnes propices au salut, on donna à ce plateau élevé le nom biblique de Tábor. D'autres lieux de rassemblement sont nés peu de temps après en différents endroits du pays, tous ornés de noms bibliques : Oreb, le mont des Oliviers, etc.⁵⁵. Les seigneurs effrayés s'efforçaient de détourner leurs paysans de ces pèlerinages sous peine de mort et de confiscation des biens, mais « les paysans », nous dit un contemporain, « ne suivirent pas de tels ordres et ne manquaient pas, à l'occasion de certaines fêtes, de faire leur pèlerinage au Tábor, comme s'ils étaient attirés et soumis à l'effet d'un aimant »⁵⁶. Lorsque les tribuns taborites radicaux réussirent à faire entrer ces masses rurales dans leurs visées stratégiques, les événements se précipitèrent. Les foules de pèlerins fusionnèrent, formant de puissantes assemblées régionales et bientôt, à la mi-septembre 1419, celle de la région de Plzeň devait lancer l'idée d'un rassemblement de tous les fidèles du pays qui observaient la loi divine. Vers la fin du mois de septembre, ces Taborites des campagnes se concentrèrent près de Prague pour faire la route en commun jusqu'à la capitale qui les salua au son des cloches et à la lueur des flambeaux. La mobilisation des masses révolutionnaires était à son apogée. Le temps de l'affrontement armé décisif était arrivé.

55. Cf. A. Molnár, Le mouvement préhussite et la fin des temps, *Communio viatorum*, I, Praha, 1958, pp. 27-32; Macek, *Jean Hus*, pp. 107-114, et Kaminsky, *A History*, pp. 278-288.

56. *Les Chroniques de Laurent de Březová*, p. 403.

III

LES ARTICLES HUSSITES ET L'IMAGINAIRE SOCIAL

LA révolution n'est pas le produit d'une idéologie, mais il n'y a pas de révolution sans idéologie. En dépit de cela tous les savants qui ont cherché dans la pensée hussite avant 1419 des symptômes clairs et distincts d'une étincelle révolutionnaire sont restés sur leur faim. Même les théoriciens les plus téméraires, même les plus radicaux des prédicateurs qui mettaient le doigt dans les plaies ouvertes de l'Eglise malade ne connaissaient d'autre remède à ces maux qu'une réforme réalisée d'en haut par le bras séculier, à moins que les forces surnaturelles n'interviennent d'elles-mêmes, comme on s'y attendait plus souvent encore. Le chemin proposé était celui du retour. Sur ce point, les proto-humanistes de la cour de Charles IV étaient d'accord avec les apôtres de l'humilité évangélique propre à l'Eglise primitive. Ce retour aux idéaux du passé embelli se retrouve d'ailleurs plus tard dans les premières révolutions bourgeoises et même dans la Révolution française, mais nulle part il n'est aussi étroitement uni à la perspective des espoirs eschatologiques¹.

Après que Charles IV eut ouvert toutes les fenêtres culturelles, les élites se mirent à rattraper à pas de géant ce qui ailleurs expi-

1. A. Molnár, Die eschatologische Hoffnung der Böhmischen Reformation, dans *Vom der Reformation zum Morgen*, Leipzig, 1959, pp. 59-187, et R. Cegna, Fonti escatologiche dei rivoluzionarismo ussita, *Rivista di storia et letteratura religiosa*, XV (1979), pp. 349-371.

rait déjà, portant en même temps leur attention à ce bouillonnement d'idées qui agitait les grands foyers de la Méditerranée et de l'Occident. Comme des étudiants qui, dévorant le savoir de tous les temps, irritent leur professeur par un non-conformisme de néophytes, elles découvraient, à leur époque de maturation, les sommes monumentales de théologie et de jurisprudence du XIII^e siècle aussi bien que les traités, tout frais encore, des nominalistes parisiens et des légistes bolonais, l'œuvre de saint Bernard de Clairvaux avec les mystiques rhénans et les prophéties bouleversantes des auteurs franciscains, la *Novum Organon* d'Aristote à côté du *De Monarchia* de Dante et du *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue, la poésie d'Alain de Lille, les *Biographies* de Walter Burlacus aussi bien que les épîtres et les méditations de Pétrarque².

Cet admirable florilège au service de l'acculturation était réservé à ceux qui vivaient de leur plume et de leur savoir. Les écoles de villes ouvraient leurs portes à un nombre relativement grand de laïcs, mais l'enseignement supérieur était étroitement contrôlé par la main ferme de l'Eglise. Les notaires et les greffiers municipaux qui se mêlaient d'écrire, tel Jean de Tepl, auteur du célèbre *Ackermann aus Böhmen*, sont l'exception qui confirme la règle. C'est l'époque où la nouvelle littérature didactique et les belles-lettres tchèques ont commencé à éclipser la littérature profane en langue allemande. Dans cette société stabilisée, la science latine et toute la pensée, sans en excepter les déviations hérétiques, respectaient la doctrine officielle de l'Etat et de la société, quitte à la critiquer parfois, mais sans rompre le cadre qui reposait sur deux principes : la théorie de la division du pouvoir entre les glaives spirituel et temporel et la doctrine des trois états.

Inutile de chercher l'explication dans le seul monopole culturel de l'Eglise et dans le contrôle exercé par elle. Malgré

2. Je suis, dans le texte, mon étude *Antytezy czeskiej kultury późnego średniowiecza* [Les antithèses de la culture en Bohême dans le Moyen Age tardif], *Kwartalnik Historyczny*, XC (1983), pp. 709-727.

le grand essor de la civilisation urbaine en Bohême et en Moravie, les villes n'avaient pas encore pu créer, sur le plan économique et politique, l'unité qui donnerait naissance à l'idéologie du Tiers Etat et trouverait son expression dans un programme cohérent. Bien que la Vieille Ville de Prague n'ait jamais eu la prétention de représenter toutes les villes du royaume, elle joua de fait un rôle de premier plan au cours des interrègnes³. Cette participation au pouvoir central, si limitée qu'elle fût, était le signe avant-coureur de l'hégémonie, que Prague, « la tête du Royaume de Bohême », exigea d'assumer, plus tard, au début de la révolution. Il semble bien que, si des expériences pratiques n'avaient pas été acquises par la participation à l'administration municipale et à la politique locale, qu'on exerçait dans le cadre des « grandes communes », certaines formes de démocratie n'auraient pas pu exister après 1420⁴.

Même si certains signes d'une autonomie ne manquaient pas au sein des communautés villageoises, on peut affirmer sans crainte de se tromper que l'espoir de jouer un rôle actif et indépendant semblait nul dans les campagnes. Avant que le paysan tchèque ait pu réaliser ses désirs, la révolution s'était stabilisée et les revendications enfiévrées du début ne pouvaient plus se faire entendre. Toute tentative de briser le cadre de la « conscience potentielle » chez ceux qui nourrissaient la société de leurs mains était bloquée par les tendances archaïsantes de la mentalité paysanne⁵.

3. Cf. Mezník, *Praha před husitskou revolucí*, pp. 181-187, et F. Seibt, *Communitas Primigenita. Zur Prager Hegemonialpolitik in der hussitischen Revolution*, *Historisches Jahrbuch*, 81 (1962), pp. 80-100.

4. Pour la notion de « grandes communes », Seibt, *Hussitica*, pp. 133-145, J. Mezník, F. Šmahel, *Husitství — stavovská revoluce ?* [Le hussitisme — la révolution des états ?], *Sborník Matice moravské*, 86, Brno, 1967, pp. 231-241, et J. Pečírková et coll., *Pojem a pojmenování městské obce ve středověkých Čechách* [La notion de commune dans les villes en Bohême médiévale], *Listy filologické*, 98 (1975), pp. 79-88.

5. Pour la catégorie de la « Conscience potentielle » suivant les thèses de G. Lukacs, L. Goldmann, *Sciences humaines et philosophie*, Paris, 1952, chap. III/3.

Pour une fois je ne résisterai pas à la tentation d'illustrer mon propos par une citation un peu longue que j'emprunte au *Dialogus de hussitis* d'André de Ratisbonne, écrit en 1430, qui, à travers un dialogue fictif entre un prêtre et un paysan, fait comprendre la mentalité des simples Hussites :

« Il y avait un paysan qui, parlant au prêtre, disait : « Il serait convenable que les seigneurs ne mettent pas le peuple à contribution. » A quoi le prêtre : « Comment cela ? » Le paysan : « En faisant régner l'égalité absolue de tous. Cela te plairait, lui objecte alors le prêtre, si ton domestique était ton égal dans ta propre maison ? Oh, cela non, répond le paysan interdit. Et pourquoi, voyons ?, insiste le prêtre. Cela ne peut être. » En guise de conclusion, l'auteur laisse tirer au paysan lui-même la morale de cette histoire : « Il vaut mieux observer l'ordre et les mœurs anciens et tenir les subordonnés dans la soumission à leurs supérieurs »⁶. »

Le degré du possible non seulement chez les paysans, mais dans la majeure partie de la société, était déterminé par l'horizon religieux et c'est celui-ci qui décidait de la réception ou du refus des différents articles hussites. Bien que la christianisation de la campagne tchèque ne fût pas entièrement accomplie, la doctrine chrétienne en était la force unificatrice au point de servir de cadre fixe pour les premiers programmes des réformateurs et des révolutionnaires⁷. La mentalité et l'imaginaire religieux alimentaient la « conscience potentielle » des simples militants révolutionnaires.

Il est d'ailleurs étonnant de voir les seuls porte-parole des réformes réagir aux problèmes du temps. Au début, les réformistes ne formaient aucun groupe ni aucune tendance. La pensée critique était issue du non-conformisme individuel : c'est la lutte

6. G. Leidinger (édit.), *Andreae Ratisbonensis Sämtliche Werke*, München, 1903 (l'édition anastatique, Aachen, 1969), p. 661.

7. Sur ce point, Kalivoda, *Revolution und Ideologie*, pp. 230-236.

pour Wyclif qui a fait naître, au sein du clergé tchèque, un parti vraiment réformateur⁸. Occupés à cerner les sources et les racines du hussitisme, les spécialistes ont laissé de côté tout un éventail de doctrines, de haute science aussi bien que de vulgarisation. Le champ de recherches s'élargit maintenant : on étudie les commentaires d'Aristote, on fait état des travaux de savants comme Matthieu de Cracovie, sans oublier les œuvres des adversaires de Hus⁹.

Pour pénétrer dans les cœurs populaires, le programme hussite devait nécessairement atteindre le niveau qui leur était accessible et toucher les problèmes qui agitaient les masses plébéiennes. Mais ce n'était pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Un Matthieu de Janov a élaboré toute une doctrine savante et complexe, plus originale aussi qu'on ne le pensait. Mais elle n'a trouvé, avec un certain recul, qu'un écho limité et seules quelques formules se retrouvent dans la liste des revendications réformatrices¹⁰. Hus avait au contraire les dons d'un tribun populaire, la faculté d'éveiller l'intérêt de la foule et lui faire vivre un

8. Cf. Šmahel, *Wyclif's Fortune in Hussite Bohemia*, pp. 26-29; De Vooght, *L'hérésie de Jean Hus*, II, et G. Leff, *Wyclif and Hus : A Doctrinal Comparison*, *Bulletin of John Rylands Library*, 50 (1968), pp. 387-410.

9. Voir par exemple V. Herold, M. Mráz, *Zur Geschichte des tschechischen philosophischen Denkens der vorhussitischen Zeit*, *Mediaevalia Philosophica Polonorum*, XXIV, Wrocław, 1979, pp. 21-55; F. Šmahel, *Verzeichnis der Quellen zum Prager Universalienstreit*, Wrocław, 1980 (*Mediaevalia Philosophica Polonorum*, XXV); J. B. Korolec, *Repertorium commentariorum medii aevi in Aristotelem Latinorum quae in Bibliotheca olim Universitatis Pragensis nunc Státní knihovna ČSR vocata asservantur*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, 1977; H. Heimpel, *Studien zur Kirchen- und Reichsreform des 15. Jahrhunderts II. Zu Zwei Kirchenreform-Traktaten des beginnenden 15. Jahrhunderts*, Heidelberg, 1974 (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., 1. Abhandlung*); J. Kadlec, *Leben und Schriften des Prager Magisters Adalbert Rankonis de Ericinio*, Münster, 1971; Id., *Studien und Texte zum Leben und Wirken des Prager Magisters Andreas von Brod*, Münster, 1982; F. Machilek, *Ludolf von Sagan und seine Stellung in der Auseinandersetzung um Konziliarismus und Hussitismus*, München, 1967, etc.

10. Des principes fort importants, bien sûr, étaient en jeu, relatifs d'une part à la fréquente communion, et à la réduction rigoureuse *ad mandata compendiosa primitivae ecclesiae* de l'autre. Cf. A. Molnár, *L'évolution de la théologie hussite*, *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (1963), n° 2, pp. 138 s.

espoir nouveau. Mais aussitôt que les masses eurent commencé à suivre leur propre mouvement, et que les cordonniers et les tailleurs (pour adopter la phraséologie des polémistes antihussites) apparurent comme des défenseurs laïques du Calice, les théologiens de l'Université furent tout d'un coup soucieux d'enrayer le courant, multipliant les mises en garde contre les tentatives d'expliquer au peuple, du haut de la chaire, les choses qui le dépassaient. Avertissements inutiles car les radicaux à tous crins, tant clercs que laïcs, partaient déjà à la conquête des mystères théologiques sans se soucier des opinions orthodoxes.

Les rapports, mal élucidés, entre les opinions originales et les idées largement propagées à l'époque étudiée ont faussé les recherches sur la pensée sociale dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. On a péché d'abord par ignorance, en voulant interpréter toute mention de liberté et d'égalité primitive presque comme une contribution autochtone des érudits tchèques, sans s'apercevoir de son manque d'originalité. L'effort trop exclusif pour dépister la primauté a fait négliger la fréquence pourtant frappante de ces *topoi* anciens dans les sources de provenance tchèque¹¹.

Comme Wyclif lui-même reconnaissait l'existence, fût-ce provisoire, du servage, il importe de souligner que l'affirmation de la liberté naturelle du paysan (*quod rustici in regno Boemie sint liberi et non servi*) se retrouve dans les polémiques autour de la mainmorte. Après que les rois de Bohême eurent reconnu, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, le droit illimité de tester aux habitants de plusieurs villes, et après que quelques grands seigneurs eurent concédé le même droit à leurs sujets, l'archevêque Jean de Jenstein décida, en 1386, d'accorder aux paysans établis

11. Le glissement dans ce sens surtout dans les ouvrages cités de Chaloupecký, *Selská otázka*, pp. 26-34, et de Graus, *Dějiny venkovského lidu*, II, chap. VIII. Cf. aussi F. Graus, *Několik poznámek ke středověkému učení o společnosti* [Quelques notes à propos de la doctrine médiévale de la société], *Československý časopis historický*, VII (1949), pp. 221-224.

sur ses domaines le droit de transmettre librement à leurs héritiers leurs biens immeubles. Ce projet se heurta au refus du chapitre, mais il fut défendu par Kuneš de Třebovle, vicaire général de l'archevêque. Appliquant, à grands coups d'érudition, les principes du droit naturel et les doctrines professées par les légistes et les canonistes, Kuneš en arrive, dans la conclusion de son traité *De devolutionibus non recipiendis*, à proclamer que le paysan tchèque, étant libre, pouvait librement disposer de ses biens et les léguer après sa mort¹². On peut facilement écarter le reproche, justifié par ailleurs, fait aux féodaux, y compris à l'archevêque, d'avoir agi non pas par principe mais par intérêt bien calculé.

Car à l'époque préhussite, le droit de mainmorte ne fut aboli que dans un nombre insignifiant de villages. Ce n'est pas tout. L'abolition de ce droit ne figure même pas parmi les articles révolutionnaires, à l'exception, toutefois, d'une formulation assez obscure qui condamne le servage en général à la disparition prochaine¹³. La révolution n'a pas essentiellement hâté ce processus et il faut attendre plus de cent ans pour voir la mainmorte abolie dans la majorité de cas¹⁴. On le voit, le progrès social ne choisit pas toujours la voie révolutionnaire.

Dans certains secteurs du droit municipal, on observe des tendances contraires. L'essor de la circulation monétaire rendit possible, et même nécessaire, l'application des idées qu'on se faisait du prêt à intérêt au Moyen Âge. Chose remarquable, ce n'est pas seulement l'usure manifeste pratiquée par les juifs, mais

12. M. Boháček, *Právní ideologie předhusitského zastánce selské svobody* [Les idées juridiques d'un défenseur de la liberté des paysans à l'époque préhussite], *Sborník historický*, 8, Praha, 1961, pp. 103-132.

13. Les articles erronés taborites de l'année 1420, éd. J. Macek, *Ktož jsú boží bojovníci* [Anthologie des sources hussites], Praha, 1951, p. 61.

14. Cf. A. Míka, *Poddaný lid v Čechách v. 1. polovině 16. století* [La population assujettie en Bohême dans la première moitié du XVI^e siècle], Praha, 1960, pp. 215-221, et J. Hanzal, *Vývoj a význam poddanské odúmrí v předbřlohorských Čechách* [L'évolution et l'importance du droit de mainmorte en Bohême avant 1620], *Sborník archivních prací*, X-1, Praha, 1960, pp. 146-180.

les opérations financières qui, irréprochables sur le plan juridique, étaient entachées d'usure par leur fonction même. On contestait, en premier lieu, le bien-fondé moral des rentes, fardeau des plus pesants, nous l'avons dit, pour l'économie des villes¹⁵. En dépit de cela, même au tournant du siècle, c'est la défense de la rente perpétuelle qui prévaut dans les nombreuses discussions des théologiens et juristes praguais¹⁶. Bien que les articles de l'école réformiste tchèque aient refusé formellement tout recours à l'usure, dans la pratique les choses ne changèrent guère. C'est pourquoi la décennie qui précède la révolution voit s'enflammer de nouveau les querelles autour de ce problème. Mais cette fois la controverse est portée devant le grand public¹⁷. En août 1421, les trois villes praguaises ont pris, dans une réunion commune, la décision d'abolir tous les droits d'hypothèque perpétuelle pesant sur les maisons : mesure de grande portée sociale, car plus de 90 % des maisons praguaises étaient concernées¹⁸.

Un mystère a longtemps résisté à la sagacité des historiens : l'usure pratiquée par les juifs fut épargnée, dans la théorie comme dans la pratique, même au cours des années révolutionnaires. On sait déjà qu'il faut en chercher l'explication dans le rôle spécifique des critères moraux et religieux qui, dans le mouvement hussite, primaient les considérations de nature économique. En adoptant le principe moral selon lequel seul pêche celui qui accepte les intérêts usuraires, on n'a en fait interdit l'usure qu'aux

15. V. Urfus, *Právo, úvěr a lichva v minulosti* [Le droit, le crédit et l'usure dans le passé], Brno, 1975, pp. 45-52.

16. F. M. Bartoš, Milíč a jeho škola v boji proti sociální metle velkoměsta [Milíč et son école en opposition contre les abus sociaux à Prague], *Jihočeský sborník historický*, XXI, České Budějovice, 1952, pp. 121-132.

17. V. Urfus, Jakoubek ze Stříbra a Mikuláš z Drážďan jako teoretikové úroku a lichvy [Jacobellus de Stříbro et Nicolas de Dresde comme critiques du crédit et de l'usure], *Jihočeský sborník historický*, XXXV, České Budějovice, 1966, pp. 199-204; J. Nechutová, *Místo Mikuláše z Drážďan v raném reformačním myšlení* [L'importance de Nicolas de Dresde dans la pensée réformatrice précoce], Praha, 1967 (Rozpravy ČSAV, sv 77-16), chap. II, et R. Cegna, La dottrina ussita sull' usura nell' inesto valdese, *Bollettino della Società di Studi Valdesi*, n° 146, 1976.

18. Cf. Mendl, *Z hospodářských dějin*, pp. 164-166.

chrétiens. Et comme, malgré tous les pogroms, les juifs jouissaient de la protection du roi, on passait sous silence leurs pratiques¹⁹. Notons toutefois l'absence des juifs à Tábor tout au long du xv^e siècle, car le rigorisme moral refusait d'admettre le prêt à intérêt. Pour parer aux nécessités économiques, on avait recours au crédit caché dont on trouve des vestiges dans les plus anciens registres municipaux de Tábor. Dans les autres villes hussites, les opérations financières de ce type se faisaient ouvertement, ce qui explique que les critiques adressées à toutes les formes d'usure occupent le premier plan dans les sermons utraquistes²⁰.

L'érudition juridique a trouvé à l'époque de Hus un large champ d'application dans l'activité réformatrice qui se distingua non seulement dans les procès, mais aussi dans les traités académiques²¹. Mais à mesure que la révolution approchait, l'érudition temporelle perdait de son importance au profit de la cause de Dieu. Les articles de Tábor qui rejetaient comme péché mortel même les sept arts libéraux furent plus rigides encore : toutes les traces de législation romaine et germanique furent abolies. Les institutions terrestres à tous les niveaux furent soumises à la Loi de Dieu²². Cette tendance eschatologique se trouvait déjà

19. Mendl, art. cité, pp. 184-186. Les prétendues sympathies hussites pour les juifs trouvent toujours des partisans parmi les historiens. En réalité leurs rapports étaient bien plus complexes. Cf. R. Gladstein, Eschatological Trends in Bohemian Jewry during the Hussite Period, dans *Prophecy and Millenarism*, Harlow, 1980, pp. 239-356.

20. Šmahel, *Základy města*, pp. 37-40, et N. Rejchrtová, Administrátor Václav Koranda o lichvě [Maître Venceslas Koranda sur l'usure], *Acta reformationem Bohemicam illustrantia*, I, Praha, 1978, pp. 129-152.

21. Cf. J. Kejíř, *Stát, církev a společnost v disputacích na pražské universitě v době Husově a husitské* [L'Etat, l'Eglise et la société dans les discussions à l'Université de Prague à l'époque hussite], Praha, 1964 (Rozpravy ČSAV, sv 74-14); Id., Das Hussitentum und das Kanonische Recht, dans *Monumenta iuris canonici*, ser. C : Subsidia, vol. 4, Vaticano, 1971, pp. 191-204; Id., Právní myšlení v dílech husitských teoretiků [La pensée juridique dans les ouvrages des théoriciens hussites], *Právněhistorické studie*, 21, Praha, 1978, pp. 197-209, etc.

22. Cf. Macek, *Ktož jsů božít bojovníci*, p. 64, et Goll, *Fontes rerum Bohemicarum*, V, p. 398.

dans la ligne de l'école réformatrice de Prague fondée par Jean Milič de Kroměříž²³.

Ayant, à l'automne 1363, renoncé à toutes les charges et dignités dans le chapitre pragois et au sein de la Chancellerie royale, Milič justifia ce geste en déclarant qu'il voulait devenir simple prédicateur de la Parole de Dieu. Libre de toute charge, il se dévoua, le cœur pur, à sa mission, accueillie d'abord favorablement au sommet de la hiérarchie catholique. La flamme des prophètes qui brûlait en lui lui faisait adresser des critiques acerbes et directes à tous ceux qui détruisaient la sainte Eglise au lieu de la construire. Cette critique même ne pouvait pas le satisfaire. Il poursuivait l'idéal d'une action exemplaire au profit des condamnés et des pauvres. Ses modestes moyens, augmentés de legs pieux, lui permirent de bâtir, à l'emplacement d'un ancien lupanar, qui fut démoli, une communauté modèle où les anciennes prostituées repenties trouvaient un accueil tout aussi bien que les élèves de Milič. Ce rêve de Jérusalem terrestre — tel est le nom que Milič donna à sa confrérie — ne devait pas durer. Paroisse qui ne l'était pas, communauté religieuse sans règle écrite, elle ne faisait qu'irriter le nombre toujours plus grand des adversaires de ce François d'Assise tchèque. Après moins de trois ans la communauté cessa d'exister et un collège cistercien prit la place de l'ancienne Jérusalem.

La prédication de Milič allait dans le sens du premier article hussite qui revendiquait la liberté de la Parole de Dieu. Mais c'est dans les *Règles de l'Ancien et du Nouveau Testament*, œuvre de Matthieu de Janov, maître parisien, qu'on trouve la source de la

23. Voir M. Kaňák, *Milč z Kroměříže* [Milič de Kroměříž], Praha, 1975; V. Herold-M. Mráz, Johann Milič von Kremsier, ein ideologischer Wegbereiter des Hussitismus und des deutschen Bauernkrieges, *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, 23 (1975), pp. 570-582; Id. (édit.), *Iohannis Milicii de Cremsir tres Sermones synodales*, Praha, 1974; M. Flegl, Historismus Karla IV., myšlenka « Nového Jeruzaléma » a poměr k tradici [Le goût pour l'histoire de Charles IV, l'idée de la Jérusalem Nouvelle et la tradition biblique], *Křesťanská revue*, XLV, Praha, 1978, pp. 113-119, et E. Winter, *Ketzerschicksale. Christliche Denker aus neun Jahrhunderten*, Berlin, 1979, pp. 48-63.

réflexion théologique autonome de la Réforme tchèque²⁴. Son programme eschatologique qui prêchait le retour *ad mandata primitivae ecclesiae* donnait un cadre théorique aux vœux utopiques, rétrospectifs du non-conformisme religieux tchèque. Pourtant, Matthieu ne rejetait pas la tradition, il ne confessait pas la *Scriptura sola*. L'Écriture invite l'homme à mieux connaître le vrai christianisme, mais il se peut qu'elle soit même moins efficace que la communion mystique avec le Christ dans le saint mystère de l'eucharistie. La revendication de la fréquente communion était chargée d'une telle émotion que l'archevêque Jenstein autorisa en 1391, après une assez longue période d'hésitation, la communion quotidienne²⁵. On ne sait au juste si Matthieu de Janov entrevit la possibilité de l'utraquisme²⁶. C'est en 1414 que les deux théologiens hussites Jacobellus de Střibro et Nicolas de Dresde préconisèrent la communion sous les deux espèces. Pour les Hussites, le Calice ne représentait pas seulement le retour à une pratique liturgique ancienne, ni un simple symbole de ralliement. L'utraquisme consistait à détruire cette barrière religieuse et sociale qui séparait le laïc du prêtre. De même que la célébration de l'office divin en langue tchèque

24. Cf. Kaminsky, *A History*, chap. I; A. Molnár, *Pohyb teologického myšlení* [La pensée théologique en marche], Praha, 1982, pp. 158-188; Id., *L'évolution de la théologie hussite*, pp. 135-139. On se reportera aussi, pour une bibliographie et pour une information plus complètes, à E. Valasek, *Das Kirchenverständnis des Prager Magisters Mathias von Janow*, Roma, 1971, et à J. Nechutová, M. Matěj z Janova v odborné literatuře [Maître Matthieu de Janov dans la littérature scientifique], *Sborník prací filosofické fakulty brněnské university*, E 17, Brno, 1972, pp. 119-132.

25. Cf. J. Šupa, *Frequent Communion of the Laity and Archbishop Jenštejn*, Roma, 1969; J. Nechutová, K charakteru eucharistie v české reformaci [L'idée eucharistique et son caractère dans la Réforme tchèque], *Sborník prací filosofické fakulty brněnské university*, B 18, Brno, 1971, pp. 31-44, et W. R. Cook, *The Eucharist in Hussite Theology*, *Archiv für Reformationsgeschichte*, 66 (1975), pp. 23-35.

26. Sur la genèse de l'utraquisme laïque chez Matthieu de Janov, voir l'étude de Molnár, *Pohyb teologického myšlení*, pp. 184-186. Pour la littérature sur le Calice hussite, voir p. 8, n. 3. La vulgarisation de l'office divin à l'époque hussite est étudiée en détail par Z. Nejedlý, *Dějiny husitského zpěvu* [Histoire du chant hussite], III-IV, Praha, 2^e éd., 1955, et par F. M. Bartoš, *Hus a česká bohoslužba* [Hus et l'office divin tchèque], dans *Ze zápasů české reformace*, Praha, 1959, pp. 46-52.

et que l'élection d'un évêque à Tábor, à l'automne 1420, la communion sous les deux espèces était un acte liturgique d'une grande portée, pour la diffusion dans les masses populaires de pratiques jusque-là réservées aux clercs. Elle permettait aux fidèles laïcs de participer pleinement au mystère sacré et d'entrer en contact direct avec le divin.

L'activité de Milič et de Matthieu se déroula en dehors de l'Université, dominée pendant des décennies par le nominalisme buridanien. Malgré de sérieuses recherches, on ignore toujours l'origine et les voies que la doctrine wycliffite a prises pour intéresser la jeune génération des savants tchèques²⁷. Son succès tient sans doute à l'opposition ouverte de Wyclif au nominalisme dilué et académique, et plus encore à la métaphysique universelle qui imprégnait son argumentation dans tous les domaines, même dans les sphères jusque-là interdites du dogme. La querelle sur la conception exacte des universaux *in re* — et non, comme on le répète souvent, *ante rem*²⁸ — envahit bientôt les spéculations théologiques sur l'Eglise et la sainte Cène. Même si le réalisme wycliffite n'était pas le seul stimulant dans ce sens²⁹, avouons que cet engouement du public pour les problèmes purement philosophiques, engouement qui ne se démentit pas pendant les deux premières décennies du siècle hussite, est une chose rarement vue au cours de l'histoire médiévale. C'est en vain que les pamphlétaires prenaient pour cible les réalistes wycliffites, ceux-ci jetaient l'anathème sur tous ceux qui « ne voient que l'homme en général et l'âne en général ». A en croire les wycliffites, tout ce qui arrive arrive par nécessité. C'est ce que déclarait, à la veille de la révolution, Pierre Payne, wycliffite anglais

27. Pour les renvois bibliographiques, voir Šmahel, *Wyclif's Fortune in Hussite Bohemia*, pp. 16-22.

28. Je l'ai démontré dans mon étude *Hus und Wyclif : Opinio media de universalibus in re*, *Studia Mediewistyczne*, 22, Kraków, 1983, pp. 123-130.

29. Cf. les points de vue contradictoires de De Vooght, *L'hérésie*, II, pp. 521-526, 815, de G. H. Benrath, *Wyclif und Hus*, *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, LXII (1965), p. 204, et de Leff, *Wyclif and Huss*, p. 401.

et un des adhérents des idéaux hussites. Il s'en fallait de peu qu'on justifiât la révolte contre l'Eglise et le roi Sigismond *ex necessitate absoluta evenientium*³⁰.

A part cette métaphysique rationaliste du dogme et des universaux, la doctrine wycliffite attirait les maîtres tchèques en leur indiquant les moyens bien réels de réforme dans l'espace et le temps. Les efforts de Milič et de Matthieu, fascinés par l'idéal rétrospectif, portaient sur les fins eschatologiques de l'homme, sur son existence éphémère sur cette terre qui n'a pas d'autre sens que la méditation intérieure et la vie exemplaire de l'individu. Wyclif, au contraire, visait, tout en restant un spéculatif, à réformer l'Eglise militante, en en faisant même le devoir de tout fidèle en état de grâce. La norme qui règle le combat, c'est la loi du Christ, telle qu'on la trouve dans l'Écriture sainte³¹. Le sens surnaturel de la vie humaine et le statut immuable de l'organisme social obéissant, chez Wyclif, à la doctrine de trois états, toute volonté de transformation révolutionnaire de la société se trouvait arrêtée³². Et comme le pape et le clergé n'étaient pas non plus capables de réformer l'Eglise, Wyclif en chargea ceux qui régissent et gouvernent, à savoir les seigneurs et l'autorité laïque. Il est problématique de dire dans

30. J'ai rassemblé la documentation correspondante dans mon étude *Universalium sunt heresis seminaria, Československý časopis historický*, XVI (1968), pp. 797-816. J'ajoute ici le passage important de l'invective « Littera de civitate Pragense » dans *Výbor z české literatury doby husitské*, I, Praha, 1963, pp. 426-427. Sur Peter Payne voir, en particulier, F. M. Bartoš, *M. Petr Payne, diplomat husitské revoluce [Maître Peter Payne, le diplomate de la révolution hussite]*, Praha, 1956, et W. R. Cook, *Peter Payne. Theologian and diplomat of the Hussite Revolution*, thèse inédite de Cornell University, Ithaca, New York, 1971.

31. Le principe de la « Loi de Dieu » a été très étudié, voir par exemple *op. cit.* de Kalivoda, Nechutová, Kejř et Kaminsky. En revanche, on ne sait presque rien sur les réflexions concernant le rôle du temps, à l'exception des perspectives millénaristes.

32. C'est Kaminsky, *Wyclifism as ideology of revolution, Church History*, XXXII (1963), pp. 3-20, qui prête au wycliffisme le caractère révolutionnaire. A mon avis, Töpfer, *John Wyclif*, p. 106, a prouvé d'une manière convaincante que l'idéologie de Wyclif n'est qu'un jalon de la pensée réformatrice qui mène, par le hussitisme pragois, à Luther et aux réformateurs du XVI^e siècle.

quelle mesure il est licite de lier la doctrine de Wyclif à l'éclosion de la première idéologie bourgeoise, même si la revendication d'une Eglise pauvre s'est identifiée aux intérêts de la bourgeoisie³³. Tout semble indiquer qu'en cherchant trop la première origine de la société bourgeoise aux tréfonds de l'ordre féodal, on oublie les ressources et les possibilités d'évolution dont cet ordre disposait encore. Mais c'est là un problème qui sort du cadre que nous nous sommes fixé.

Le pragmatisme réformateur de Wyclif correspondait si bien aux idées et à la lutte menée par les chefs de la *Natio Bohemica* à l'Université de Prague qu'il pouvait devenir, sans grands changements, un des piliers de l'idéologie hussite. Il est vrai que Hus ne partageait pas la théorie de la rémanence, n'acceptant certaines autres thèses de Wyclif que sous une forme modérée, mais il suivait le maître oxfordien dans tous les points fondamentaux³⁴. Comme pour Wyclif, l'Eglise était pour lui une assemblée mystique de fidèles (*congregatio fidelium*) prédestinés au salut, et il considérait la Loi de Dieu comme l'autorité suprême, liant tous les êtres humains. De ces deux points doctrinaux il déduisait aussi son principe d'obéissance, qui fut pour l'évolution ultérieure de son parti d'une importance extrême. Hus refusa de s'incliner devant l'autorité du Pape et du Concile général, non seulement pour lui-même, mais encore pour tous les fidèles. Il déclara aussi que le subordonné était en droit de désobéir à son supérieur, voire de le punir comme un frère, s'il estimait que son ordre ou son interdiction étaient mauvais. De plus, Hus n'a jamais préconisé la violence. Toutefois, son appel à la

33. Cf. Töpfer, *John Wyclif*, p. 123 : « So erscheint er (c'est-à-dire Wyclif) als Repräsentant einer ausgesprochen hoch entwickelten, systematisierten bürgerlichen Häresie. » On peut consulter aussi Kalivoda, *Revolution und Ideologie*, chap. I-1.

34. Les monographies consacrées à la doctrine de Hus sont innombrables. On étudiera avec profit surtout les ouvrages fondamentaux cités plus haut, p. 8, n. 2. De façon comparative cf. E. Werner, *Der Kirchenbegriff bei Jan Hus, Jakoubek von Mies und den linken Taboriten*, Berlin, 1967.

nécessité d'éliminer les infractions à la Loi de Dieu suggère déjà la teneur du quatrième article pragois exigeant la punition publique des péchés mortels de tous, y compris des privilégiés.

Nous sommes parvenus au point qui nous autorise à présenter intégralement la teneur des *Quatre articles* hussites :

Le premier article souligne la nécessité d'une prédication libre de la Parole de Dieu.

L'article suivant réclame la communion sous les deux espèces pour tous les fidèles qui ne sont pas en état de péché mortel.

Le troisième article demande la suppression du pouvoir temporel et des biens séculiers de l'Eglise.

L'article final, dont nous venons de parler, exige la punition publique des péchés mortels³⁵.

C'est le dernier des quatre qui insiste avec le plus de rigueur sur la nécessité de procéder sans délai à la purification des mœurs. Pour la première fois, le caractère révolutionnaire de l'époque se fait entendre de tout le monde et dans toute son ampleur. On y décèle cependant des hésitations et des réticences surmontées. La proclamation lancée par les pèlerins de Bzí Hora en septembre 1419 invitait déjà « à mettre fin aux méfaits, au scandale et aux discordes publiques », mais le manifeste édité par les Pragois et les nobles hussites le 20 avril 1420 se contente de déclarer, à propos du quatrième article, qu'il fallait poursuivre « le bien général du royaume et de la langue tchèques, et la purification de leur renommée méchante et calomnieuse »³⁶. Ce n'est qu'un mois plus tard, au moment critique où la révolution était sérieusement menacée, et sous la pression de l'armée

35. La liste des formulations des *Quatre articles* chez L. Lancinger, *Čtyři artikuly pražské a podíl universitních mistrů na jejich vývoji* [Les Quatre articles de Prague et la participation des maîtres universitaires à leur élaboration], *Acta Universitatis Carolinae-Historia Universitatis*, III-2, Praha, 1962, pp. 53-55.

36. Je résume ici l'étude inédite de A. Molnár, *Život v dobré proměnití. Nad čtvrtým pražským artikulem* [Réflexion sur le quatrième article pragois]. J'ai le plaisir de remercier l'auteur qui m'a autorisé à citer son manuscrit.

taborite à Prague, qu'on finit par donner aux *Quatre articles* de Prague leur forme définitive.

La discussion n'était pas terminée pour autant, puisque chaque faction interprétait cet article à sa manière. Plus radicale était l'interprétation, et plus longue était la liste des péchés et délits jugés socialement pernicious, donc punissables, à commencer par les sept péchés mortels jusqu'au parjure, en passant par l'usure, la zizanie, les arts et les occupations lucratives. Le catalogue des professions interdites englobait non seulement les usuriers, les commerçants et les aubergistes, mais encore toute activité visant au gain illicite ou aux amusements coupables³⁷. Le principe biblique « que celui qui ne travaille pas ne mange pas » (2 Th. 3, 10), lancé, à la veille de la défenestration pragoise, par le tribun populaire Jean de Želiv³⁸, y trouva une application si conséquente, que même la production nécessaire à la guerre en fut menacée. Même à Tábor, cette rigueur primitive dut céder devant les impératifs de la vie quotidienne. Dans la mesure où Tábor devenait une ville à part entière, l'idéal utopique de la communauté fondée sur l'égalité sociale et économique déperit, pour finir par s'évanouir³⁹.

On s'entendait encore moins pour savoir qui serait investi de l'autorité nécessaire pour punir les péchés manifestes, quand il les punirait et comment ? Dans la proclamation de Bzí Hora de septembre 1419, le droit d'extirper le mal revenait « au Sei-

37. Le manifeste hussite du 1^{er} (?) juillet 1420 énumère déjà les péchés mortels. Cf. F. M. Bartoš, *Manifesty města Prahy z doby husitské* [Les manifestes de la ville de Prague à l'époque hussite], *Sborník příspěvků k dějinám hlavního města Prahy*, VII, Praha, 1932, p. 277. L'extrait, d'ailleurs tronqué, du traité latin sur les arts et métiers interdits (cf. Macek, *Tábor*, I, pp. 334-336) n'est pas de provenance taborite, comme l'a prouvé F. M. Bartoš, *Nepravá památka tábořská* [Une source non authentique de la doctrine taborite], *Křesťanská revue*, 22, Praha, 1955, pp. 280-281.

38. *Dochovaná kázání Jana Želivského z roku 1419* [Sermons de Jean de Želiv conservés pour l'année 1419], éd. A. Molnár, Praha, 1953, p. 37. Cf. R. Cegna, *Praca jako kategoria egzystencji chrześcijańskiej i rewolucji społecznej w średniowieczu* [Le travail comme une catégorie de l'existence chrétienne et de la révolution sociale au Moyen Âge], *Odrodzenie i Reformacja w Polsce*, XXV, Warszawa, 1980, pp. 7-23.

39. Šmahel, *Základy města*, pp. 7 s.

gneur Dieu, au Roi, aux grands seigneurs, aux chevaliers et écuyers, de même qu'à toute la communauté chrétienne ». Quelques semaines plus tard, les radicaux de Prague et des campagnes entendaient déjà élire leur propre évêque et leur propre autorité laïque, et songeaient à se séparer de l'Eglise romaine⁴⁰. L'accélération prodigieuse donnée au mouvement sous l'impulsion du radicalisme révolutionnaire trouva un frein provisoire dans l'opposition de la droite hussite qui s'efforça jusqu'au dernier moment de dominer la situation pour faire aboutir les négociations menées avec Sigismond de Luxembourg, prétendant au trône. La notion de monarchie paraissait si profondément ancrée dans les esprits qu'à l'exception des Taborites toutes les factions hussites insistaient, au début de la révolution, sur la nécessité d'élire un roi dans les plus brefs délais⁴¹. L'échec de la candidature polonaise laissa libre cours à l'exercice du pouvoir partagé entre les fédérations des villes et les confréries armées, sans effacer tout à fait l'idée d'un royaume hussite.

« La nouvelle société religieuse » — c'est ainsi que Howard Kaminsky appelle la communauté taborite⁴² — prouve que ce qui est nouveau n'est pas toujours le produit d'une pensée préalablement réfléchie. Presque du jour au lendemain et sans qu'on se fût donné la peine de contester la théorie des deux glaives et des trois ordres⁴³, naquit à Tábor une sorte de constitution non écrite où les rudiments du républicanisme citadin se mêlaient à de forts éléments théocratiques⁴⁴. Après la défaite des Confréries

40. Kaminsky, *A History*, pp. 300-303.

41. J. Kejí, *Boj o státní formu v husitském revolučním hnutí* [Luttes pour la forme de l'Etat menées au sein du mouvement révolutionnaire hussite], *Právně-historické studie*, II, Praha, 1956, pp. 130-175, et Bartoš, *Husitská revoluce*, I, pp. 87-139.

42. Kaminsky, *A History*, p. 481.

43. Cf. Molnár, *Aktývnost' ludu*, pp. 111-113, où on trouve une remarque fort importante sur la modification apportée à la théorie des deux glaives par Nicolas de Pelhřimov : dans le hussitisme, ce sont les *fideles* et les *pauperes* qui exerceront désormais le rôle mal assumé par le bras séculier qui a failli dans sa lutte contre le Diable.

44. Sur les systèmes théocratiques dans le courant hussite, J. Boubín, *K protipikartským traktátům Petra Chelčického a m. Jana Příbrama* [En marge des traités

radicales en 1434, la querelle continua à diviser les tribuns et les guerriers. Les deux tendances ont marqué l'époque révolutionnaire sans trouver leur justification dans une théorie appropriée. Ici encore la pratique devançait l'idéologie.

Cette brève digression n'était pas inutile. Elle nous a fait voir que la discussion menée au sein du pouvoir révolutionnaire, divisé sur la nature et la compétence des instances répressives, était plus ou moins spéculation pure. Car en pratique chaque faction agissait sur son propre terrain comme bon lui semblait. Les Praguois n'ont jamais cessé de souligner le besoin de légalité : punir n'appartient qu'à ceux qui « en ont la charge ». A Tábor au contraire, les grands hetmans aussi bien que les simples « militants de Dieu » assumaient d'après l'Ancien Testament la mission de la main du Seigneur qui s'appesantit sans pitié sur les coupables. Tout semble indiquer que c'est l'appartenance à des classes différentes qui explique cette dissension entre deux partis révolutionnaires. C'est en effet le cas, et il serait inepte de vouloir contester le caractère paysan et plébéien des masses taborites. Cependant, ici encore, les conceptions modernes de la division en classes n'épuisent pas la réalité sociale. Je reviendrai encore sur ce point, me bornant à faire remarquer qu'il faut soigneusement peser non seulement l'interprétation sociologique des partis révolutionnaires, mais encore le très fort principe de la motivation religieuse. Jean Žižka, hetman taborite, punissait sans pitié, par le fer et par le feu, les ennemis des *Quatre articles*, mais aussi ses frères taborites égarés. En fin de compte, c'étaient toujours les gens d'épée qui décidaient ce qu'était la « vraie foi »⁴⁵.

Les hetmans et les capitaines se croyaient donc promus arbitres des problèmes purement théologiques, tandis que les prédicateurs, de leur côté, maniaient l'épée et prenaient même la tête

antipikhartes de Pierre de Chelčice et du Maître Jean de Pířbram], *Folia Historica Bohemica*, 4, Praha, 1982, pp. 128-130.

45. Šmahel, *Jan Žižka*, pp. 121 s. et 188 s.

des troupes armées. La liberté de la Parole de Dieu était imposée, nous l'avons vu, par des mesures de contrainte intolérante et, de l'autre côté, on enfrenait profondément le principe du troisième article qui supprimait le pouvoir temporel du clergé. Ce rôle public équivoque joué par les prédicateurs hussites eut des répercussions encore après la guerre, dans les décennies qui suivirent, provoquant une forte vague d'anticléricisme à l'intérieur de la société utraquiste⁴⁶.

La guerre et la violence posaient avant tout aux prédicateurs hussites et taborites un problème théologique et moral dont la solution s'est imposée avec force dans la deuxième moitié de 1419. Avant cette date, les deux lignes de la pensée réformatrice tchèque, celle de Milíč-Janov et celle de Wyclif-Hus, ne se sont pas directement affrontées. Les conceptions idéales du combat spirituel à mener contre l'Antéchrist venaient d'être considérablement renforcées par l'infiltration des articles vaudois hostiles à toute forme de violence et apportant dans le cadre du mouvement taborite la vague du millénarisme passif⁴⁷. La querelle sur les conditions de la lutte armée avait donc désormais ses dimensions extérieures et intérieures. Bien des années plus tard, l'évêque du clergé taborite rappelait à qui voulait l'entendre que les Taborites n'ont pas déclenché la guerre sans consulter au préalable les maîtres de Prague. Cela ne veut pas dire pour autant que la guerre révolutionnaire était préconisée par les théologiens. A peine avait-on commencé à discuter de la légitimité de la « juste guerre » que Jean de Želiv lança avec emphase du haut

46. Sur l'anticléricisme utraquiste, Urbánek, *Věk poděbradský*, 3, pp. 662 s. et 705 s.

47. Cf. A. Molnár, La non-violence dans la Première Réforme, *Cahiers de la Conciliation*, Paris, 1965, n° 6, pp. 3-31, et Id., Non-violence et théologie de la révolution chez les Hussites du xv^e siècle, *Lumière et vie*, n° 91 (1969), pp. 33-46. Comparez aussi F. Machilek, Heilserwartung und Revolution der Taboriten 1419-1421, dans *Festiva Lanx. Studien zum mittelalterlichen Geistesleben*, München, 1966, pp. 67-94, et S. Bylina, Les sociétés libérées. Les programmes du millénarisme hérétique au bas Moyen Age, *Acta Poloniae Historica*, 42, Warszawa, 1980, pp. 5-26.

de sa chaire : « Voyez la bannière qui se dresse sur les montagnes, écoutez la trompette qui sonne »⁴⁸ !

Le péril commun exigeait le ralliement de tous, ce qui se produisit. Mais les maîtres praguais ne reconnaissaient comme légitime que très exceptionnellement et avec force réserves la prise des armes par le peuple pour défendre la vérité de l'Évangile, tandis que les prédicateurs et les prêtres taborites y voyaient une nécessité indiscutable, imposée par les circonstances⁴⁹. En dépit de leur ton tranchant, un certain nombre de penseurs taborites ne cessaient de s'occuper de l'aspect éthique de la guerre. Les atrocités, le relâchement des mœurs, le pillage manifeste que même les mesures sévères des règlements militaires hussites n'arrivaient pas à extirper⁵⁰ amenèrent Nicolas de Pelhřimov à rappeler les idéaux que les Taborites avaient invoqués pour défendre la cause de Dieu⁵¹. La recherche toujours plus active d'un compromis avec les pays voisins ne s'explique pas seulement par la fatigue de la Bohême hussite; elle avait aussi sa racine dans la doctrine pacifiste d'une des tendances de la Réforme tchèque⁵².

Comme il arrive toujours dans de pareilles circonstances,

48. *Dochovaná kázání Jana Želivského*, p. 207. Sur les éléments millénaristes chez Jean de Želiv, voir S. Bylina, *Elementy chiliastyczne w poglądach Jana Želivskiego, Przegląd Historyczny*, LXIII, Warszawa, 1972, pp. 241-252.

49. La bibliographie sur les discussions hussites de la guerre est abondante. J'indique les travaux les plus récents : Seibt, *Hussitica*, pp. 16-57; Kaminsky, *A History*, pp. 318-328; A. Molnár, *Zwischen Revolution und Krieg, Communio viatorum*, X, Praha, 1967, pp. 33-34, et J. Kejř, *Mistři pražské univerzity a kněží táborskí [Les maîtres de l'Université de Prague et les prêtres taborites]*, Praha, 1981, pp. 19-24.

50. Cf. F. Svejkský (édit.), *Staročeské vojenské řády [Anciens règlements militaires tchèques]*, Praha, 1952, pp. 23-27, et Šmahel, *Jan Žižka*, pp. 160-161, 229-233.

51. Cf. notamment F. M. Bartoš, *Táborské bratrstvo let 1425-1426 na soudě svého biskupa Mikuláše z Pelhřimova [La Confrérie taborite des années 1425-1426 sous les yeux critiques de son évêque Nicolas de Pelhřimov]*, *Časopis Společnosti přátel starožitností českých*, XXIX, Praha, 1921, pp. 102-122, et A. Molnár, *Réformation et Révolution. Le cas du senior taborite Nicolas Biskupec de Pelhřimov, Communio viatorum*, XIII, Praha, 1970, pp. 137-153.

52. Voir A. Molnár, *Mír v husitském myšlení [L'idée de la paix dans la pensée hussite]*, *Husitský Tábor*, 4 (1981), pp. 21-30.

même l'idéal tout pur des articles et des visions millénaristes des sectes taborites se heurtait aux suggestions diverses venues du monde extérieur. D'un côté, on pouvait facilement se réclamer de l'Écriture pour installer les cuves publiques dans les communes taborites et pour demander l'abolition des prestations serviles⁵³, mais de l'autre, il était tout aussi légitime de tenir compte des différences de mentalité des groupes sociaux qui les poussaient à agir de façon autonome.

Même ceux qui ont fondé au printemps 1420 à Tábor la commune, où régnait l'égalité de consommation, ne se sont pas entièrement libérés de leur époque. Certains détails, apparemment secondaires, les trahissent, par exemple, l'autorisation tout à fait exceptionnelle des symboles imagés sur les bannières et sur la monnaie⁵⁴. Les besoins matériels qui se faisaient sentir à tout moment ont parfois servi l'idéologie au point de tromper les historiens actuels. Ainsi a-t-on considéré les incursions réitérées contre les couvents des alentours de Tábor au début de la commune comme une expression de la haine de classes que les Taborites portaient à bon droit aux sanctuaires somptueux et aux « tanières » des moines parasites. On oubliait que les objectifs de ces attaques étaient aussi leurs greniers bien garnis, qui permirent aux milliers d'habitants nouveaux de la forteresse taborite de survivre, surtout au printemps où les famines étaient habituelles⁵⁵. Quant au problème, si souvent discuté, de la libre pensée et du libertinage sexuel, je me bornerai à en évoquer un autre aspect, fort négligé. Refusant « le parti de l'ordre » (d'après Kaminsky), majoritaire chez les Taborites, les « Pikharts » et les « Adamites » donnaient libre cours à leur imagination, puisant dans les marmites communes sans se soucier de savoir de

53. Cf. Molnár, *Pohyb teologického myšlení*, p. 245.

54. Les articles erronés des Taborites, éd. Macek, *Ktož jsú boží bojovníci*, pp. 64-65.

55. Voir F. Šmahel, *Dodatek k historii Tábora v roce 1420 : obživa revoluční obce [Un complément de l'histoire de Tábor en 1420 : l'alimentation de la commune révolutionnaire]*, *Husitský Tábor*, 2 (1979), pp. 91-95.

quoi ils vivraient demain. Après qu'on les eut expulsés dans les forêts voisines, ils en furent réduits à piller les paysans restés fidèles à la charrue malgré les appels séduisants de la révolution. Les belles idées sur la vie sans impôts ni charges trouvèrent leur démenti avant même que Žižka eût séparé par le glaive le troupeau fidèle des nouveaux hérétiques. C'est dès l'automne 1420 que les Taborites en sont venus à exiger les anciennes tailles partout où c'était encore possible. Pure nécessité, s'ils ne voulaient pas mourir de faim⁵⁶.

Malgré le fort courant biblique et en dépit de l'origine paysanne d'une grande partie des Taborites, la commune de Tábor se constitua en communauté de type urbain⁵⁷, devenue, avec les années, ville à part entière, ce qui prouve assez la force de séduction que la civilisation citadine exerçait sur le peuple des campagnes même à l'apogée de la révolution. La ville finit par triompher aussi sur un autre projet peu connu de communauté exemplaire : il s'agissait d'une sorte d'anti-ville sous la forme d'une communauté villageoise qui, sur le plan matériel aussi bien que sur le plan spirituel, vivrait modestement de ses propres forces. Pour Pierre de Chelčice, petit noble du sud de la Bohême, et pour ses disciples, la ville était l'œuvre de Caïn, la forteresse du mal, l'abcès pernicieux contenant tous les vices possibles⁵⁸. Cette autarcie agraire, trop portée à ignorer la vraie pulsation de la vie, a tôt fait d'amener une partie des frères à regagner progressivement les villes.

56. Tous les ouvrages fondamentaux sur l'histoire de la révolution hussite discutent cette problématique. Parmi les recherches les plus récentes, signalons Macek, *Jean Hus*, pp. 117-158; Kejř, *Mistři pražské univerzity*, pp. 47-55; J. Boubín, Příspěvek k hodnocení tábořských pikartů a adamitů [Contribution à la question des Pikharts et des Adamites taborites], *Husitský Tábor*, 4 (1981), pp. 107-110, et S. Bylina, Problémy elity v kacířském hnutí. Protagonisté kacířských skupin [Le problème de l'élite et des protagonistes des groupes hérétiques], *Jihočeský sborník historický*, XL, numéro spécial, České Budějovice, 1971, pp. 61-67.

57. J. Kejř, Vznik městského zřízení v Táboře [L'origine de l'administration municipale à Tábor], *ibid.*, pp. 31-44.

58. Cf. F. Šmahel, Antiideál města v díle Petra Chelčického [Critique sociale de la ville chez Pierre de Chelčice], *Československý časopis historický*, XX (1972), pp. 71-94.

Il n'est pas fortuit que la critique la plus corrosive qui atteignit au cœur la structure féodale, soit venue précisément de Chelčice, de ce village à demi oublié et libre de tout engagement. « Non le glaive de la chair, mais celui de l'esprit » ne cesse de crier Pierre de Chelčice envers et contre tous, sans se soucier des croisades ni d'autres périls. C'est la violence qui produit la violence. Voilà le motif qui revient sans cesse dans ses écrits. La violence n'a rien de commun avec la Parole de Christ qui prêchait la charité parmi les chrétiens. En adoptant la définition wycliffienne de l'Eglise comme « ensemble des prédestinés », Pierre pouvait libérer celle-ci de tout lien essentiel avec le monde terrestre. Le pouvoir et la violence, sources de tous les maux, sont indispensables sur cette terre, ils imprègnent tout, mais cela ne justifie pas l'existence des seigneurs ni des guerres en faveur de la Loi de Dieu⁵⁹. Suivant étroitement Wyclif dans sa conception de l'Eglise et dans son explication des phénomènes terrestres *ex necessitate absoluta*, Pierre s'en sépare pour opposer nettement le sacré au mondain, la foi au pouvoir. Même la violence mise au service de la foi n'est pas légitime pour le chrétien et tout l'ordre de ce monde n'a rien à voir avec le christianisme vrai. C'est en adoptant ces principes que Pierre de Chelčice en arrive à considérer sous l'angle presque machiavélique les événements de ce monde et à nier dans son essence même la doctrine de trois ordres⁶⁰. Pour lui, rien ne

59. Voici d'après H. Kaminsky, Peter Chelčický : Treatises on Christianity and the social order, dans *Studies in Medieval and Renaissance History*, I, Lincoln, Nebraska, 1964, Introduction, pp. 125-131. Pour les renvois bibliographiques, voir E. Petřů, *Soupis díla Petra Chelčického a literatury o něm* [La liste des œuvres de Pierre de Chelčice, y compris la littérature scientifique], Praha, 1957, les ouvrages plus récents ci-dessous, p. 82, n. 64.

60. Pierre de Chelčice avait emprunté à Wyclif ce schème d'un usage courant aussi en Bohême. Sans doute a-t-il ignoré la plupart des opinions plus nuancées, mi-savantes, mi-littéraires, des époques antérieures, étudiées d'une façon si suggestive par G. Duby, *Les trois ordres et l'imaginaire du féodalisme*, Paris, 1978. Cf. aussi J. Le Goff, Les trois fonctions indo-européennes, l'histoire et l'Europe féodale, *Annales ESC*, 34 (1979), pp. 1187-1215.

justifie la hiérarchie sociale, la dure exploitation du peuple par les deux ordres supérieurs auxquels il ajoute, d'ailleurs, les patriciens des villes⁶¹. Elles sont contraires à l'esprit de charité qui est le vrai lien entre l'Eglise authentique et le corps du Christ.

Dans son traité sur *Les trois ordres*, écrit vers 1425⁶², ce critique impitoyable se montre accablant pour toute autorité humaine. Avec une pénétration étonnante, Pierre démasque le caractère de classe de toute organisation sociale. Seul parmi les théoriciens hussites, il conteste farouchement toute valeur positive à la ville. Les bourgeois « voulant tuer les autres s'exposent à être tués eux-mêmes ». Et quand bien même ils ne voudraient ni tuer, ni piller, « pour se défendre devant l'injustice, ils doivent rendre le mal pour le mal »⁶³. Ce n'est pas par hasard qu'on cherche dans ces maximes des anticipations que l'analyse marxiste appliquera à la réalité sociale⁶⁴. Arrachant toute institution à la sphère sacrée, détruisant la structure immuable de trois ordres, Pierre de Chelčice conteste à ces institutions toute vertu de réforme. Le modèle à suivre dans ce monde piteux était une communauté toute spirituelle, où la charité et l'obéissance à la Loi de Dieu suffiraient pour vivre à l'homme vêtu et nourri. Cette idéalisation indirecte de la campagne, non

61. Cf. Fiedlerová, *Ze staročeské terminologie*, pp. 62-63, et J. Macek, Jean Hus et son époque, *Historica*, XIII, Praha, 1966, pp. 74-75, où on trouve les témoignages plus anciens chez Hus et Jacobellus de Střebro.

62. Voici l'édition critique : *Petr Chelčický. Drobne spisy* [Les œuvres mineures de Pierre de Chelčice], éd. par E. Petrů, Praha, 1966, pp. 105-131. On doit à H. Kaminsky la traduction anglaise du texte original (*Peter Chelčický*, pp. 137-167).

63. Šmahel, *Antiideál města*, pp. 72 s. et 79 s.

64. Cf. M. Spinka, Peter Chelčický, the Spiritual Father of the Unitas Fratrum, *Church History*, XII (1943), p. 283; R. Foustka, Petra Chelčického názory na stát a právo [Pierre de Chelčice et ses idées de l'Etat et du droit], *Acta Universitatis Carolinae*, n° 1, Juridica, Praha, 1955, p. 65; P. Brock, *The Political and Social Doctrines of Czech Brethren*, The Hague, 1957, p. 63; R. Kalivoda, A. Kolesnyk (édit.), *Das hussitische Denken im Lichte seiner Quellen*, Berlin, 1969, Introduction, p. 86, et Macek, *Jean Hus*, pp. 270-280; M. L. Wagner, *Petr Chelčický, a radical separatist in hussite Bohemia*, Scottdale, Pennsylvania, 1983.

encore entachée du commerce de l'argent, n'avait rien de commun avec l'image des tables éternellement bien pourvues du Pays de Cocagne. Dans son refus des réalités temporelles, ce modèle extrême de la critique hussite restait prisonnier d'une vision anachronique voulant faire revivre l'âge d'Or de la chrétienté primitive telle qu'elle avait existé avant la « Donation de Constantin »⁶⁵.

Nous avons vu que la question sociale était incontestablement présente dans l'imaginaire hussite, même si rien en lui ne s'orientait vers la transformation vraiment révolutionnaire de la société. Disons plus : personne ne souhaitait la révolution et personne ne l'avait prévue. Et lorsque celle-ci a éclaté, ce sont les idéologues qui se sont sentis le plus pris au dépourvu. Dans cette époque agitée, la politique des retouches sociales radicales se mêlait aux visions utopiques. La révolution hussite s'est arrêtée à mi-chemin. Cette époque révolutionnaire n'est pas parvenue à mettre au point un programme révolutionnaire.

65. Dans le compte rendu qu'il a fait de mon étude sur l'anti-idéal de la ville chez Pierre de Chelčice, P. De Vooght ajoute : « N'y aurait-il pas aussi le dégoût d'un monde dominé par la luxure, la cupidité et l'orgueil avec son pendant : le désir incompressible de la solitude pacifiante, dégoût et désir qui ne cessèrent d'inspirer un certain type d'hommes dans la tradition chrétienne, depuis Antoine l'Ermite jusqu'au P. de Foucauld ? », *Revue d'Histoire ecclésiastique*, LXVIII, 1973, p. 730.

IV

DOUBLE FOI, DOUBLE NATION

UNE remarque préliminaire s'impose. Selon la conception française le terme de nation désigne un groupe humain qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun. Cette conception large se définit en dehors des critères ethniques si importants en Europe centrale pour distinguer les différentes identités nationales. A l'inverse, la conception germanique omet la notion d'appartenance volontaire à une nation. L'évolution historique des petites nations d'Europe nous impose la conception suivante : un ensemble d'hommes qui, parlant la même langue, forment une communauté ethnique, sont établis sur un même territoire et ont conscience de leur unité. J'ajoute que je n'emploie pas le mot « tchèque » dans le sens politico-géographique, c'est-à-dire « habitant de la Bohême » (*böhmisch* en allemand), mais dans le sens ethnique, pour distinguer les Tchèques des Allemands qui s'étaient établis en Bohême au Moyen Age¹.

Dans le rapport que les deux experts de l'Europe centrale ont rédigé, en mars 1432, pour le Concile de Bâle, on lit cette

1. Cf. Seibt, *Hussitica*, chap. III, et F. Graus, *Die Nationenbildung der Westslawen im Mittelalter*, Sigmaringen, 1980 (Nationes, Bd. 3), pp. 173-176. On y trouvera, en annexe V, les autres termes utilisés pour désigner l'ethnie hussite.

formulation remarquable : « Et comme l'espoir de voir les députés de la Bohême au Concile ne tient qu'à un fil, il paraît plus utile de ne pas les appeler, dans les procès-verbaux officiels, « les Hussites », puisqu'ils en ont honte, mais seulement *Bohemi*, pour ne pas les provoquer »². En effet, Hus avait réagi avec humour aux railleries qu'attirait son nom. « L'oie n'est pas encore cuite », disait-il (le terme tchèque *hus* signifie « oie »). Mais ses successeurs perdirent ce sens de l'ironie sur soi-même. L'appellation « hussite » avait une connotation déshonorante et péjorative; et ce n'est que plus tard que le terme, devenu neutre, est entré dans l'usage courant.

La rédaction de ce procès-verbal n'était pas sans défaut, puisque tous les Tchèques n'étaient pas calixtins. Les catholiques indigènes ne se lassaient pas de le répéter. En vain. Depuis le décret de Kutná-Hora et les procès de Constance, point de doute pour les pays étrangers : Tchèque veut dire hérétique. Pourtant, le fait de parler tchèque ne signifiait pas encore qu'on était vraiment Tchèque. Puisque les Allemands qui vivaient dans le pays depuis des générations parlaient eux aussi couramment tchèque, il fallait chercher un autre trait distinctif des Tchèques authentiques, car seuls les *puri Bohemi* pouvaient s'arroger le droit d'occuper les postes élevés du royaume et jouir de ses privilèges.

Comme partout où des individus, des groupes et des communautés diverses par la langue, la mentalité et la civilisation entrent en contact, la conscience d'être différent de ses voisins et des étrangers s'est exprimée dès la formation de l'Etat de Bohême. Par sa situation géographique, par son étendue, par sa stabilité intérieure et par la puissance politique du royaume de Bohême, l'ethnie indigène fut amenée à se définir surtout

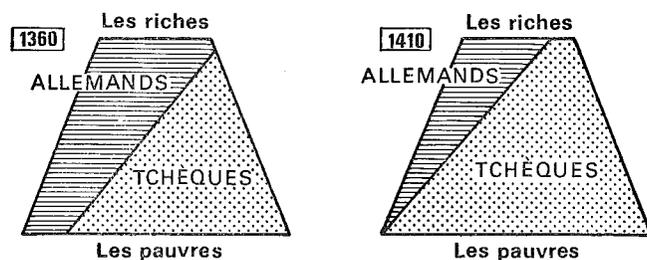
2. F. Palacký, E. Birk (édit.), *Monumenta conciliorum saeculi XV*, I, Wien, 1857, p. 186. Cf. Seibt, *Hussitica*, pp. 10-14, sur une connotation péjorative de l'appellation « Husitae ».

dans l'antagonisme entre les Tchèques et les Allemands. Parallèlement avec le processus d'émancipation de la noblesse et de l'Eglise, les porte-parole de la « nation » politique commencèrent à exalter les éléments positifs de cette protoconscience nationale : le *Regnum Bohemiae*, la Couronne, symbole de l'Etat, la langue tchèque et en premier lieu eux-mêmes. Les bourgeois aspirèrent dès le xiv^e siècle à devenir membres de plein droit de la « nation » politique tchèque et, s'arrogeant le droit de représenter aussi la « langue » tchèque, ils s'intitulèrent « Nous Tchèques » comme seuls la noblesse et le clergé l'avaient fait jusqu'alors. D'autres raisons encore ont joué : la cohérence remarquable du territoire, la continuité historique, la puissance politique et administrative du roi qui se renforçait malgré les tendances centrifuges de la noblesse, le commerce et la monnaie commune qui brisaient l'isolement des différentes régions. Force d'intégration naturelle sur ce territoire homogène, la langue tchèque connut un essor étonnant, sensible dans tous les genres littéraires. Les Tchèques ont créé une communauté nationale avec une précocité qui étonne³.

La tension nationale se manifesta surtout dans les grandes villes, où jusqu'à la moitié du xiv^e siècle dominait la population allemande. La peste noire interrompit l'afflux des colons étrangers; c'est pourquoi les paysans tchèques comblèrent de plus en plus le déficit démographique, surtout dans les villes situées à l'intérieur du pays. Au fur et à mesure que la population tchèque s'accroissait, ses revendications concernant sa participation à l'administration municipale se développaient. S'élevant contre les vieilles conceptions qui identifiaient les riches aux Allemands et les pauvres aux Tchèques, les recherches récentes ont démontré que la différenciation sociale passait au travers des communautés

3. Pour plus de détails, Graus, *Die Nationenbildung*, pp. 89-116; Šmahel, *Idea národa*, pp. 17-28, et Id., *The Idea of the « Nation » in Hussite Bohemia*, *Historica*, XVI, Praha, 1969, pp. 145-162.

Doc. 10. — Répartition de la population tchèque et de la population allemande dans la Vieille Ville de Prague vers 1360 et 1410 selon leur nombre et fortune



Croquis de visualisation : les surfaces n'ont pas pu être calculées en proportions exactes, en raison de l'imprécision des données

D'après J. Mezník, *Národnostní složení předhusitské Prahy*, *Sborník historický*, XVII (1970), p. 24.

ethniques. La pyramide sociale de la Vieille Ville de Prague entre 1360 et 1410 (doc. 10) montre de façon probante, à quelques simplifications près, cette différenciation et cette mobilité sociales au sein des communautés ethniques⁴. Une évolution analogue se manifesta de même dans la promotion de l'élément tchèque au sein du conseil municipal.

Prenons comme point de départ 1350, l'année où le roi intervient directement dans la composition du conseil municipal, attribuant, pour la première fois dans l'histoire de la Vieille Ville, la majorité aux artisans prospères et aux commerçants aisés, c'est-à-dire aux représentants des couches citadines

4. J'emprunte ces deux graphiques à l'étude de J. Mezník, *Národnostní složení předhusitské Prahy* [La structure ethnique de la ville de Prague à l'époque préhusite], *Sborník historický*, 17, Praha, 1970, pp. 23-25. Pour cette évolution en général, F. Šmahel, *Národnostní skladba českých měst od konce 13. do počátku 15. století* [La structure ethnique des villes en Bohême depuis la fin du XIII^e jusqu'au début du XV^e siècle], dans *Národnostní vývoj miest na Slovensku do roku 1918*, Žilina, 1984 pp. 239-254.

moyennes⁵. Les familles patriciennes ne sont pas pour autant passées au second plan, mais leur influence dans les affaires municipales baisse dans la mesure où elles achètent des terres à la campagne en vue de l'anoblissement⁶. Elles continuent pourtant à garder leur droit de patronage dans les villes de Prague, barrant ainsi une des routes possibles au mouvement des réformes. Il n'est pas fortuit que la majorité du clergé paroissial se soit rangée parmi les ennemis intraitables de Hus⁷.

Mais revenons à la composition des conseils municipaux. Le tournant opéré en 1350 ne dura que deux ans, car le roi ouvrit au patriciat les portes du conseil. Mais comme ces alternances devaient se répéter plusieurs fois encore, il semble que Charles IV ait cherché à contenir, par ce moyen, l'effervescence du parti en opposition. A partir de 1380, la situation devint plus stable, dès lors que les couches moyennes exerçaient une influence durable sur la composition du conseil et que les représentants des branches de production florissante y faisaient plus souvent apparition. En prenant part à la révolte des grands seigneurs contre le monarque, les patriciens perdirent encore de leur influence au profit des bourgeois tchèques. Cette évolution, précipitée d'ailleurs par le fort mouvement d'émancipation dont les centres étaient les municipalités de Prague et

5. Cf. J. Mezník, *Převrát ve Starém Městě pražském roku 1350* [Le changement du conseil municipal dans la Vieille Ville de Prague en 1350], *Pražský sborník historický*, Praha, 1964, pp. 7-20, et *Z problematiky středověkého patriciátu* [De la problématique du patriciat médiéval], *Československý časopis historický*, XI (1963), pp. 628-637.

6. Voir, en particulier, J. Mezník, *Venkovské statky pražských měšťanů v době předhusitské a husitské* [Biens fonciers des bourgeois pragois à l'époque préhusite et husite], Praha, 1975 (Rozpravy ČSAV, sv 75-2). Cf. aussi, pour la Moravie, Id., *Venkovské statky brněnských měšťanů ve 14. a 15. století* [Biens fonciers des bourgeois de la ville de Brno aux XIV^e et XV^e siècles], *Časopis Matice moravské*, 79, Brno, 1960, pp. 129-147, et J. Bakala, *Venkovské majetky měst a měšťanů na severní Moravě v předhusitské době* [Biens fonciers des villes et des bourgeois dans la Moravie du Nord à l'époque préhusite], *Časopis Slezského muzea*, B 24, Opava, 1975, pp. 106-119.

7. Cf. J. Mezník, *Praha před husitskou revolucí* [Prague avant la révolution husite], œuvre fondamentale jusqu'ici inédite, pp. 152-156, et A. Molnár, *A Crisis of Parish*, *Communio viatorum*, 13, Praha, 1970, pp. 45-56.

son Université, atteignit son apogée en 1408 : les conseillers tchèques acquirent pour la première fois la majorité dans le conseil de la Vieille Ville. Non pour longtemps, car au cours des années 1412 et 1413, Venceslas IV, qui changea de politique vis-à-vis du groupe des réformateurs, rendit le pouvoir aux conseillers allemands antihussites. L'arbitraire, les violences et même les exécutions des adversaires, dont ce gouvernement se rendit coupable, eurent vite fait de le compromettre au point qu'à la fin de 1413 le roi fut obligé d'ouvrir le conseil aux Tchèques, dont plusieurs étaient partisans des réformes. Depuis ce tournant décisif, tous les conseils successifs de la Vieille Ville possédèrent une majorité tchèque favorable aux réformes⁸. On observe une évolution analogue dans les autres villes royales. L'ancien patriciat allemand perdit partout au cours de la deuxième moitié du xiv^e siècle son pouvoir au profit des Tchèques et là où ceux-ci n'étaient pas minoritaires, ils pénétrèrent progressivement aussi dans l'administration municipale⁹.

Une autre question se pose encore. Pourquoi les Allemands n'ont-ils presque pas participé au mouvement hussite ? Naturellement, l'une des causes de leur abstention tient aux divergences nationales. Mais il faut aussi ajouter que les idées hussites furent diffusées d'abord en tchèque dans le public. Quand les porte-parole du mouvement comprirent leur erreur, il était trop tard ! La population allemande des pays tchèques, et aussi celle des pays étrangers, étaient déjà gagnées par la propagande antihussite des maîtres et étudiants allemands, qui avaient quitté Prague, après les changements introduits dans la constitution de l'Université en 1409.

8. Je suis ici les recherches fort détaillées de Mezník, *Praha před husitskou revolucí*, chap. III-V.

9. Mezník, *Ž problematiky středověkého patriciátu*, pp. 628 s.; F. G. Heymann, *Česká města před husitskou revolucí, v době jejího trvání a jejich etnický vývoj* [Les villes en Bohême avant et pendant la révolution hussite en ce qui concerne leur évolution ethnique], *Jihočeský sborník historický*, XL, numéro spécial (1971), pp. 45-53, et les études *supra*, p. 47, n. 27.

Enfin, on peut signaler le décalage chronologique à l'égard du non-conformisme religieux de ces deux populations, décalage en trois étapes qui fut d'une importance presque fatale pour l'évolution du mouvement réformateur dans les Pays tchèques. La première étape remonte à l'époque préhussite. Parmi les colons allemands se trouvaient de nombreux Vaudois, qui étaient venus en Bohême pour fuir l'Inquisition. Mais elle les poursuivit aussitôt jusque dans les Pays tchèques. Vers le milieu du xiv^e siècle, la Bohême fut plusieurs fois le théâtre d'une répression massive touchant des milliers d'hérétiques. Quoi d'étonnant si le souvenir de ces événements tragiques s'est maintenu de génération en génération, dans la mentalité collective des colons allemands ? La deuxième étape se passe à l'époque hussite. En défendant leurs attitudes réformatrices contre les attaques des Allemands, les leaders hussites proclamaient à haute voix que nul Tchèque n'avait été jusqu'à cette époque soupçonné d'hérésie. La dernière étape nous amène au début du xvi^e siècle. Tandis que les citadins allemands de Bohême se sont tout de suite ralliés à la doctrine luthérienne, les Tchèques, fatigués par leur révolution, sont restés fidèles à l'utraquisme modéré.

La xénophobie spontanée, un nationalisme irréfléchi se manifestèrent vraisemblablement parmi des couches relativement larges de la population. L'appropriation idéologique du sentiment national demeura par contre le domaine de quelques érudits, pas de tous d'ailleurs, et de loin. Au début du xv^e siècle, ce nationalisme idéologique animait le groupe étroit des maîtres de la *Natio Bohemica* à l'Université. Ce sont eux qui imposèrent le décret de Kutná-Hora réglant en leur faveur la proportion des voix dans l'administration autonome du *Studium generale*. Dès l'époque hussite on trouve quelques éléments théoriques fondamentaux du nationalisme, qui se développera seulement beaucoup plus tard. Prenant la parole à la fin de la *disputatio quodlibetica* de 1409, le maître Jérôme de Prague englobe sans

aucun doute dans la *Sacrosancta communitas bohémica* tous ses membres possibles : « Du roi jusqu'au chevalier, du chevalier jusqu'au chanoine, du chanoine au plus simple prêtre, du bourgmestre à l'échevin et au bourgeois, du bourgeois au simple journalier »¹⁰. Ce n'était plus l'ancienne « nation politique » de la féodalité laïque et cléricale, mais la vraie *communitas universorum hominum*, même si elle restait divisée en états. Pour Jérôme, les traits distinctifs de la « nation » tchèque étaient le sol natal (*patria*), la langue commune (*lingua*), et aussi l'ascendance maternelle et paternelle (*sanguis*). C'est ce dernier trait qui était déterminant pour définir le « Tchèque pur ». Maître Jean de Jesenice est allé jusqu'à exiger, pour cette communauté définie par la langue, le sol natal et le sang, des prérogatives spéciales qui selon lui relevaient du droit naturel, dans le cadre du royaume de Bohême¹¹.

Par un des paradoxes qu'explique d'ailleurs le rythme précipité des événements, la définition de Jérôme est restée dans le domaine des idées. Depuis les premiers procès *in causa fidei* contre Hus (en 1410), c'était le principe de la foi qui apparaissait au premier plan, mais la foi recouvrait aussi les réalités matérielles et politiques. A l'époque de la radicalisation du mouvement et de sa différenciation en tendances, les appels à la « nation » et à la patrie trouvèrent en général leur place dans les programmes et les manifestes de la droite hussite, alors en pleine formation. Au contraire, le courant paysan et plébéen aboutit à l'idéologie chrétienne universelle, commune à tous les humiliés et les pauvres, et dont l'énoncé socialement modéré finit par prévaloir dans l'orientation supranationale des *Quatre articles*, programme général hussite, formulé en 1420¹².

10. Magistri Hieronimi Pragensis Recommendacio arcium liberalium, éd. A. Molnár, dans *Výbor z české literatury*, I, p. 245. Cf. Šmahel, *The Idea of « Nation »*, pp. 174-179.

11. Šmahel, *The Idea of « Nation »*, pp. 179-181.

12. *Ibid.*, pp. 198-200.

Presque tous les manifestes à tendance nationaliste utilisaient le mot « langue » dans le sens de « nation ». Dans les formulations conventionnelles exaltant « le bien-être, la renommée et l'honneur de la langue tchèque », on décèle assez souvent d'anciennes ambitions politiques propres à l'aristocratie tchèque, secondée parfois par la bourgeoisie qui cherchait aux moments propices à faire valoir ses propres revendications. Exceptionnel et nouveau en Bohême fut le surgissement du « nationalisme pragois » qui revendiqua une place à part pour Prague, capitale du royaume¹³. A partir de la première croisade contre les Hussites, en 1420, la vieille phobie antiallemande resurgit, en même temps qu'apparut l'idée que la « nation » tchèque était une « nation » élue¹⁴.

Ce nationalisme idéologique se retrouve déjà dans le discours, mentionné plus haut, de Jérôme de Prague, sur l'élection particulière de la « nation » tchèque qu'il qualifie de « sacro-sainte » et pure de toute hérésie. Il en tire encore l'idée d'une mission spéciale pour sa « nation », dont il se borne à défendre la pureté de la foi. Puis, lorsqu'à la veille de la révolution le vrai messianisme surgit en Bohême, une échelle des valeurs déterminée par la foi plutôt que par la nation apparaît prépondérante. L'idée irrationnelle de la mission consacrée par la volonté divine, idée propre à tout courant et à toute secte fidéiste, fut exacerbée, chez les Hussites, par les représailles décidées par le Concile et exercées par les catholiques tchèques. Et comme la Bohême fut le théâtre de ces événements, les sermons et les cantiques se sont faits tout naturellement l'écho de la conviction générale : la Parole de Dieu a trouvé dans ce pays un accueil exceptionnel. Jean de Želiv, porte-parole des radicaux pragois, s'en est fait

13. Cf. Seibt, *Communitas Primogenita*, pp. 80-100, et Šmahel, *Idea národa*, pp. 109-112.

14. Je résume ici mes recherches, pour plus de détails *Idea národa*, pp. 86-90, 116-120, 137-145.

l'interprète en déclarant, en 1419, dans un cri pathétique : « *Non est alia natio tam grandis, que habeat deos appropinquantes sibi, sicut spero de Bohemis* »¹⁵. Dieu a révélé sa vérité d'abord aux Tchèques, les chargeant de l'annoncer à toutes les nations. Certains articles millénaristes dominés par l'idée universelle et supranationale de la patrie éternelle qui sera le Royaume du Christ n'ont pas non plus échappé à cette ferveur messianiste.

Il serait donc inexact de confondre le messianisme hussite et le messianisme tchèque en général, car ce ne fut pas la « langue » ou la « nation » tchèque comme telles qui furent investies de la mission, mais seulement ceux qui en leur sein obéissaient sans réserve à la Loi de Dieu. Du moment où il fut clair que tous les « Tchèques purs » n'étaient pas partisans du mouvement réformiste, la définition puriste de la « sainte nation tchèque » perdit sa valeur mobilisatrice pour céder la place à une autre expression riche de sens idéologique, celle de *fideles Bohemi* — les Tchèques fidèles. L'adjectif « fidèle », courant déjà chez Hus, ne veut pas dire fidèle tout court, mais plutôt fidèle « de la vraie foi »¹⁶. Les Hussites, convaincus que leur foi était *precipue legitima Bohemice gentis fides*, se considéraient *de facto* comme les représentants légitimes de la « langue » tchèque, non seulement parce que les Hussites contestaient l'appartenance à la « vraie » foi des catholiques qui avaient préféré la foi romaine à la foi « tchèque », mais aussi parce que certains maîtres conservateurs de Prague refusaient la dénomination de « Tchèques fidèles » aux Taborites égarés. En outre, les catholiques se servaient de cette appellation pour l'appliquer aux seuls partisans de l'Eglise romaine, exaltant contre l'apostasie hussite « l'âge d'Or » de Charles IV — incarnation vivante de la tradition de saint

15. *Dochovaná kázání Jana Želivského*, p. 192. Sur le messianisme hussite, R. Urbánek, *Český mesianismus ve své době hrdinské* [Le messianisme tchèque dans son temps héroïque], dans R. Urbánek, *Ž husitského věku*, Praha, 1957, pp. 7-28, et Šmahel, *The Idea of the « Nation »*, pp. 223-225.

16. Cf. Seibt, *Hussitica*, p. 100.

Venceslas et de la communion exemplaire du pays avec l'Eglise — et même le prestige du clergé¹⁷.

Les recherches sur les titres et préambules des documents hussites sont parvenues à la conclusion qu'à l'époque où la révolution s'est stabilisée, entre 1421 et 1434, l'appel religieux à l'ensemble des « Tchèques fidèles » a cédé la place à la dénomination plutôt politique des différentes communautés hussites (*obce*), dont chacune englobait toutes les couches sociales¹⁸. Cela ressort avec une grande netteté de la charte de fondation de la confrérie de la Bohême orientale (1423). Elle distingue les communautés des « princes, seigneurs, chevaliers, écuyers, bourgeois, paysans et serfs ». Vers 1430, les diplômes taborites respectent toujours, dans leurs préambules, la hiérarchie de l'organisation militaire, sans omettre toutefois le rang des nobles¹⁹.

Si tous les partis révolutionnaires contenaient nominalement et en fait tous les degrés de la structure sociale, comment saisir leur caractère spécifique de classe ? C'est un des problèmes litigieux des études contemporaines sur la révolution hussite que nous proposons ici d'esquisser, non de résoudre. František Palacký, le fondateur de l'historiographie tchèque, a divisé les Hussites en « calixtins », c'est-à-dire les Praguois en Taborites et en Orebites-Orphelins, distinguant, en outre, dans les deux premiers groupes, « les modérés, les moyens et les extrémistes »²⁰. Les historiens marxistes s'efforcent, depuis une cinquantaine d'années, de déterminer la nature de classes des partis hussites. S'inspirant de Friedrich Engels, ils séparent le courant paysan-plébéien (le menu peuple des campagnes et les pauvres des

17. Šmahel, *The Idea of the « Nation »*, pp. 122-128.

18. Seibt, *Hussitica*, p. 130.

19. Voir le règlement militaire de Jean Žižka, éd. Šmahel, *Jan Žižka*, p. 233; sur les préambules des documents taborites, Šmahel, *Táborští vladaři*, pp. 87 s.

20. F. Palacký, *Dějiny národu českého v Čechách a v Moravě* [L'histoire de la nation tchèque en Bohême et en Moravie], III-2, Praha, 3^e éd., 1877, pp. 7 s. et 41 s.

villes), force motrice de la révolution, et l'« opposition bourgeoise », subdivisée en radicaux et conservateurs²¹. Ce tableau ne tient pas compte de la noblesse hussite. Dans cette interprétation, comme dans tous les autres essais de stratification sociologique, il apparaît qu'il est difficile de concilier la réalité objective des phénomènes étudiés avec la terminologie actuelle²². Et comme plusieurs voies sont possibles, le vieil adage est toujours vrai : « *Quot capita, tot sententiae* »²³.

Le retour aux sources n'apporte aucune solution satisfaisante. Les principales associations hussites étaient en effet relativement autonomes et leur composition sociale était parallèle, ce qui ne nous empêche pas de tenir compte des liaisons transversales qui, sur le plan social et idéologique, reliaient certaines strates des différentes entités. Un graphique nous permettra de mieux saisir la complexité de ces rapports (doc. 11).

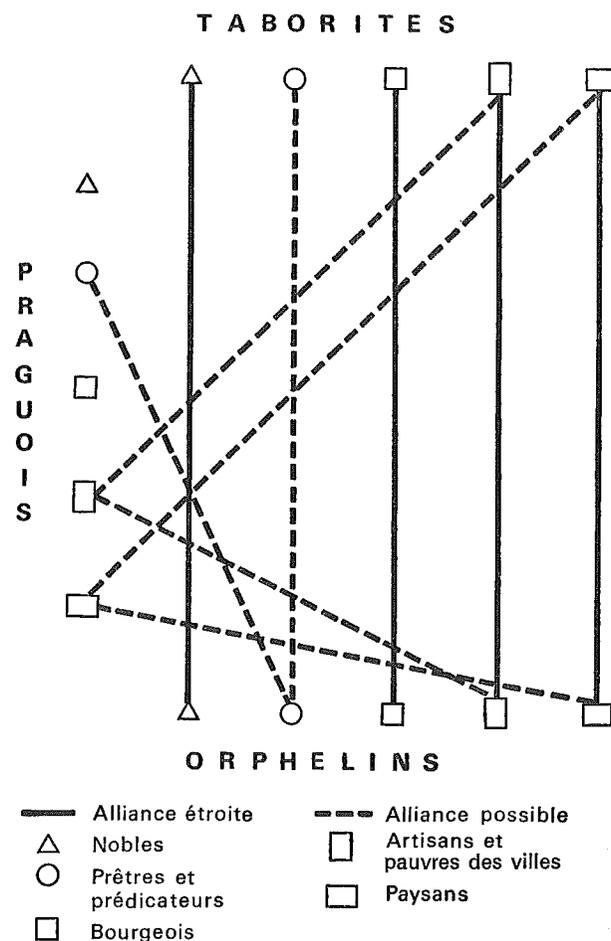
On reconnaît au premier regard l'activité autonome des Pragois et l'alliance étroite des Taborites et des Orphelins. Les grands seigneurs figuraient en petit nombre comme capitaines ou alliés et n'y exerçaient pas une influence prépondérante : leur rôle politique réduit est un trait dominant de l'époque révolutionnaire. Les petits nobles au contraire ont occupé, grâce à leurs qualités de guerriers professionnels, tous les postes

21. On se fera une idée de l'état de la question dans l'historiographie marxiste d'avant la deuxième guerre mondiale, en lisant le fragment de l'œuvre de Konrad, *Dějiny husitské revoluce*. Pour les recherches, postérieures, voir surtout les travaux cités de Macek et Kalivoda.

22. Parmi les travaux publiés avant 1939, l'approche sociologique est le plus sensible chez J. Slavík, *Husitská revoluce [La révolution hussite]*, Praha, 1934. La nomenclature sociologique est utilisée notamment par Seibt, *Hussitica*, qui distingue cinq groupes d'action : 1. Die Magister, 2. Die Nationalisten, 3. Die « kleinen » Leute, 4. Die Bruderschaften von Tábor und Oreb, 5. Der Hochadel (voir pp. 185-187). Cf. aussi K. Hrubý, Senior communitas — eine revolutionäre Institution der Prager hussitischer Bürgerschaft, *Bohemia. Jahrbuch des Collegium Carolinum*, 13, München, 1972, pp. 9-43, et M. Vidlák, Soziologische Aspekte der Beteiligung der Waldenser am Hussitentum, *Communio viatorum*, XVIII, Praha, 1975, pp. 77-88.

23. Kaminsky, *A History*, a choisi de combiner la terminologie de l'époque hussite avec des notions forgées par lui.

Doc. 11. — Les liens d'alliance des ligues hussites (1426-1434)



de chefs militaires. Chacun choisissait celui des partis qui correspondait le mieux à ses opinions religieuses. Cela explique l'absence presque totale de témoignages sur les contacts noués entre les nobles de la fédération pragoise et ceux des confréries radicales, malgré la collaboration plus étroite entre les chefs

militaires. Les dissensions les plus profondes étaient d'essence idéologique; c'est donc chez les élites spirituelles qu'elles se manifestaient le plus fortement. Toutefois, les divergences doctrinales entre le clergé taborite et les prêtres des Orphelins, sans être négligeables, n'avaient pas de caractère fondamental²⁴.

La structure et l'importance numérique des couches sociales variaient considérablement d'un parti à l'autre. Le nombre de paysans était négligeable chez les Praguois, tandis que chez les Taborites, ils formaient la majorité. En revanche, c'est seulement dans la fédération pragoise qu'ont pu se faire valoir les grands bourgeois qui, nous l'avons dit, ont cherché, au début de la révolution, à assurer à la capitale l'hégémonie sur tout le mouvement hussite. Tábor, une ville-forteresse à son premier stade d'évolution, ne pouvait guère y aspirer dans sa sphère d'influence. Les villes taborites nouaient des rapports de coopération entre elles comme entre des communes relativement indépendantes. Un autre facteur a joué un rôle important : on trouve désormais, à la tête de ces villes, les représentants des couches basses et moyennes qui s'intéressent surtout à la stabilisation de leur pouvoir local, sans trop se soucier de la grande politique²⁵. Cette tendance était, croyons-nous, particulièrement forte dans les villes où les municipalités hussites avaient éliminé des couches, politiquement et économiquement assez fortes, de la population allemande.

La liquidation des sectes taborites, survenue en 1421, a

24. La Confrérie des Orebits de l'est de la Bohême qui avait adopté, après la mort de Jean Žižka, l'appellation « Orphelins », attend toujours son histoire. Bref aperçu de la problématique chez J. B. Čapek, *K vývoji a problematice bratrstva orebského* [Au sujet de l'évolution et de la problématique de la Confrérie orebite], *Jihočeský sborník historický*, 35, České Budějovice, 1966, pp. 92-109.

25. Un certain nombre de villes hussites furent libérées dès cette époque du pouvoir des bourgmestres royaux. Cf. V. Vojtíšek, *Soud a rada v královských městech českých* [Le tribunal et le conseil municipaux dans les villes royales tchèques], dans V. Vojtíšek, *Výbor rozprav a studií*, Praha, 1953, pp. 259 s., et J. Kejř, *Zur Entstehung des städtischen Standes im hussitischen Böhmen*, dans *Städte und Ständestaat*, Berlin, 1980, pp. 195-213.

rejeté de la scène politique le ferment le plus radical qui, s'il ne cimentait pas les différents courants plébéiens, était l'étincelle faisant jaillir leur force. Sans les millénaristes, les « Pickharts » et autres sectes taboristes, le hussitisme se serait arrêté au seuil de la révolution. Toutes les associations du front hussite se sont très tôt coalisées contre eux, mais la pression de l'extrême gauche imposait non seulement le respect, mais aussi la radicalisation du programme commun. Les révoltes spontanées du menu peuple pragois étaient toujours à craindre, même après 1421, dans une situation apparemment stabilisée. La tempête évoquée parmi les pauvres par la nouvelle de l'exécution clandestine du tribun Jean de Želiv, en mars 1422, donna un net avertissement aux partisans des compromis et à tous les calixtins modérés. Le petit peuple pilla les maisons des conseillers perfides, les collègues universitaires et même le ghetto, où pas un clou ne resta en place. « Ce jour-là, dit le chroniqueur utraquiste, se sont abattus sur Prague des maux bien plus grands que sous le roi Sigismond qui assiégeait la ville avec une armée de plus de cent mille hommes. » Voici encore une autre citation d'un témoin contemporain. Après qu'on eut pris d'assaut la mairie de la Vieille Ville, « un pauvre valet d'écurie monta, armé d'un bâton, sur un canon qui se trouvait devant l'hôtel de ville, criant à haute voix : « Sus, les pauvres, à moi ! » Et une grande foule s'y rassembla »²⁶. Exemple on ne peut plus caractéristique de l'action spontanée des pauvres, prêts à accourir au premier appel.

Toutes les tentatives déployées par la droite révolutionnaire, au milieu des années 20, pour renverser la situation, se heurtèrent au génie militaire de Žižka et à la muraille de ses chariots. La noblesse calixtine qui ne faisait pas partie des fractions radicales se le tint pour dit au point de ne pas bouger après la mort de Žižka, en octobre 1424, bien que les confréries des

26. *Staré letopisy české z vratslavského rukopisu*, pp. 39-40. Cf. Graus, *Struktur und Geschichte*, pp. 69-72, et Kopiczková, *Želivského Praha*, pp. 103-134.

Taborites et des Orphelins eussent à surmonter de sérieuses difficultés d'organisation. Bientôt raffermies et passant à l'offensive, les deux confréries auraient étouffé dans le germe toute initiative de la noblesse utraquiste d'opposition. La situation ne changea qu'en 1433-1434, lorsque les pourparlers menés avec l'empereur Sigismond et le Concile de Bâle eurent fait revivre tous les courants conservateurs. Tandis que les orateurs de la délégation hussite défendaient à Bâle la conception radicale des *Quatre articles*, les chefs de la droite révolutionnaire fabriquaient, dans les coulisses, un programme minimal qui ne demandait que la reconnaissance du Calice, celle de la sécularisation des biens d'Eglise et la souveraineté restreinte du monarque. Le deuxième point était pour les pères du Concile inacceptable, mais s'accordait bien aux buts de la noblesse catholique tchèque qui, sous prétexte de défendre les biens ecclésiastiques, les avait en réalité confisqués. Sigismond, qui approchait de sa fin, voulait arriver au plus vite au trône, renvoyant toutes les questions en litige à plus tard, ne refusant rien, ce qui mettait les confréries radicales dans un isolement dangereux. Dans cette situation, toute dissension interne de même que les premiers échecs militaires devaient profiter aux forces de l'opposition, surtout dans un pays fatigué et dévasté par la guerre, où le désir d'en finir pacifiquement avec la question hussite se faisait de plus en plus pressant.

Le hussitisme radical ne reposait pas seulement sur des arguments théologiques, mais en premier lieu sur la force de ses armées ; il fallait donc la briser sur les champs de bataille, où jusqu'alors toutes les croisades avaient essuyé de cuisantes défaites. A ce moment, la droite hussite décida de jouer le grand jeu : reniant tous ses engagements et toutes ses croyances, elle s'allia aux catholiques. La mobilisation de leurs forces communes permit à cette coalition d'aligner une armée supérieure à celle des confréries, ce qui prouve l'importance de la noblesse tchèque en tant que corps social. Dans la bataille de

Lipany, en mai 1434, les armées des confréries furent vaincues par un ennemi supérieur en nombre, mais aussi grâce à la tactique de ce dernier qui connaissait bien les opérations stéréotypées des troupes hussites²⁷.

Tout semblait indiquer que la révolution était définitivement morte et que les intérêts de classe de la noblesse des deux confessions hâteraient la restauration de l'ancien régime. En réalité, les structures politiques parallèles, catholiques et utraquistes, mirent plus de cinquante ans encore à unir les intérêts de la noblesse tout entière. Nous ne suivrons pas les péripéties de ce long processus que nous avons esquissé au début de notre étude²⁸. Rappelons les faits les plus importants. La défaite de Lipany mit fin à la force militaire des confréries, mais leurs villes gardèrent l'essentiel du programme hussite. La noblesse catholique, persuadée à tort qu'il lui serait facile de prendre le pays en main, avec l'aide de Sigismond puis de son successeur Albrecht de Habsbourg, procéda à la restauration avec une précipitation telle que ses alliés de Lipany se détachèrent d'elle. Eux aussi mirent plusieurs années pour maîtriser la situation sur la plus grande partie du territoire hussite, par l'intermédiaire de l'organisation régionale des *landfriede*. Après quelques années, ils exercèrent, avec l'aide des utraquistes modérés, leur ascendant dans le pays entier. Les catholiques n'avaient pas d'autres choix que d'accepter le *statu quo* et d'attendre une meilleure occasion pour rassembler leurs forces. Poursuivant des buts différents, les deux communautés nobles maintinrent leurs positions même sous le règne de Georges de Podiebrady (1458-1471), le roi utraquiste. « Notre roi est le seigneur des deux peuples, disait le porte-parole de la délégation tchèque à Pie II

27. On trouvera un point de départ dans le livre de R. Urbánek, *Lipany a konec polních vojsk* [La bataille de Lipany et la fin des troupes hussites], Praha, 1934. Voir aussi Bartoš, *Husitská revoluce*, II, pp. 163-174.

28. Pour plus de détails, cf. Macek, *Jean Hus*, chap. V, et la littérature citée plus haut, pp. 11-12, n. 14-15.

qui la reçut en audience en 1462, il doit donc supporter les deux. Car s'il préférerait et gardait un seul parti, il serait à craindre que l'autre ne s'insurgeât contre lui »²⁹.

Les arguments invoquant le sentiment national se firent de nouveau entendre à cette époque. Nous ne les suivrons pas en détail. Non seulement parce qu'ils n'apportent aucun élément nouveau, mais aussi parce que tous les appels à la renommée, à l'honneur et à la gloire de la « langue » tchèque impliquaient toujours l'unité de la foi³⁰. Le Calice garda sa force d'intégration au point d'amener la noblesse calixtine, en 1483, à venir au secours des utraquistes praguais contre la politique de recatholicisation lancée par le jeune roi Vladislav Jagellon (1471-1516) (doc. 12). Mais c'était la dernière manifestation de solidarité confessionnelle entre la noblesse et les villes hussites. Les deux groupes de la haute noblesse qu'opposait une foi différente s'unirent pour conclure la paix religieuse à Kutná-Hora, en 1485. Ils attaquèrent alors ouvertement les positions des villes et finalement emportèrent la suprématie politique dans tous les pays du royaume de Bohême³¹.

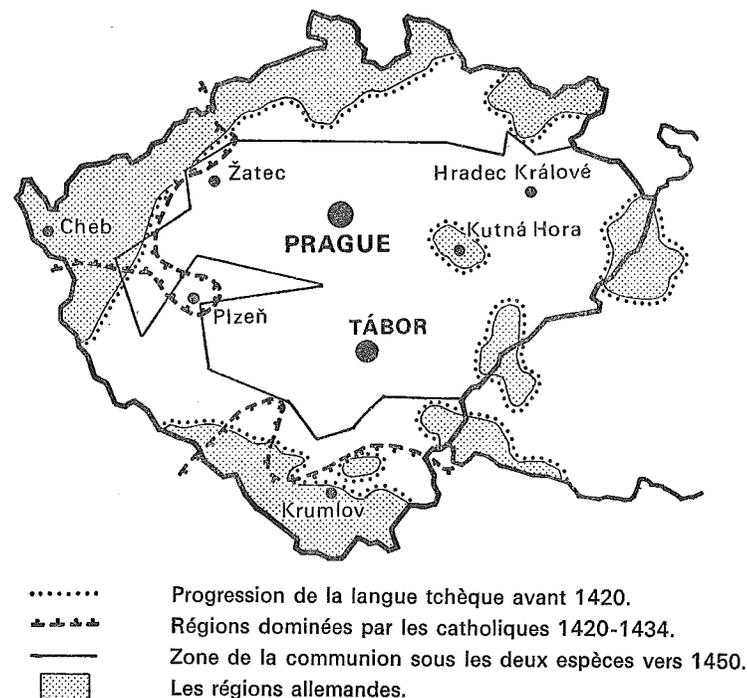
Anticipant encore, comme ils l'avaient déjà fait sur le chemin de la Réforme, les Pays tchèques ont ouvert aussi la voie de la tolérance religieuse vis-à-vis des courants réformateurs, voire hérétiques. Que cette double foi légitime, que cette liberté en matière de confession fussent enfants de la nécessité ne change rien à l'affaire. Le principe d'une foi obligatoire a divisé, pendant des générations, l'Etat, la « nation », les ordres, les familles. Lorsque les armes se turent, la vie quotidienne et les besoins

29. Poselství krále Jiřího do Říma k papeži roku 1462 [La députation du roi Georges de Podiebrady à Rome en 1462], éd. par A. Patera, dans *Archiv český*, VIII, Praha, 1888, p. 324.

30. Pour tout ce qui concerne le nationalisme tchèque après Lipany, voir Šmahel, *The Idea of the « Nation »*, II, *Historica*, XVIII, Praha, 1969, pp. 93-194.

31. Cf. F. Šmahel, Epilog husitské revoluce. Pražské povstání 1483 [L'épilogue de la révolution hussite. Le soulèvement de Prague en 1483], dans *Acta reformationem Bohemicam illustrantia*, Praha, 1978, pp. 45-127.

Doc. 12. — La Bohême hussite : zones nationales et confessionnelles



économiques imposèrent du jour au lendemain davantage de retenue et de respect religieux. Cependant, de la tolérance par nécessité le chemin est encore long jusqu'à la tolérance par principe. Il suffisait que des nuages menaçants assombrissent l'horizon pour qu'aussitôt les gardiens de l'orthodoxie catholique ou utraquiste sonnent le tocsin contre les idées de conciliation et de modération. Dans les nouvelles guerres qui opposèrent la Croix et le Calice, dans la deuxième moitié des années 60, même les idées modérées de Jean de Rabštejn, humaniste catholique éclairé, ne furent pas entendues. Selon lui, Dieu a donné la raison à l'homme désarmé. C'est donc la raison qui doit régir toute chose sans attendre un secours miraculeux des cieux. C'est pourquoi, dit Rabštejn, « il fallait chercher, pour extirper

l'hérésie, d'autres moyens que le feu et les batailles sanglantes, afin de ne pas faire périr sans pitié ce glorieux Royaume et notre noble nation tchèque »³².

Enfin, l'idée de tolérance religieuse, au sens plein du mot, est née parmi les Frères tchèques successeurs de Pierre de Chelčice : ce n'est pas le fait du hasard. En effet, la liberté confessionnelle ne leur avait pas été reconnue par les *Compactata*; l'Eglise séparée qu'ils formèrent, l'Unité des Frères, fut persécutée comme hérétique, aussi bien par les calixtins que par les catholiques. Ses membres réclamèrent la liberté de leur foi, comme les Hussites avaient exigé la liberté de la Parole de Dieu. Comme ils formaient une minorité et qu'ils refusaient tout recours à la violence, ils finirent par admettre la coexistence de plusieurs confessions et le droit de choix individuel. C'est dans ce pays de trois confessions chrétiennes que l'idée de tolérance a pu, vers la fin du xv^e siècle, s'étendre non seulement aux hérétiques mais aussi aux athées eux-mêmes³³. Écoutons pour conclure une seule phrase qu'un bachelier presque inconnu, Procop le Roux de Jindřichův Hradec, a consignée dans un de ses écrits retrouvé récemment : « Que tout le monde sache qu'on peut devenir chrétien non pas par contrainte, mais librement, par son jugement même »³⁴. Tandis que les contacts avec les « païens » en Pologne et en Espagne ont fait naître le principe de tolérance envers le monde non chrétien, la Bohême hussite a, par la plume de Procop, revendiqué la liberté individuelle de la foi ou de l'incroyance pour tout membre de la communauté humaine.

32. B. Ryba (édit.), *Jana z Rabštejna Dialogus* [*Dialogues de Jean de Rabštejn*], Praha, 1946, pp. 46-47, 86-87. Cf. F. Šmahel, *Humanismus v době poděbradské* [*L'humanisme au temps de Georges de Podiebrady*], Praha, 1963 (Rozpravy ČSAV, sv 73-6), pp. 86-91.

33. Le problème de la non-croyance en Bohême au xv^e siècle n'est pas encore clairement posé. Sur ce point, F. Šmahel, *Die Anomalie des böhmischen religiösen Lebens im 15. Jahrhundert. Revolutionäre Bewegung, zweierlei Gottesvolk und legitime Häresie*, dans *Rapports of CIHEC, Warsaw 25th June, 2nd July, 1978* (sous presse).

34. A. Molnár (édit.), *Neznámý traktát Prokopa z Jindřichova Hradce* [Un traité inconnu de Procop de Jindřichův Hradec], *Husitský Tábor*, 6 (sous presse).

UNE RÉVOLUTION AVANT LES RÉVOLUTIONS ?

Pour apprécier le rôle de la révolution hussite dans l'histoire des Pays tchèques, il faut distinguer les phénomènes de courte durée des phénomènes de longue durée. Certains facteurs sont restés immobiles : par exemple l'étendue du royaume de Bohême et son économie préindustrielle reposant sur la production agraire et artisanale. D'autres n'ont fait qu'une apparition fort brève, liée à la situation révolutionnaire : la commune de Tábor ne s'est maintenue que quelques mois, le millénarisme n'a survécu que pendant deux ou trois ans, l'activité enfiévrée des femmes dans la vie publique s'est éteinte vers 1428, la force militaire des confréries radicales autonomes a expiré sur le champ de bataille en 1434. Sans sous-estimer l'influence que ces événements ont pu avoir dans l'avenir, nous nous attacherons davantage à examiner les facteurs de longue durée qui permettent de mieux cerner les conséquences des changements révolutionnaires.

L'immense transfert des biens fonciers effectué au cours de la révolution hussite ne peut supporter la comparaison qu'avec les confiscations des grands domaines par les Habsbourg après la défaite des Etats tchèques à la Montagne Blanche en 1620¹.

1. Cf. P. Čornej, *Vliv pobělohorských konfiskací na skladbu feudální třídy* [L'influence des confiscations sur la structure de la noblesse après la Montagne Blanche], *Acta Universitatis Carolinae, Studia historica*, XIV, Praha, 1976, pp. 165-194.

Les estimations prudentes fondées sur les recherches les plus récentes évaluent à 80 % les pertes plus ou moins définitives des biens fonciers de l'Eglise préhussite. La sécularisation de ces biens a revêtu d'ailleurs plusieurs formes au cours des quinze années révolutionnaires. Sur le territoire qui était à la portée des Confréries radicales, les confiscations ont été rapidement effectuées, conformément au troisième article hussite. Ainsi la Confrérie de Tábor, pour ne citer que cet exemple, a fait main basse sur les grands domaines de l'archevêché et sur les terres non moins vastes de quelques monastères. Le compromis conclu avec l'empereur Sigismond en 1436-1437 ne reconnut en bonne et due forme à cette ville qu'une petite partie de ses prises. Cela représentait néanmoins une assez vaste étendue comparable à un domaine seigneurial moyen : trois petites villes, 49 villages et 600 hommes assujettis. De plus, grâce à ses biens conquis par la révolution, Tábor a pu élargir sa propriété foncière. Peu de temps avant les confiscations effectuées par le roi Ferdinand I^{er} en 1547, elle possédait 130 localités et plus de mille sujets. C'est un principe général : les revenus des biens conquis, dans plusieurs cas semblables, ont facilité les investissements fonciers².

Des catholiques s'emparèrent aussi spontanément de biens d'Eglise, sous le prétexte fallacieux de les défendre. Sur le territoire des *landfriede* de la province de Plzeň, les études récentes permettent d'évaluer à 20 % les biens immédiatement sécularisés³. Une des formes d'aliénation fréquemment utilisée pour s'emparer des biens ecclésiastiques était l'enregistrement truqué de la prétendue donation royale. Oldřich de Rožmberk, grand seigneur catholique, utilisa ce subterfuge pour s'emparer des grands domaines appartenant aux monastères de Zlatá Koruna

2. Šmahel, *Základy města*, pp. 59-74.

3. J. Čechura, Rozsah a dynamika sekularizace církevních statků v západních Čechách 1419 až 1421 [Le volume et la rapidité de la sécularisation des biens ecclésiastiques en Bohême occidentale dans les années 1419-1421], *Československý časopis historický* (sous presse).

et de Milevsko⁴. Il faut donc distinguer d'une part la possession provisoire avant la montée au trône de Sigismond de Luxembourg, et de l'autre les transferts durables des biens. Tábor, par exemple, ne se gênait pas pour extorquer des contributions de guerre ou opérer des réquisitions répétées afin de drainer les richesses de ses adversaires laïques. L'écrasement de sa force militaire et le retour progressif à la légalité ont fait surgir des revendications nouvelles et anciennes. Dans de nombreux cas, on a légalisé la sécularisation après coup, en la revêtant de toutes sortes d'enregistrements de nature juridique. Ces opérations ne s'achevèrent que dans la deuxième moitié du xvi^e siècle.

Le fait capital, c'est que la majorité écrasante des anciens biens seigneuriaux et ecclésiastiques sont passés entre les mains de nouveaux propriétaires sous la forme d'enregistrements effectués par Sigismond. L'empereur s'y voyait contraint pour des raisons politiques, mais aussi pour des raisons financières. La guerre contre les Hussites avait coûté des sommes gigantesques auxquelles ses finances ne pouvaient pas faire face. L'ancien système féodal de la convocation du ban, tombé en désuétude depuis la révolution, obligea Sigismond à mettre sur pied des armées de mercenaires. La totalité des sommes payées en soldes à la noblesse catholique est inconnue. On ne connaît qu'une somme partielle, payée de 1420 à 1423, c'est-à-dire à l'époque des opérations militaires actives : c'est une somme rondelette de 6 220 800 gros pragois.

Toujours à court de numéraire, Sigismond mit en gage les biens royaux aussi bien que ceux de l'Eglise⁵. Dans la première phase de ce processus, au début des années 20, le roi légalisa ainsi sans exception les confiscations au profit de la noblesse

4. J. Kadlec, *Dějiny kláštera Svaté Koruny* [L'histoire du monastère de Goldenkron], České Budějovice, 1949, pp. 101-112.

5. J. Petráň, Skladba pohusitské aristokracie v Čechách [La structure de l'aristocratie tchèque après la bataille de Lipany], *Acta Universitatis Carolinae, Studia historica*, XV, Praha, 1976, pp. 43-47, où on trouve aussi les renvois bibliographiques.

catholique. Ce qui étonne, ce n'est pas seulement l'étendue, mais encore la rapidité des confiscations. Dans la seconde phase, en 1436-1437, les enregistrements furent effectués en majorité au profit de la noblesse hussite et en partie au profit des villes. On a vu dans ces concessions de la part de l'empereur un effet de sa tactique politique visant à se concilier la majorité hussite du pays. En réalité, ce souci n'en est qu'une des raisons, croyons-nous, et encore dictée par la nécessité, comme dans le cas de Tábor. Presque tous les nobles et hetmans hussites en possession de ces enregistrements sigismondien étaient devenus, au cours des guerres, extrêmement riches grâce au butin, aux contributions de guerre, aux rançons imposées aux ennemis et à la revente des prisonniers. Ils avaient donc la capacité de bien payer, et en numéraire, les droits d'enregistrement et les gages⁶. Sigismond a donc fait d'une pierre deux coups en se conciliant un ennemi, tout en gagnant de l'argent. Il n'avait d'ailleurs guère le choix. Éternellement à court d'argent, il était également incapable de priver par la force les hetmans hussites de leurs propriétés illégales.

On peut se faire une idée approximative de l'étendue de la sécularisation en étudiant les actes de la commission de restitution qui travailla en 1453-1454 et dont la tâche consista à vérifier la validité juridique des titres de tous les nouveaux possesseurs d'anciens biens ecclésiastiques et royaux, pour opérer éventuellement des reconversions au profit de la Chambre royale. Parmi ces accapareurs de biens confisqués, on trouve 215 familles nobles, 6 villes, 43 bourgeois et 21 personnes d'origine incertaine. En tout, 85 % des propriétaires nouveaux ont présenté des documents justificatifs juridiquement valables.

6. J. Dobiáš, *Dějiny Pelhřimova* [L'histoire de la ville de Pelhřimov], II-1, Pelhřimov, 1936, pp. 91-95, a montré les conditions préalables de la fortune de Nicolas Trčka. Sur la carrière du nouveau riche Jacobellus de Vřesovic, B. Lůžek, *Po stopách husitství na Ústecku* [Sur les traces du hussitisme dans la région de Ústí nad Labem], Ústí nad Labem, 1959, pp. 37-38, 64.

Ce n'est donc qu'une petite partie d'entre eux qui a dû restituer les biens acquis sous la révolution. Citons parmi ces derniers la ville taborite de Louny (Laun) qui a restitué 16 villages ayant appartenu au couvent bénédictin de Postoloprty (Postilberg). Presque 90 % des biens d'Eglise qui passèrent par la Commission sont restés pour toujours entre les mains de laïcs. Un petit nombre de familles nobles s'y tailla la part du lion, tandis que 60 % d'autres propriétaires durent se contenter d'un ou deux villages. Parmi les perdants viennent, en tête, le chapitre de Prague (58 localités), puis les monastères de Sedlec (49), Sázava (38), Zbraslav (36) et Plasy (35)⁷. Les sondages partiels effectués dans les différents domaines ont montré que certains biens sécularisés ont bel et bien échappé à la vigilance de la Commission⁸. Les chiffres exacts des biens confisqués ne sont connus, actuellement, que pour la région de Plzeň où l'Eglise perdit, rien qu'en 1419-1420, 276 villages sur 469 au total, et 41 villages sur 70 dont elle était seulement copropriétaire. Les grands seigneurs accaparèrent 71 % de villages entiers et 56 % de villages partiellement possédés, laissant le reste de la proie à la petite noblesse. Dans cette région, les villes ne prirent aucune part à la spoliation⁹. En revanche, en Moravie, seuls sont connus des cas isolés de sécularisation, mais pendant les années de guerre, l'Eglise y avait également subi de grosses pertes (doc. 9)¹⁰.

Malgré les différences régionales et à part des exceptions

7. B. Rotterová, *Revize feudálního majetku v Čechách v polovině 15. století* [La révision des biens féodaux en Bohême au milieu du xv^e siècle], *Acta Universitatis Carolinae, Studia historica*, XV, Praha, 1976, pp. 261-265.

8. Voir, par exemple, J. Toman, *Likvidace arcibiskupského panství příbramského v severním Písecku v době pohusitské* [La liquidation du domaine ecclésiastique de Příbram dans la région de Písek], *Vlastivědný sborník Podbránska*, 3, Příbram, 1969, pp. 33-42, et L. Dvořáková, *Trčkové z Lípy na přelomu 15. a 16. století* [La famille de Trčka de Lípa à la charnière des xv^e et xv^e siècles], *Acta Universitatis Carolinae, Studia historica*, XV, Praha, 1976, pp. 114-117.

9. D'après Čechura, *Rozsah a dynamika*.

10. Cf. Matějček, *Vývoj feudálního majetku*, pp. 113-114, sur la crise économique des couvents en Moravie, Id., *Feudální velkostatek a poddaný na Moravě* [Les grands domaines féodaux et les paysans-sujets en Moravie], Praha, 1959, pp. 39 s.

isolées, il faut dire qu'en général en Bohême l'Eglise perdit la majorité écrasante de ses propriétés foncières. Même si une petite partie de ces biens lui fut restituée plus tard, l'Eglise post-révolutionnaire est une Eglise pauvre, comme le voulait le troisième article de Prague. Le revers de la médaille devait se manifester bientôt. Les prêtres, fort démunis, n'avaient plus de quoi vivre. En 1437, un petit nombre de chanoines, revenus au chapitre de Prague, touchaient des acomptes hebdomadaires sur la caisse de la Chambre royale. Après la mort de Sigismond en 1437, l'évêque Philibert, légat du Concile de Bâle, ne vit pas d'autre issue à la situation que de prendre lui-même en charge le clergé du château royal¹¹. Les prêtres calixtins, eux aussi, trouvaient la table mal garnie dans leurs paroisses, car les municipalités aussi bien que les seigneurs se montraient fort parcimonieux à l'égard du pouvoir spirituel et le clergé fut soumis en plus au contrôle jaloux des fidèles laïques¹².

Dans les régions utraquistes du pays, les prêtres avaient à surmonter bien d'autres difficultés. Comme l'Eglise calixtine tenait à la succession apostolique, ses clercs étaient en général réduits à demander l'ordination à des évêques italiens mercenaires, dont quelques-uns n'hésitèrent pas à s'établir en Bohême. La baisse du nombre de clercs est particulièrement frappante à Prague : 1 200 personnes vers 1400, 200 environ cent ans plus tard, deux ou trois prêtres pour une paroisse à l'époque pré-hussite contre un seul, plus tard, même pour une grande paroisse.

Loin d'offrir à tout le monde la possibilité d'entendre la Parole de Dieu, répandue sans entrave, conformément au premier article hussite, la majorité des paroisses rurales étaient désertes. Pour comparer utilement cet état de choses avec la situation

11. V. V. Tomek, *Dějepis města Prahy [L'histoire de la ville de Prague]*, IX, Praha, 1893, pp. 54-57.

12. La part attribuée aux prêtres s'élevait de 2 à 9 % du total des dépenses municipales des villes calixtines. Cf. F. Šmahel, Le secteur tertiaire urbain sous la révolution : la commune hussite de Tábor, 1420-1452, dans *L'emergenza storica delle attività terziarie (sec. XII-XVIII)* (sous presse).

avant la révolution, il faut tenir compte de la pléthore qui caractérisait les paroisses avant 1420. Prenons pour exemple le décanat de Benešov (Beneschau) que nous connaissons bien. Sur les 20 paroisses pré-hussites, seules 11 sont pourvues au XVI^e siècle, situation légèrement meilleure que celle de la deuxième moitié du XV^e siècle. Mais il faut noter que le nombre de paroisses a diminué aussi à l'époque de la Contre-Réforme (6 paroisses entre 1677 et 1713) et qu'il ne devait jamais retrouver le niveau pré-hussite. A l'époque du deuxième grand essor, vers 1900, l'administration ecclésiastique conservait sur le même territoire 11 paroisses avec 19 prêtres, alors qu'à l'époque antérieure à 1420, on trouvait 20 paroisses avec 48 prêtres (doc. 13)¹³. L'intervention radicale de la révolution hussite avait donc hâté la solution qui vraisemblablement s'imposait de toute façon¹⁴.

L'ancien pouvoir politique de l'Eglise catholique avec son réseau d'organisation disparut presque sans laisser de traces. Avant 1627, on ne trouve aucun prélat dans les grands organismes politiques de l'Etat ni dans les Diètes. L'évêché de Litomyšl fut supprimé en 1426; l'archevêché de Prague demeura vacant jusqu'en 1561; 170 couvents étaient en ruines ou bien avaient disparu, les tempêtes iconoclastes et la guerre marquèrent plusieurs centaines d'églises¹⁵. L'abolition des *Compactata* par le pape Pie II en 1464 n'apporta aucun changement, car cet

13. F. Šmahel, Nižší školy na Podblanicu a Vltavsku do roku 1526 [Les écoles primaires dans la région de Podblanicko et Vltavsko jusqu'en 1526], *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka*, 19, Benešov, 1979, pp. 140-141, 169.

14. Je résume ici mon étude *Antytezy czeskiej kultury*.

15. Sur 23 couvents de franciscains et de clarisses en Bohême, 9 ont disparu et 7 hussites, A. Neumann, *Katoličtí mučedníci doby husitské [Les martyrs catholiques de l'époque hussite]*, Hradec Králové, 1927; J. Kadlec, *Czeska katolicka emigracja okresu husytyzmu na ziemiach polskich i na Śląsku [L'émigration des catholiques tchèques en Pologne et en Silésie à l'époque hussite]*, *Zeszyty Naukowe KUL*, 19, Lublin, 1976, pp. 27-36; Id., *Přehled církevních dějin českých [Aperçu d'ensemble de l'histoire de l'Eglise en Bohême]*, I, Litoměřice, 1977, pp. 174 s.; Z. Kalista, Die katholische Reform von Hilarius bis zum Weissen Berg, dans *Bohemia Sacra*, Düsseldorf, 1974, pp. 110-144.

isolées, il faut dire qu'en général en Bohême l'Eglise perdit la majorité écrasante de ses propriétés foncières. Même si une petite partie de ces biens lui fut restituée plus tard, l'Eglise post-révolutionnaire est une Eglise pauvre, comme le voulait le troisième article de Prague. Le revers de la médaille devait se manifester bientôt. Les prêtres, fort démunis, n'avaient plus de quoi vivre. En 1437, un petit nombre de chanoines, revenus au chapitre de Prague, touchaient des acomptes hebdomadaires sur la caisse de la Chambre royale. Après la mort de Sigismond en 1437, l'évêque Philibert, légat du Concile de Bâle, ne vit pas d'autre issue à la situation que de prendre lui-même en charge le clergé du château royal¹¹. Les prêtres calixtins, eux aussi, trouvaient la table mal garnie dans leurs paroisses, car les municipalités aussi bien que les seigneurs se montraient fort parcimonieux à l'égard du pouvoir spirituel et le clergé fut soumis en plus au contrôle jaloux des fidèles laïques¹².

Dans les régions utraquistes du pays, les prêtres avaient à surmonter bien d'autres difficultés. Comme l'Eglise calixtine tenait à la succession apostolique, ses clercs étaient en général réduits à demander l'ordination à des évêques italiens mercenaires, dont quelques-uns n'hésitèrent pas à s'établir en Bohême. La baisse du nombre de clercs est particulièrement frappante à Prague : 1 200 personnes vers 1400, 200 environ cent ans plus tard, deux ou trois prêtres pour une paroisse à l'époque préhussite contre un seul, plus tard, même pour une grande paroisse.

Loin d'offrir à tout le monde la possibilité d'entendre la Parole de Dieu, répandue sans entrave, conformément au premier article hussite, la majorité des paroisses rurales étaient désertes. Pour comparer utilement cet état de choses avec la situation

11. V. V. Tomek, *Dějepis města Prahy* [L'histoire de la ville de Prague], IX, Praha, 1893, pp. 54-57.

12. La part attribuée aux prêtres s'élevait de 2 à 9 % du total des dépenses municipales des villes calixtines. Cf. F. Šmahel, Le secteur tertiaire urbain sous la révolution : la commune hussite de Tábora, 1420-1452, dans *L'emergenza storica delle attività terziarie (sec. XII-XVIII)* (sous presse).

avant la révolution, il faut tenir compte de la pléthore qui caractérisait les paroisses avant 1420. Prenons pour exemple le décanat de Benešov (Beneschau) que nous connaissons bien. Sur les 20 paroisses préhussites, seules 11 sont pourvues au XVI^e siècle, situation légèrement meilleure que celle de la deuxième moitié du XV^e siècle. Mais il faut noter que le nombre de paroisses a diminué aussi à l'époque de la Contre-Réforme (6 paroisses entre 1677 et 1713) et qu'il ne devait jamais retrouver le niveau préhussite. A l'époque du deuxième grand essor, vers 1900, l'administration ecclésiastique conservait sur le même territoire 11 paroisses avec 19 prêtres, alors qu'à l'époque antérieure à 1420, on trouvait 20 paroisses avec 48 prêtres (doc. 13)¹³. L'intervention radicale de la révolution hussite avait donc hâté la solution qui vraisemblablement s'imposait de toute façon¹⁴.

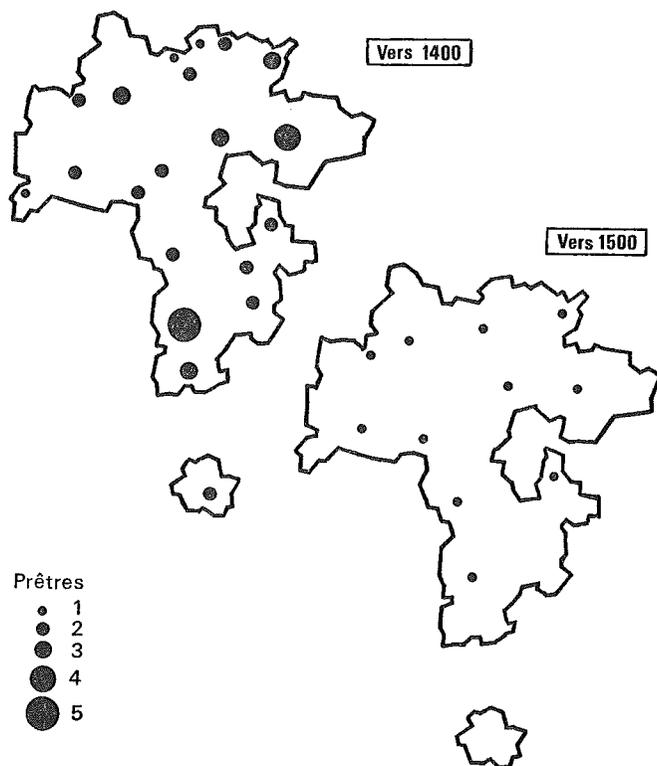
L'ancien pouvoir politique de l'Eglise catholique avec son réseau d'organisation disparut presque sans laisser de traces. Avant 1627, on ne trouve aucun prélat dans les grands organismes politiques de l'Etat ni dans les Diètes. L'évêché de Litomyšl fut supprimé en 1426; l'archevêché de Prague demeura vacant jusqu'en 1561; 170 couvents étaient en ruines ou bien avaient disparu, les tempêtes iconoclastes et la guerre marquèrent plusieurs centaines d'églises¹⁵. L'abolition des *Compactata* par le pape Pie II en 1464 n'apporta aucun changement, car cet

13. F. Šmahel, Nižší školy na Podblanicku a Vltavsku do roku 1526 [Les écoles primaires dans la région de Podblanicko et Vltavsko jusqu'en 1526], *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka*, 19, Benešov, 1979, pp. 140-141, 169.

14. Je résume ici mon étude *Antytezy czeskiej kultury*.

15. Sur 23 couvents de franciscains et de clarisses en Bohême, 9 ont disparu et 7 ont subi des dégâts considérables. Pour la situation de l'Eglise pendant les guerres hussites, A. Neumann, *Katoličtí mučedníci doby husitské* [Les martyrs catholiques de l'époque hussite], Hradec Králové, 1927; J. Kadlec, *Czeska katolicka emigracja okresu husytyzmu na ziemiach polskich i na Śląsku* [L'émigration des catholiques tchèques en Pologne et en Silésie à l'époque hussite], *Żeszyty Naukowe KUL*, 19, Lublin, 1976, pp. 27-36; Id., *Přehled církevních dějin českých* [Aperçu d'ensemble de l'histoire de l'Eglise en Bohême], I, Litoměřice, 1977, pp. 174 s.; Z. Kalista, Die katholische Reform von Hilaris bis zum Weissen Berg, dans *Bohemia Sacra*, Düsseldorf, 1974, pp. 110-144.

Doc. 13. — *Le nombre de paroisses et d'hommes d'Eglise dans le diaconat de Benešov vers 1400 et 1500*



arrangement demeura en vigueur en vertu de la Constitution interne dont il faisait partie intégrante jusqu'en 1562. Mais à cette époque, l'Eglise utraquiste s'était déjà dissoute entre les diverses confessions protestantes qui, au tournant des XVI^e-XVII^e siècles, encadraient de 80 à 90 % de la population¹⁶.

La suppression des domaines monastiques n'alla pas sans

16. Cf. *Přehled dějin Československa* [Précis d'histoire de la Tchécoslovaquie], I-2, Praha, 1982, p. 67.

causer de sérieuses pertes à la Chambre royale qui ne recevait plus les sommes importantes perçues jadis sous la forme d'une taxe annuelle spéciale. Une autre perte, plus importante encore, résulta de la disparition presque totale des biens fonciers de la Couronne avant la fin du XV^e siècle. En 1490, le roi possédait 4 châteaux sur les 67 d'avant la révolution. Sous les Jagellons (1471-1526), la cour était accablée de dettes, au point que, pour subvenir aux frais de la cuisine royale, la chancellerie était obligée d'émettre des obligations d'un florin. Et comme les créanciers se méfiaient désormais du roi, l'Assemblée des états lui extorqua, en 1498, le droit de participer aux émissions de l'Hôtel de la Monnaie de Kutna-Hora, source principale des revenus royaux, avec les taxes payées par les villes. Quoi d'étonnant si les membres de la cour étaient huit fois moins nombreux que ceux de la cour française de la même époque, et si juristes, savants y faisaient défaut de même que les dames d'honneur¹⁷ ?

La noblesse tchèque pouvait être satisfaite. Avec une Eglise pauvre elle avait un roi pauvre, ligoté en plus par les capitulations électorales qui, entre 1436 et 1627, garantissaient aux grands seigneurs la participation au pouvoir. Cette crise prolongée du pouvoir monarchique entama sérieusement l'ancien système politique de l'Etat d'avant 1419. Vu de l'intérieur du pays, en raison du principe du partage du pouvoir, le nombre de personnes qui participaient au gouvernement avait considérablement augmenté. En même temps, l'époque hussite a inauguré pour des siècles la période de désintégration des pays de la couronne de Bohême et du déclin du prestige de l'Etat à l'étranger. Si le vieux droit féodal céda la place, en Bohême et en Moravie, au système des ordres, rien ne changea dans les rapports entre la Bohême et les autres pays de la Couronne. Dans ce modèle asymétrique, la noblesse tchèque voulut imposer sa

17. Je m'inspire ici, avec l'autorisation de l'auteur, de certaines conclusions de J. Macek dans son chef-d'œuvre inédit sur l'époque des Jagellons.

supériorité à ces pays, sans y réussir¹⁸. Les tendances centrifuges des cinq pays, les différences profondes en matière de religion, empêchèrent la création d'une Diète commune où les délégués des diètes locales auraient représenté ces pays « secondaires » et auraient pu résister davantage aux Habsbourg et aux efforts que ceux-ci déployèrent en faveur de la centralisation de l'Empire¹⁹.

La codification officielle de la Constitution du pays en 1500 a donc comblé la noblesse, dépassant même de loin les objectifs qu'elle se proposait d'atteindre cent vingt ans auparavant, en se révoltant contre Venceslas IV²⁰. La révolution hussite a, pour un certain temps, gelé ce processus, pour lui donner ensuite d'autant plus d'intensité. La dissemblance de ces deux phases nous met en garde contre les conceptions restrictives qui voudraient faire du hussitisme une « révolution des états ». Même si la Bohême posthussite était considérée comme un pays de *Paradefeld ständischer Repräsentation* (expression de Karl Bosl), il est impossible de réduire l'époque révolutionnaire aux simples modifications de la structure politique du pays²¹. D'autant moins que l'organisation du mouvement hussite révolutionnaire entre 1420 et 1434 ne cadre ni avec l'ancien régime, ni avec la monarchie « des états » ultérieure. Celle-ci s'imposa peu à peu

18. Sur le modèle asymétrique des pays de la Couronne tchèque, voir J. Válka, *Morava a krize české státnosti* [La Moravie et la crise de l'Etat de Bohême], *Folia Historica Bohemica* (sous presse).

19. Cf. J. Pánek, *Proměny stavovství v Čechách a na Moravě v. 15. a v první polovině 16. století* [Les changements des états tchèques au xv^e et dans la première moitié du xvi^e siècle], *Folia Historica Bohemica*, 4, Praha, 1982, pp. 179-217; Id., *Stavovská opozice a její zápas s Habsburky 1547-1577* [L'opposition des états tchèques contre les Habsbourg, 1547-1577], Praha, 1982, et V. Vaněček, *České sněmy za stavovské monarchie* [Les Diètes en Bohême depuis le xv^e siècle jusqu'en 1620], dans *Česká národní rada, sněm českého lidu*, Praha, 1970, pp. 103 s.

20. F. Palacký (édit.), *Zřízení zemské Království českého za krále Vladislava r. 1500* [La Constitution du royaume de Bohême sous le roi Vladislav], dans *Archiv český*, V, Praha, 1862, pp. 5-265.

21. Voir, en particulier, Seibt, *Hussitica*, chap. IV, et K. Bosl, *Böhmen als Paradefeld ständischer Repräsentation vom 14. bis zum 17. Jahrhundert*, dans K. Bosl, *Böhmen und seine Nachbarn*, München-Wien, 1976, pp. 188-200.

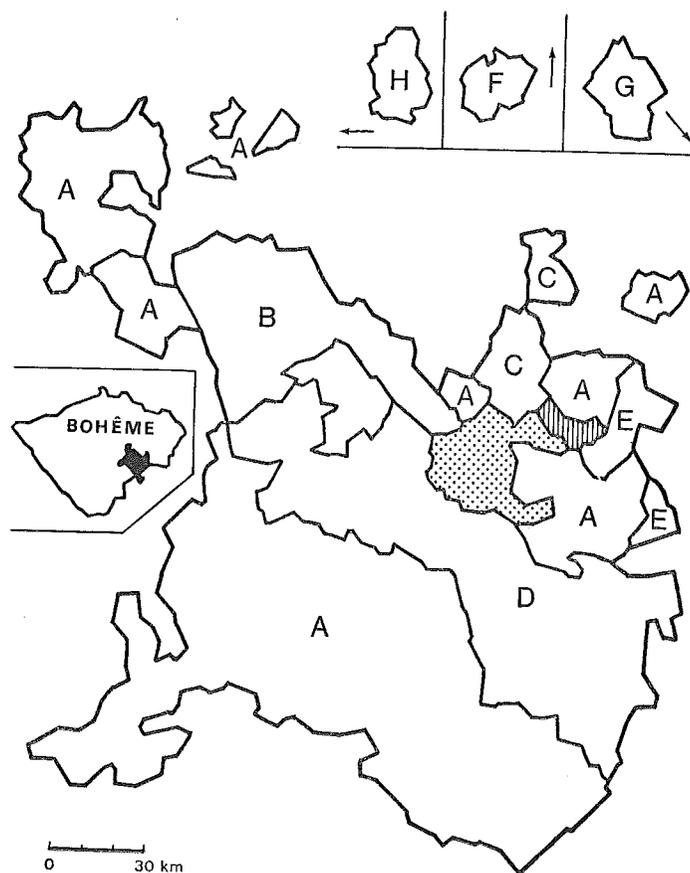
après la bataille de Lipany, intégrant certains éléments nouveaux. Je ne pense pas seulement aux changements survenus dans la représentation au sein de la Diète, mais aussi aux transferts structureaux au sein de la noblesse.

Ces modifications furent d'une telle ampleur qu'il nous paraît inutile d'entamer une discussion pour savoir si, sans la révolution hussite, les grands seigneurs auraient atteint ces objectifs. La répartition nouvelle des biens de l'Eglise et du Roi a changé aussi, de fond en comble, la structure de la grande et de la petite noblesse²². La désintégration d'anciens domaines entre les mains de petits propriétaires était précaire. Dès avant 1450 on assiste à la reprise de la concentration des terres au profit d'un petit nombre de vieilles familles politiquement et économiquement plus fortes. A côté d'elles, quelques nouveaux nobles guerriers s'efforcèrent de se tailler leur part de butin.

Si l'on excepte les Rožmberk, les domaines nouveaux dépassaient plusieurs fois en étendue les anciens domaines de la grande noblesse. Un fait non négligeable permet de mieux apprécier les profits que la noblesse dans son ensemble a tirés de la révolution : ses biens fonciers ont augmenté, par exemple dans la région de Plzeň, de 30 % (ils représentaient 52,6 % des terres au total en 1375 et atteignirent 80 % vers 1450), mais cet accroissement n'a bénéficié qu'à quatre grandes familles²³. Dans d'autres régions, des nouveaux venus purent aussi bénéficier de ces transferts de richesses. Par exemple, Nicolas Trčka de Lípa, à l'origine petit noble sans importance, qui avait acquis une certaine notoriété au service des armées hussites, constitua un immense domaine comprenant, vers 1450,

22. Je suis ici l'étude fondamentale de Petráň, *Skladba pohusitské aristokracie*, pp. 13 s. et 25 s.

23. Čechura, *Rozsah a dynamika sekularizace*. Particulièrement frappante est la croissance de la famille de Švamberk qui avait acquis, par la sécularisation, 130 localités entières et 17 partielles. Avant 1420, cette famille possédait 45 localités entières et 27 partielles.



Les propriétaires avant 1420

- | | |
|--------------------------------------|--|
| A - L'archevêché de Prague | E - Le monastère de Sázava |
| B - Le chapitre de Vyšehrad (Prague) | F - Le monastère de Sedlec |
| C - Le chapitre de Lipnice | G - L'Ordre des chevaliers teutoniques |
| D - Le monastère de Želiv | H - Jean de Chotěmice |

9 châteaux et manoirs, 14 villes et bourgs, ainsi que 320 villages (doc. 14)²⁴.

Même à l'époque hussite l'accroissement des biens n'entraînait pas automatiquement la promotion au rang de la grande noblesse qui, bien avant 1419, avait occupé tous les grands postes à la cour et dans l'administration du pays. Craignant l'élan agressif de la nouvelle aristocratie guerrière²⁵ qui cherchait à tirer profit de l'instabilité et de la confusion juridique à l'intérieur de cet ordre dont la structure était encore mal définie, la grande noblesse tchèque eut hâte de se constituer en un groupe clos, en soulignant sa continuité biologique (quatre générations de haute extraction exigées), afin de refouler tous les nouveaux riches. Vers 1500, les grands seigneurs formaient déjà un groupe juridiquement reconnu dont les membres étaient inscrits dans les registres du pays et qui adoptaient ou récusait eux-mêmes les éventuels prétendants. Et comme on ne trouve guère, après 1480, de calixtins parmi les grands, les désaccords religieux ont cessé de faire obstacle à l'unité de leur groupe. Au sein de la petite noblesse, la motivation religieuse continuait au contraire à jouer. Les tensions et les rancunes entre les diverses couches de la petite noblesse affaiblissaient son rôle politique au sein des assemblées régionales et des Diètes. La participation à la Diète était considérée toujours comme individuelle (*ius proprium*), sans engager aucun mandat collectif. Toutefois, grâce à son nombre, la petite noblesse occupait en 1435-1437 les deux tiers des sièges d'assesseurs au grand tribunal de Bohême et, au bout de luttes bien dures, elle obtint aussi, en 1487, le droit de participer aux procès²⁶.

24. Cf. Dvořáková, *Trčkové z Lhoty*, pp. 114-116, et le document n° 14 d'après mes recherches.

25. Petrůň, *Skladba pohusitské aristokracie*, pp. 20 et 43-50.

26. Voir Petrůň, art. cité, pp. 50-67; J. Válka, *Česká společnost v 15.-18. století* [La société en Bohême aux XV^e-XVIII^e siècles], I, Praha, 1972, pp. 45 s.; Pánek, *Proměny stavovství*, pp. 188-194, et Vaněček, *České sněmy*, pp. 104 s.

Si certains petits nobles rejoignirent, pendant la révolution, le rang des grands propriétaires fonciers, de nombreux bourgeois hussites et certaines villes royales prirent *via facti* le rang d'autorité féodale. Les biens fonciers et la féodalisation progressive des patriciens étaient monnaie courante dès l'époque préhussite, mais il était rare de voir des villes détenir des terres. Un des grands changements introduits par la révolution consista dans le développement de la possession, par les villes, de terres quelquefois mises en fermage. Le domaine seigneurial appartenant à la ville de Tábor a déjà été mentionné comme étant le plus grand de tous. Les villes pragoises ont également acquis de vastes domaines par la sécularisation des biens d'Eglise aussi bien que par les confiscations de propriétés ayant appartenu aux bourgeois catholiques en fuite. La comparaison des biens possédés par les villes et les bourgeois de Prague entre 1418 et 1440 a montré que le nombre des grandes propriétés a doublé entre ces deux dates. Les quatre cinquièmes des biens nouvellement acquis appartenaient aux villes de Prague²⁷ qui ont gagné, en plus, des sommes élevées par les ventes des maisons confisquées. Dans la seule Vieille Ville on a revendu, de 1424 à 1432, 182 maisons. Ces sommes ont servi à dégrever le budget de guerre²⁸.

Très souvent, la spéculation sur les biens fonciers assura aux membres les plus influents des villes et aux nouveaux riches hussites une promotion durable au sein de la municipalité.

27. Cf. Mezník, *Venkovské statky*, pp. 19-27; F. Šmahel, *Táborské vesnice na Podblanicku v letech 1420-1547* [Les villages en possession de la ville de Tábor dans la région de Podblanicko 1420-1547], *Sborník vlastivědných prací z Podblanicka*, 22, Benčšov, 1981, pp. 171-201. Traduits en argent comptant, les enregistrements de Sigismond en faveur de Prague ne font que la moitié de ceux-ci en faveur de Tábor. Il y eut des villes royales qui n'ont rien gagné par cette voie (Pilsen), d'autres encore ont perdu ensuite le bien acquis, lors de la révision effectuée en 1453-1454 (Laun).

28. Cf. Mendl, *Z hospodářských dějin*, pp. 162-166; sur les confiscations à Kuttentberg, J. Kejř, *Právní život v husitské Kutné Hoře* [La vie juridique dans la ville de Kutná Hora pendant l'administration hussite], Praha, 1958, pp. 147-157.

On constate le même mouvement aussi hors de Prague. Une équipe a remplacé une autre aux leviers de commande. Que le nouveau patriciat municipal se soit refermé, malgré l'influence encore assez forte des grandes communes dont l'assemblée défendait les intérêts des couches moyennes et inférieures, est un phénomène digne d'être noté. Ces grandes communes, il est vrai, gardaient plutôt une fonction de contrôle, mais il était rare qu'elles prennent position contre le conseil municipal. La spontanéité de quelques bouleversements sociaux fait voir que le patriciat calixtin savait tirer profit du peu de coordination et des démarches contradictoires de l'opposition²⁹. Ce n'est qu'à la fin du xv^e siècle qu'augmentèrent la puissance et l'influence des corporations de métiers³⁰.

Le rôle primordial des villes hussites dans la vie politique du pays a connu, dès 1434, une forte baisse, qui n'a fait que s'amplifier après la prise de Prague par Georges de Podiebrady, en septembre 1448 et, quatre années plus tard, après la chute de la république municipale autonome de Tábor. Les conflits qui opposaient la noblesse aux villes ont été provisoirement mis au second plan par les guerres pour le Calice, après l'abolition, en 1462, des *Compactata* qui avaient soudé l'unité des calixtins de toutes origines sociales. Après la conclusion de la paix religieuse, en 1485, les antagonismes de classe se sont enflammés de plus belle. En premier lieu, les privilèges économiques des villes et les conséquences juridiques de leur propriété foncière ont constitué une véritable pomme de discorde. En revanche, la représentation des villes aux Diètes, légale et reconnue dès

29. Pour la situation à Prague, Šmahel, *Epilog husitské revoluce*, pp. 46-48, et J. Čelakovský, *O vývoji středověkého zřízení radního v městech Pražských* [Sur le développement de l'administration municipale dans les villes de Prague au Moyen Age], *Sborník prací k dějinám hlavního města Prahy*, I, Praha, 1907, pp. 231 s.

30. Cf. Čelakovský, art. cité, pp. 349-389; *Přehled dějin Československa*, I-1, pp. 531-543; Macek, *Jean Hus*, pp. 260-270, et K. Malý, *Svatováclavská smlouva, třídní kompromis mezi šlechtou a městy z r. 1517* [Le traité signé à la Saint-Venceslas 1517 — un compromis de classes entre la noblesse et les villes], *Universitas Carolina, Philosophica*, I, Praha, 1955, pp. 195-222.

avant la révolution, n'a pas soulevé autant de discussions, car jusqu'au début du xvi^e siècle, les délégués municipaux ne représentaient pas le Tiers Etat, mais seulement leurs villes en tant que telles. La nécessité de défendre les intérêts des villes contre les attaques de la noblesse a obligé leurs représentants à s'unir, ce que la révolution elle-même ne les avait pas incités à faire. Dès le xvi^e siècle les villes royales essayèrent de rattraper le retard. Dans une véritable campagne de publicité de grande envergure, elles présentèrent leurs revendications, et, s'étant associées, se constituèrent au bout de quelques années en groupe autonome; leurs délégués purent alors imposer à la Diète convoquée à la Saint-Venceslas de 1517 d'importantes modifications dans la Constitution des Pays tchèques. Certes, avec l'arrivée des Habsbourg sur le trône de Bohême, en 1526, ces conquêtes anciennes et nouvelles furent bientôt perdues. La première mesure dans ce sens consista dans la suppression des institutions démocratiques des grandes communes, en 1528. Mais un coup vraiment meurtrier fut porté aux villes après leur participation à la révolte malheureuse contre Ferdinand I^{er} en 1547³¹. Les villes furent alors privées de leurs biens et revenus et, dans le domaine politique, durent subir le contrôle des hetmans et bourgmestres royaux. Ces deux mesures ont freiné le développement de la vie économique et politique des villes en Bohême jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

Le problème de savoir si la révolution a apporté des changements dans la condition paysanne est sujet à controverse³². On sait que les beaux rêves de la société sans seigneurs et sans prestations d'aucune sorte se sont bientôt évanouis et que les

31. Cf. *Přehled dějin Československa*, I-2, pp. 16-22 et 50-52, et Janáček, *České dějiny*, pp. 54-56 et 121-159.

32. Voir, par exemple, Míka, *Poddaný lid v Čechách*, pp. 249, 281 s., Nový, *Poddaní v husitské revoluci*, p. 97 et le plus récent, J. Macek, *The Emergence of Serfdom in the Czech Lands*, *East-Central Europe*, 9, 1982, pp. 7-23 et J. Kejř, *Zur Bauernfrage im Hussitentum*, *Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus*, 7, Berlin, 1983, pp. 50-77.

guerres ont au contraire durement éprouvé le peuple des campagnes. En dépit du scepticisme des études récentes, j'ose pourtant affirmer que le paysan tchèque n'est pas sorti les mains vides de la révolution. Tout d'abord, il a bénéficié de la liberté confessionnelle : il n'est pas tenu de suivre la religion de son seigneur. Membre d'une confrérie militaire, il était non seulement un homme libre, mais autorisé à porter les armes, il devenait encore responsable de l'issue des batailles. La révolution a placé les paysans au premier rang des troupes dans la chaleur des combats, elle a même permis leur promotion comme chefs de petites unités, ce qui aurait été tout à fait inconcevable auparavant. Elle les a libérés en outre, à long terme, des dîmes et autres taxes imposées par l'Eglise. C'est beaucoup plus tard que se firent sentir contre les paysans des menaces d'oppression, car pendant longtemps, jusqu'à la fin du xv^e siècle, toutes les tentatives faites pour entraver leur libre déplacement restèrent sans résultat. On comprend aisément que les luttes de classes n'aient connu qu'une intensité restreinte et qu'elles n'aient pas, jusqu'à cette époque, revêtu la forme d'une résistance collective.

La nation, on l'a souvent répété, sort plus mûre de ses crises. Elle connaît désormais la pluralité des croyances. Mais c'est de cette désunion dans la foi qu'est issue la tolérance de celle d'autrui. De plus, dans la formule théorique définissant la « nation » tchèque comme une communauté de tous les hommes de même langue et de même sang, le hussitisme s'est élevé au-dessus de la situation de fait, en élaborant un concept qui prévoyait l'intégration du menu peuple dans la société nationale. Le paysan tchèque n'était plus exclu de la communauté des gens parlant tchèque; toutefois, il n'est pas devenu, dans la réalité, partie intégrante du corps politique de la « nation ». Seuls les bourgeois ont joui de ce privilège, pour un délai bien court d'ailleurs. Il est impossible, faute de documents, de cerner quantitativement les pertes démographiques dans les années de

guerre et leurs conséquences³³. Ce qui est sûr, c'est que le hussitisme a gagné à la langue tchèque les flots allemands de l'intérieur du pays, parachevant ainsi un processus, qu'avaient connu de longue date les grandes et petites villes (doc. 12)³⁴.

Dans cette brève esquisse nous avons essayé de suggérer l'importance, dans le cadre de l'histoire générale, non seulement des racines de la révolution hussite, mais aussi de ses conséquences à long terme. Ce processus révolutionnaire, qui a imprégné le corps social dans son intégralité, ne s'est pas soldé par la défaite des confréries radicales en 1434. Il s'est poursuivi, en modifiant, en transformant même le front révolutionnaire originel; il a ébranlé tout l'organisme social jusqu'à la fin du xv^e siècle. Certes, c'est la droite hussite qui a fini par s'imposer, la droite qui, hostile aux transformations profondément révolutionnaires, les avait freinées partout où elle le pouvait, n'hésitant pas à s'allier à l'occasion avec l'ennemi, pour s'assurer d'autant plus facilement, mais du côté des vainqueurs, les fruits de la révolution.

La plupart des réflexions sur le rôle historique et sur l'importance du hussitisme apparaissent, soit comme des constructions artificielles de ce phénomène dans son ensemble, soit comme une réduction excessive à une seule partie du mouvement. On extrait de l'ensemble un seul élément (*pars pro toto*), par exemple Jean Hus, les Praguais et le plus souvent les radicaux taborites, et on en tire des conclusions générales. Ainsi, pour certains historiens, Hus n'avait rien de commun avec la révolution, et le taborisme, météore éblouissant mais de courte durée, apparaît, avec le recul, comme un simple épisode piquant. Cet essouffle-

33. Le nombre des villages et des fermes abandonnés en Moravie augmenta par suite des incursions dévastatrices des armées de Matthias Corvin. Sur ce point, cf. Matějka, *Feudální velkostatek*, pp. 238-246 et, le plus récent, Z. Měřínský, *Studium dějin osídlení na Moravě a ve Slezsku* [Les recherches sur l'histoire de la colonisation en Moravie et en Silésie], *Archeologia historica*, 7, Brno, 1982, pp. 113-156.

34. Cf. E. Skála, *Die Entwicklung der Sprachgrenze in Böhmen von 1300 bis etwa 1650*, *Acta Universitatis Carolinae, Germanistica Pragensia*, V, Praha, 1968, pp. 7-29.

ment du taborisme a été transféré, par ignorance, au hussitisme tout entier. D'autres études, qui prenaient au contraire pour base de leurs réflexions l'unité imaginaire du programme, de l'activité et du sort communs, ont souligné surtout la précocité et l'échec final de la Réforme tchèque qui, après Lipany et les *Compactata*, avait abouti à une impasse. Bien sûr, le hussitisme possédait son principe supérieur dans la Loi de Dieu dont il se réclamait et les partis hussites menaient collectivement la guerre victorieuse contre le monde catholique pour lui imposer, d'égal à égal, les *Quatre articles* communs. Bien que ce programme ne contint qu'une faible partie des revendications révolutionnaires, il était d'une si grande portée que l'Eglise romaine a pu accepter seulement le calice laïque, et encore provisoirement et sous condition. Même dans ce contexte, le hussitisme nous apparaîtrait tout au plus comme un signe avant-coureur du message formulé au xvi^e siècle. Mais le hussitisme avait aussi une dimension plus large où le général cédait la place au particulier : la lutte à mort pour les divers postulats révolutionnaires. Cette dimension profonde n'a pas été bien saisie, ce qui n'est guère une excuse pour les historiens prêts à négliger des faits aussi importants que la sécularisation quasi totale des biens ecclésiastiques, la disparition de l'Eglise de la vie politique du pays, la coexistence légitime de deux confessions, la justification théologique des articles hussites, la réforme populaire radicale et, surtout, la naissance d'une Eglise vraiment réformée des Frères tchèques, totalement indépendante de Rome et qui, de plus, s'est constituée pendant le reflux révolutionnaire.

CONCLUSION

CETTE approche intégrale, fondée sur l'analyse des structures, n'accorde au hussitisme aucune place *a priori* dans le panorama général de l'histoire du Moyen Age. On a attendu longtemps avant d'éprouver la nécessité d'aborder le mouvement hussite dans toute sa complexité, et il faudra encore beaucoup de temps pour qu'il soit intégré dans des études synthétiques, comparant les mouvements réformateurs et révolutionnaires depuis le xiv^e siècle jusqu'au xvii^e siècle, non seulement dans leurs manifestations superficielles, mais dans leur essence même. Alors, mais alors seulement, des conclusions plus générales pourront être formulées. Avec cette réserve, j'en arrive à résumer ce qui peut être dit aujourd'hui de la révolution hussite.

La dialectique des transformations historiques a ses paradoxes. Le progrès procède parfois par des sauts qui mettent en avant les formes les moins élaborées, qui n'avaient, à l'origine, semble-t-il, aucune chance d'émerger¹. La Bohême hussite n'est-elle pas justement, par cette vague réformatrice et même

1. Cf., entre autres, les réflexions de J. A. Romein, *Onoltovid Verleden*, Amsterdam, 1937, et de J. Delumeau, *Un chemin d'histoire*, Paris, 1981, p. 16.

révolutionnaire, une anomalie dans l'histoire européenne ? Sa précocité autorise cette hypothèse.

Comment le hussitisme se situe-t-il dans l'histoire verticale ? Est-il fin, ou commencement ? Pour reprendre l'image que les historiens français ont attribuée à la Commune de Paris, se place-t-il au crépuscule des révoltes antérieures ou à l'aurore des révolutions à venir ?

L'étendue et la durée de ce phénomène qui a pétri la société entière, l'écho qu'il a suscité à l'étranger², l'importance de ses conséquences à long terme, nous permettent de dire que le hussitisme était plus qu'un simple mouvement³ qui clôt la série des révoltes populaires du Moyen Age⁴. Evidemment, le hussitisme s'y réfère par toute une série de suggestions et de manifestations : rappelons à cet effet les crises économiques, les pressions du fisc de l'Eglise, le rôle joué par la mentalité religieuse mystique et par l'agitation orale. Mais à côté de ces facteurs communs, le hussitisme se distingue de ces révoltes

2. Les monographies consacrées aux répercussions internationales du hussitisme sont innombrables, et, ajoutons-le, d'inégale valeur. Parmi les plus utiles, citons Bartoš, *Husitství a cizina*, le recueil des travaux *Mezinárodní ohlas husitství* [Les répercussions internationales du mouvement hussite], Praha, 1958; J. Gonnet, A. Molnár, *Les Vaudois au Moyen Age*, Torino, 1974, chap. V; Macek, *Jean Hus*, chap. V-2, et J. Vacková, F. Šmahel, *Odezva husitských Čech v evropském malířství 15. století* [La résonance de la Bohême hussite dans la peinture européenne du xv^e siècle], *Umění*, XXX, Praha, 1982, pp. 308-342.

3. La conception de J. Macek (le hussitisme = le mouvement révolutionnaire), telle qu'il l'a formulée dans ses œuvres des années 1951-1955, a fait longtemps autorité. Dans son livre *Jean Hus et les traditions hussites*, on trouve déjà le terme « la révolution hussite » (cf. surtout le titre du quatrième chapitre et l'exposé suivant, pp. 204-217). Pour ne pas alourdir la bibliographie, je renvoie seulement à Kalivoda, *Revolution und Ideologie*, pp. 211-254, 351-372, à Kaminsky, *A History*, pp. 481-494, et à B. Töpfer, *Volksbewegungen und gesellschaftlicher Fortschritt im 14. und 15. Jahrhundert in West- und Mitteleuropa*, *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 26, Berlin, 1978, pp. 713-729.

4. J'utilise le terme « révolte » malgré certains auteurs qui parlent des « révolutions populaires ». Cf. notamment M. Mollat, Ph. Wolff, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi. Les révolutions populaires en Europe aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1970, pp. 7 s., et R. Hilton, *Les mouvements paysans au Moyen Age et la révolution anglaise de 1381*, Paris, 1975.

« populaires » anciennes par ses mécanismes avancés qui annoncent les révolutions modernes, malgré le fait, déjà mentionné, qu'en Bohême personne n'escomptait ni n'attendait une révolution. Ce n'est pas tout. La révolution elle-même cherchait à tâtons son programme. Tout ce jaillissement révolutionnaire fut, en Bohême, de courte durée. Au contraire, la plus grande partie de ce qui devait rester durable avait ses racines dans l'évolution préhussite. Il n'en résulte pas que la révolution n'a fait qu'accélérer ou bien retarder les tendances d'évolution. Le hussitisme a apporté bien des suggestions nouvelles, même si elles n'ont pas touché aux constantes essentielles de la féodalité.

Il faudra de nouveau examiner de près la nature antiféodale de la réforme et de la révolution hussites⁵. Il est hors de doute que le taborisme et d'autres courants hussites, en partie du moins, minaient par toute une série d'articles de leurs programmes et par leur activité concrète le vieux régime féodal, bien qu'ils aient souvent agi dans le cadre de perspectives eschatologiques rétrogrades. Bien sûr, tout au long du mouvement hussite, on ne trouvera ni les rapports du capitalisme naissant, ni la présence des entrepreneurs. Il n'attaquait pas non plus la structure féodale dans son essence puisqu'il ne s'en prenait qu'à une de ses composantes, à savoir les institutions de l'Eglise. Mais le hussitisme a rempli son but avec une telle véhémence que le branle donné par la sécularisation a fini par transformer profondément la structure de l'aristocratie du pays. Enfin, l'affaiblissement considérable du pouvoir royal a facilité la constitution de la monarchie des états, jusqu'à la Montagne Blanche.

5. Comparez F. Seibt, *Die hussitische Revolution und die europäische Gesellschaft*, dans *Cultus Pacis*, Praha, 1966, pp. 21-33; Id., *Die hussitische Revolution*, dans *Zwischen Frankfurt und Prag*, München, 1963, pp. 75-102; R. Vogler, *Revolutionäre Bewegung und frühbürgerliche Revolution*, *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, XXI, Berlin, 1974, pp. 394-411; B. Töpfer, *John Wyclif*, pp. 89-124; F. Graus, *Vom « Schwarzen Tod » zur Reformation*, dans *Revolution und Revolution in Europa*, München, 1975, pp. 10-30, et Kalivoda, *Revolution und Ideologie*, chap. IV.

Tous ces facteurs confortent l'interprétation des historiens qui, à commencer par Louis Blanc, ont vu dans le hussitisme le premier chaînon des réformes et des révolutions européennes⁶. Bien que les recherches récentes aient levé les obstacles qui barraient la route à cette conception⁷, on continuera encore longtemps à s'interroger sur les différences essentielles, les formes les plus avancées et les conséquences diverses des changements postérieurs. Et comme le hussitisme est resté inévitablement à mi-chemin, notre étude, elle aussi, n'aboutira pas à une conclusion sans nuance. L'anomalie qui a jailli de la crise sociale des Pays tchèques était, par sa nature, un processus réformateur et révolutionnaire. Mais c'était une réforme avant les réformes et une révolution avant les révolutions.

6. L. Blanc, *Histoire de la Révolution française*, I, Paris, 1847.

7. Parmi les meilleures tentatives dans cette direction, signalons : A. Molnár, Aspects de la continuité de pensée dans la Réforme tchèque, *Communio viatorum*, 15, Praha, 1972, pp. 27-50, 111-126; Id., Luther und die Böhmisches Brüder, *ibid.*, 24 (1981), pp. 47-67; F. G. Heymann, The Hussite Revolution and the German Peasants' War, dans *Medievalia et Humanistica*, n.s., 1, 1970, pp. 141-159; J. Macek, *La riforma popolare*, Firenze, 1973; Id., Die böhmische und die deutsche radikale Reformation bis zum Jahre 1525, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, II (1974), pp. 5-29; F. Seibt, Tábor und die europäischen Revolutionen, *Bohemia. Jahrbuch des Collegium Carolinum*, 14, München, 1973, pp. 33-42, et Id., Die hussitische Revolution und der Deutsche Bauernkrieg, dans *Revolte und Revolution in Europa*, München, 1975, pp. 47-61; Id., *Revolution in Europa. Ursprung und Wege innerer Gewalt*, München, 1984, pp. 203-229.

1. Les pays de la Couronne de Bohême sous Venceslas IV	19
2. La répartition des biens fonciers dans certaines régions des Pays tchèques	26
3. La possession des villes et des petites villes dans certaines régions des Pays tchèques (vers 1400)	26
4. Les biens fonciers ecclésiastiques dans les régions étudiées avant et après la révolution hussite	27
5. Les taxes payées pour les bulles pontificales par la Bohême (1352-1378)	29
6. Les taxes pontificales connues pour les Pays tchèques (1352-1378)	30
7. Les rentes annuelles payées par les villes et les couvents royaux à la Chambre du roi (vers 1378)	32
8. La possession des châteaux forts vers 1350 et 1419	36
9. Les villages en propriété et en possession de la seule noblesse morave	44
10. Répartition de la population tchèque et de la population allemande dans la Vieille Ville de Prague, vers 1360 et 1410, selon leur nombre et leur fortune	88
11. Les liens d'alliance des ligues hussites (1426-1434)	97
12. La Bohême hussite : zones nationales et confessionnelles	103
13. Le nombre de paroisses et d'hommes d'Eglise dans le diaconat de Benešov, vers 1400 et 1500	112
14. Les biens fonciers en possession de Nicolas Trčka vers 1440	116

TABLE

Préface de Jean Delumeau	5
Introduction – L'anomalie de la Bohême hussite	7
I – La crise de l'ancien régime	15
II – La question sociale à la veille de la révolution	39
III – Les articles hussites et l'imaginaire social	59
IV – Double foi, double nation	85
V – Une révolution avant les révolutions ?	105
Conclusion	125
Documents	129

Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Mars 1985 — N° 30 538